

L'Exécuteur [097] – Le Crash de San Diego

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR



Le Crash de San Diego

PAR DON PENDLETON

VAUGIRARD



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

LE CRASH DE SAN DIEGO



CHAPITRE I

Malgré un mince rayon de soleil qui venait lécher les pistes d'atterrissage de l'aéroport Lindbergh Field, le temps était à l'orage. Le tonnerre se faisait déjà entendre dans le lointain et quelques bourrasques sporadiques avaient soulevé des nuages de poussière.

Mais ce n'était pas seulement une affaire de conditions météorologiques. L'ambiance locale aussi sentait l'électricité. Des événements importants se préparaient à San Diego, la plus ancienne ville de Californie.

Il était quatre heures trente de l'après-midi quand un homme, grand, vêtu d'un trench-coat et coiffé d'un feutre au bord rabattu sur le front s'accouda au comptoir du stand d'information. Il ôta de ses yeux des lunettes à verres teintés.

— Quel est le retard prévu pour le vol charter 1027 en provenance de New York ? s'enquit-il auprès de la blonde hôtesse occupée à compulser un magazine.

— Pourquoi y aurait-il du retard ? répliqua-t-elle en lui adressant un ravissant sourire.

— Les conditions météo ne sont pas fameuses et il paraît que c'est valable jusqu'en Arizona.

Elle pianota sur le clavier de son terminal, observa l'écran vidéo, puis renseigna :

— C'est juste. Le vol 1027 prévu pour 17 heures ne se posera qu'à 17 h 25. Puis-je faire autre chose pour vous ?

— Vous terminez à quelle heure ? demanda l'homme avec un petit sourire entendu.

— Pas avant 10 heures ce soir, répondit-elle avec une moue navrée. Était-ce une invitation ?

— J'attends des amis de la côte Est pour une party. Il y a encore de la place pour une fille sympa et jolie comme vous.

L'hôtesse considéra le visage masculin aux traits durs atténués par des favoris et une moustache drue. Elle roucoula, prit un air navré.

— Désolée, mon petit ami passe me prendre à la fin de mon service.

— Vous ne savez pas ce que vous perdez, assura, narquois, le visiteur qui se détourna ensuite pour s'éloigner et se perdre dans la foule de l'aérogare.

Un vol venait d'être annoncé par les haut-parleurs en provenance

de Phœnix, provoquant l'agitation de nombreuses personnes en attente. Mack Bolan chaussa de nouveau ses lunettes à verres polaroïd, se dirigea nonchalamment vers les toilettes puis bifurqua en direction du bureau de police dont il poussa délibérément la porte.

Une party avec des copains ? Sacrée partie en perspective, oui ! Et drôles de potes !

Avisant un flic en uniforme, il lui montra brièvement une plaque fédérale et questionna avec autorité :

— Qui dirige cette section ?

Le policier fit un geste vers un homme corpulent en civil qui parlait au téléphone.

— Le lieutenant Monroe, mais il est occupé.

— Je vois, dit Bolan en s'acheminant aussitôt vers le responsable devant lequel il se campa.

Quelques secondes plus tard, le gros homme raccrocha, jeta un regard agacé au visiteur et questionna d'un ton inamical :

— Ouais, qu'est-ce que c'est ? Qui êtes-vous ?

— John Davenport.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

— J'appartiens au Bureau fédéral de E Street, prononça sèchement Bolan en exhibant brièvement une nouvelle fois sa plaque.

— Ah ! Et qu'est-ce qui vous amène ici ?

— J'ai besoin de consulter le registre d'entrée des véhicules depuis le début de l'après-midi.

— Rien que ça ! Et si je vous disais d'aller vous faire voir ?

— Vous seriez stupide. Je n'ai pas fait quatre mille cinq cents kilomètres pour entendre ce genre de connerie.

Quelques secondes passèrent pendant lesquelles le visage du lieutenant Monroe s'empourpra. Puis il laissa échapper un ricanement, baissa les yeux et se déplaça pesamment pour aller saisir sur un bureau le document réclamé. Bolan s'en empara, tourna carrément le dos au gros flic pour compulser la dernière page comportant des inscriptions manuscrites. Au bout d'un moment, il pivota pour reconsidérer Monroe avec acuité.

— Il manque un véhicule dans cette liste.

— Ah oui ? répondit le lieutenant d'un air sournois.

— Une Plymouth noire immatriculée à San Francisco. Elle est stationnée en ce moment en bordure du Parkway 12.

— Vous êtes sûr ?

— Certain.

— Alors, un de mes gars a merdé. J'veis voir ça. Dites, qu'est-ce qui se passe ?

Bolan eut un mince sourire :

— Si on vous le demande...

— Ouais, je connais la musique ! Enfin, merde, j'ai quand même le droit de savoir ce qui se goupille dans mon secteur !

— C'est une opération nationale, mon vieux. J'ai une douzaine d'hommes avec moi répartis dans l'aéroport. Nous contrôlons, la situation. Si nos renseignements sont bons, vous en récolterez peut-être les honneurs. Mais si je vous trouve dans mes jambes, vous et vos flics, ou si vous laissez filtrer la moindre information jusqu'à ce que ce soit terminé, soyez sûr de vous retrouver muté dans un bled paumé du côté de San Jacinto. Vu ?

— Ouais, ouais. Bon, je vois pas pourquoi je bougerais d'ici ! assura le flic obèse dont le front venait de se couvrir d'une pellicule de transpiration.

— Moi non plus. Il se peut aussi que rien ne se passe. Vous en serez averti à temps.

— Vous pouvez me faire confiance.

— C'est San Francisco qui vous a appelé pour la Plymouth ?

— C'est pas ça, je...

— Ne vous inquiétez pas, ces gars sont de chez nous malgré les apparences. Des agents sous couverture.

— Ben, euh... c'est ce que j'avais compris.

Bolan lui administra une petite tape sur l'épaule.

— O.K. Restez neutre et tout ira bien.

Il quitta le bureau avec un bref sourire d'écœurement.

Monroe cirait les bottes de la Mafia. Ça n'avait rien de bien surprenant. Bolan était certain qu'il n'allait pas manquer de passer rapidement et en douce un coup de fil à celui qui lui filait ses pots-de-vin. Mais ce n'était qu'un pion insignifiant, un flic minable et corrompu que manipulait la Mafia.

Les prétendus agents sous couverture étaient en fait d'authentiques porte-flingues de la Cosa-Nostra, des frères de sang garantis grand teint. Bolan les avait examinés une demi-heure auparavant à l'aide de jumelles. Il avait reconnu l'un des quatre occupants de la Plymouth, un certain Jo Malloy – alias José Picacho. Un homme de main d'origine mexicaine employé par la Mafia de San Francisco. Et, selon les renseignements de l'Exécuteur, la nouvelle Organisation de Frisco travaillait en étroite collaboration avec la toute-puissante équipe d'Augie Marinello qui régnait sur la côte Est et une partie du Middle West.

Il aurait pu éviter cette confrontation avec le lieutenant Monroe, cela n'aurait rien changé à l'opération prévue, mais il tenait à avoir confirmation du degré de corruption locale. L'Exécuteur ne s'engageait jamais dans une bataille sans un maximum d'informations sur ses ennemis potentiels. De plus, il tenait à jalonner sa piste de prises de contacts significatifs pour assurer la suite des événements.

Pour ce faire, il s'était composé une nouvelle tête, celle d'un flic du FBI, s'était collé des favoris et une moustache et avait modifié son comportement général. Cela devait être suffisant pour lui permettre de tenir quelques heures.

Le conducteur pianotait sur son volant, un rictus agacé sur la face. Assis à côté de lui, José Picacho tétait le mégot d'un Havane tandis que les deux autres gorilles aux visages brutaux assis à l'arrière de la Plymouth semblaient dormir. Mais ce n'était qu'une impression. Depuis le début de l'attente sur ce parkway de l'aéroport, ils se tenaient en alerte permanente, prêts à chaque seconde à empoigner les Colt Python dissimulés sous leurs vestes et à leur faire cracher la mort.

Le travail des quatre occupants de la Plymouth ne consistait pas seulement à accueillir la délégation de New York mais surtout à veiller à ce que tout se passe bien et à intervenir physiquement si besoin était. Aussi, leur indolence n'était que feinte, leurs réflexes prêts à jouer au quart de tour.

Seul le chauffeur manifestait quelques signes d'impatience. Après une hésitation, il fit claquer sa langue et se tourna vers Picacho :

— J'aime pas ça, Jo. On est trop à découvert ici et si ça tournait mal, on pourrait même pas se tirer sans casse.

— Pourquoi veux-tu qu'on ait à se tirer comme des cons, Tony ?

— Va savoir. J'aime pas ça. Je...

Il y eut un coup de tonnerre qui rendit inaudible la fin de sa phrase et Jo répliqua :

— Te casse pas, mec, c'est une opération de routine. Y a plus longtemps à attendre.

Un peu plus tôt, il avait tout vérifié : l'horaire d'arrivée du jet, la réservation des onze voitures prévues pour la prise en charge de la délégation, le cheminement de ces véhicules pour quitter l'enceinte de l'aérogare, et les documents officiels autorisant à circuler sur les aires réservées. Donc, tout baignait, il n'y avait pas lieu de se casser la tête à échafauder des hypothèses alarmantes. Ensuite, ce serait à ces torpilles de la côte Est d'assumer la responsabilité des opérations.

Il eut un petit rire en entendant un gargouillis prolongé derrière lui et se retourna :

— Hé ! t'as des problèmes de digestion, Dig ?

Le mastodonte auquel il s'adressait poussa un soupir caverneux.

— J'ai même pas eu le temps de bouffer ce midi.

— Tu boufferas deux fois ce soir et après t'auras quartier libre pour t'envoyer une nana, fit Jo avec un petit geste obscène de la main.

Puis il se retourna à l'instant où le chauffeur faisait remarquer, les yeux sur son rétroviseur :

— Y a un gus qui se pointe derrière nous.

— Ouais ?

— Un connard en imper avec un clop au bec. On dirait qu'il se dirige vers nous.

Instantanément, les deux gorilles à l'arrière se figèrent, les yeux réduits à deux minces fentes.

Jo jeta un regard à travers les vitres teintées de la Plymouth.

— Le voilà, souffla Tony.

Un bref instant plus tard, l'arrivant s'immobilisa contre la voiture noire, envoya d'une pichenette son mégot sur l'asphalte et se pencha à la portière. Jetant un bref coup d'œil dans l'habitacle, il nota le brusque raidissement de ses occupants et lança avec un sourire :

— Relax, les mecs. Tout va bien de votre côté ?

— Ben... heu, oui, fit Jo Picacho.

Les deux armoires à glace assises à l'arrière se détendirent et le chauffeur émit un ricanement.

— On dirait que ce putain d'orage va nous dégringoler sur la tronche. Que dit la météo ?

— Désastreux, répondit le grand type sur un ton réfrigérant.

Un pistolet automatique noir équipé d'un silencieux venait d'apparaître dans sa main. Tony eut un haut-le-corps, entendit deux chuintements rauques tout près de son oreille. Il eut la sensation d'un souffle infernal et couina en se renfonçant sur son siège. Une fraction de seconde après, il y eut un troisième souffle brûlant et le front de Picacho se disloqua. Une coulée de sang dégouлина sur son visage puis sur sa veste.

Brusquement livide, les yeux exorbités, le chauffeur voulut lancer une protestation en plaçant les mains devant lui dans un geste puérile. Mais ses lèvres subitement desséchées refusèrent de laisser passer le moindre mot.

— Pousse-toi, prononça le grand type d'une voix qui paraissait venir de l'au-delà.

Tony lança un regard désespéré vers l'arrière et ses yeux s'agrandirent un peu plus. Le gorille de gauche n'avait plus de nez. À la place, un trou béant laissait échapper des humeurs visqueuses et un peu de sa cervelle. Son compagnon avait pris la balle dans les gencives, sa mâchoire inférieure lui pendant sur le cou, retenue par un tendon.

Tony se recula nerveusement sur la banquette tandis que la portière de la Plymouth s'ouvrait. Les yeux rivés sur le canon bulbeux du pistolet, il vit l'agresseur se baisser et placer un objet sombre sur le plancher, dans le logement des pédales. Puis la voix murmura lugubrement dans ses oreilles :

— Appuie sur le frein avec ton pied !

Complètement tétanisé par la trouille, Tony obtempéra vivement.

La vision de ses copains en sang était suffisante pour lui ôter toute envie de tenter sa chance. Ensuite, le grand fumier à la voix désincarnée se releva, confisqua la clé de contact du véhicule et grimaça :

— Tant que tu garderas ton pied sur le frein tu vivras. C'est une charge de C-4 avec un détonateur à bascule. Relâche seulement un peu la pression et tu n'auras même pas le temps de comprendre. O.K. ?

Tony eut un hochement de tête nerveux. Un instant, une lueur d'espoir s'alluma dans ses yeux lorsqu'il aperçut deux techniciens en combinaison de travail qui passaient à proximité de la Plymouth.

Mais les vitres teintées rendaient les autres occupants du véhicule invisibles. Tout ce que ces mecs pouvaient apercevoir, c'était deux hommes apparemment en train de discuter aimablement.

— Si tu survis, tu diras à tes copains de Frisco qu'ils n'ont aucune chance de nous baiser. Ici, c'est chez nous. Tu piges ?

Un « oui » étranglé sortit de la bouche de Tony.

— Dis-leur bien qu'on ne veut pas voir leurs sales nez sur ce territoire. Maintenant, remonte ta vitre.

Puis le pistolet noir disparut. Le type au trench-coat s'éloigna dans la direction prise par les deux techniciens qu'il rattrapa devant une porte métallique. Leur présentant sa plaque fédérale, il demanda :

— Avez-vous noté quelque chose d'anormal dans ce secteur ?

— À part la tempête qui se prépare, tout est tranquille par ici, répliqua avec un peu d'inquiétude le plus proche de lui.

Son compagnon intervint :

— Moi, je me demandais ce que fait cette caisse noire là-bas. Ce sont des gars à vous ?

— Exact. Ne vous en approchez pas. Et rendez-moi un service, faites passer le mot à vos collègues. Qu'ils ne soient en aucun cas dérangés.

— Bon Dieu, est-ce qu'il y aurait de la casse en perspective ?

— C'est une simple surveillance, conclut Bolan en tirant la porte pour s'introduire dans l'aérogare.

C'en était terminé des préparatifs et de la mise en scène. Pour Mack Bolan, un rideau macabre déjà inondé de sang allait bientôt se lever sur la scène de San Diego.

CHAPITRE II

L'aéroport International de San Diego est bordé au nord-ouest par des installations de l'U.S. Military Corp, à l'est par le Pacific Highway et au sud par Harbor Drive qui longe la San Diego Bay.

L'Exécuteur avait minutieusement préparé son blitz. Il savait que le charter loué par la Mafia de Philadelphie pour amener sa troupe de torpilles à pied d'œuvre se poserait sur la piste 29-C dans le sens ouest-est. L'appareil devrait rouler jusqu'aux deux tiers du runway avant de s'arrêter et de faire demi-tour pour suivre la ligne jaune qui le guiderait ensuite jusqu'à l'aire de débarquement.

La clôture du côté est étant trop proche de celle du terrain militaire, Bolan s'était résolu à intervenir par le sud, bénéficiant ainsi d'une distance praticable de près de quatre kilomètres.

En quittant le bâtiment de l'aérogare, il se rendit sur le parking où il enfourcha une petite moto tout-terrain qu'il lança doucement sur Harbor Drive. Au bout de deux kilomètres, il repéra un chiffon jaune accroché à une maille de la clôture d'enceinte et arrêta sa machine qu'il coucha dans les hautes herbes en bordure de la route.

Récupérant le sac en plastique qu'il avait dissimulé là une heure plus tôt, il en sortit une combinaison kaki qu'il enfila à la place de son trench-coat, se coiffa d'une casquette et entreprit de découper un passage dans les mailles de la clôture à l'aide d'une pince coupante. Puis il se glissa sous le treillage métallique, rampa sur une trentaine de mètres en traînant son sac et fit une halte pour observer les alentours. Des broussailles le dissimulaient parfaitement de la route où passaient parfois des véhicules à assez vive allure. Devant lui, de hautes herbes s'étendant sur un demi-kilomètre le séparaient des pistes.

Toujours en progressant à ras du sol, il parcourut encore une centaine de mètres, se redressa enfin pour se diriger vers une balise métallique à mi-chemin de l'aire d'atterrissage. Ce secteur de l'aéroport n'était pratiquement jamais visité, sauf par les équipes d'entretien pour changer des ampoules électriques ou en vérifier l'état.

Il s'arrêta sur la plate-forme en béton de la balise, ouvrit à nouveau son sac pour en extraire un gros combiné M-16/M-203 équipé d'un bipied et d'une lunette de combat électronique « Speed-point » dont il avait modifié l'embase. Ainsi transformé, le système de visée servait aussi bien à aligner une cible avec le M-16 qu'avec le

lance-grenades. Il suffisait de le faire basculer sur son axe après avoir déverrouillé un cliquet. Le « Speed-point » Spécial LR permettait un grossissement de 2 à 16 – réglé par un asservissement électronique – et il était possible de viser avec les deux yeux ouverts en faisant correspondre son point lumineux avec l'objectif.

Bolan en vérifia minutieusement la fixation, contrôla son mécanisme et s'allongea sur la plateforme de la balise pour une répétition. De sa position, il pouvait balayer plus de la moitié de la piste considérée sur une simple rotation du combiné. La distance qui le séparait de son futur point d'impact n'était que de 350 mètres. Une performance facile avec le M-16, mais l'utilisation du lance-grenades serait plus critique, eu égard à sa portée efficace qui n'était que de quatre cents mètres.

Il encliqueta un chargeur sous la culasse du M-16, posa quatre grenades de 40 mm à portée de sa main, en engagea une dans le M-203, puis consulta sa montre-chrono. Si le vol 1027 n'accumulait pas un nouveau retard, il se poserait dans trois minutes exactement.

Il n'y avait plus qu'à souhaiter que la pluie ne se mette pas à tomber avant la fin de ce délai, diminuant la visibilité et rendant le tir beaucoup plus délicat.

En très peu de temps, la température avait baissé de plusieurs degrés et des bourrasques glacées faisaient voler de la poussière un peu partout sur l'étendue uniformément plate de l'aire d'atterrissage.

Dans le lointain, le tonnerre gronda longuement à travers l'énorme couche de nuages sombres qui s'appesantissaient de plus en plus sur la baie de San Diego.

Bolan sortit d'une poche de sa combinaison un mini-récepteur de trafic branché sur la fréquence de la tour de contrôle, le posa à côté de lui. Puis, profitant du répit, il inspecta le bâtiment de l'aérogare et ses abords à l'aide de jumelles à fort grossissement. En bordure du parkway N° 3, la Plymouth noire était toujours à sa place, son conducteur sûrement très occupé à maintenir la pression de son pied sur un détonateur hypersensible en attendant un hypothétique secours de l'extérieur.

Mais c'était autre chose qui préoccupait l'Exécuteur. Il cherchait à localiser le comité de réception que l'Organisation locale n'avait certainement pas oublié de mettre en place.

Une information très confidentielle avait été sciemment dirigée jusqu'à un important mafioso de San Diego, quant au débarquement des torpilles de la côte Est. Cela faisait partie du plan sur lequel comptait l'Exécuteur pour réussir sa mission. Ce qui se passait depuis quelques semaines à San Diego lui avait paru suffisamment important pour qu'il accepte d'aider Harold Brognola, le haut-fonctionnaire du Justice Department, qui était également son ami de longue date. Cela

se résumait ainsi : un *capo* mafioso en cavale, un putsch en préparation et une tentative latente de prise de pouvoir de la part des grosses légumes pourries de la côte Est. Tout cela, bien sûr, assorti d'une atmosphère de trahison et d'extrême méfiance dans laquelle baignait soudainement la Californie du Sud. L'appel à l'aide de Brognola lui avait été transmis par leur ami commun, Jack Grimaldi, lors de son blitz éclair à Bombay.

Inévitablement, donc, la Mafia de San Diego se devait d'être présente à l'arrivée de la troupe venue de l'Est. Pourtant Bolan n'avait remarqué aucun mouvement suspect de la sorte, ni dans l'aérogare ni aux alentours des pistes. Se pouvait-il qu'il se fût trompé à ce point dans ses prévisions ? Si tel était le cas, cela pouvait signifier soit que l'information n'avait pas abouti à qui de droit – ce qui était quasi invraisemblable –, soit qu'un accord secret était intervenu in extremis entre les deux clans. Et cette dernière hypothèse remettait toute l'opération en question.

Mais l'Exécuteur aperçut enfin ce qu'il cherchait. Quatre limousines sombres en approche rapide sur Laurel Drive et qui ralentirent bientôt pour s'arrêter avant le croisement de Harbor, s'espaçant chacune d'une vingtaine de mètres. Puis trois autres se signalèrent par le nord en provenance de Five Points.

Brusquement, le petit récepteur laissa filtrer une voix nasillarde :

— *November Echo Lima en finale !*

— *O.K., Echo Lima*, répliqua aussitôt un correspondant depuis la tour de contrôle. *Vous êtes autorisé à atterrir. Taxi-way 27 et rappel parking.*

— *Roger.*

Le vol 1027 était en position d'atterrir.

Une observation attentive des véhicules fit découvrir à Bolan que ceux-ci étaient remplis d'hommes aux carrures impressionnantes et vraisemblablement armés jusqu'aux dents.

Ça n'avait pas l'air d'équipes d'observation, mais plutôt d'une embuscade. On ne déplace pas autant de gros bras pour une simple mission de renseignement. Peut-être aussi tenait-on, par une démonstration de force, à faire savoir aux nouveaux arrivants qu'ils pouvaient se payer immédiatement un billet de retour.

Donc, le message était bien passé et il avait occasionné l'effet escompté par Hal Brognola et Bolan.

De courtes antennes étaient installées sur les toits de deux limousines sûrement équipées du radio-téléphone, avec sans doute la possibilité d'écouter les fréquences aériennes. Ce qui expliquait l'arrivée à point nommé de la troupe locale.

Un grondement se fit entendre vers l'est, mais cette fois, ce n'était pas le tonnerre. Il s'agissait d'un gros jet qui déboucha d'un coup de la

couche nuageuse eh perdant régulièrement de l'altitude. L'Exécuteur coinça contre son épaule la crosse du gros combiné qu'il braqua sur l'entrée de piste.

Il ne fallut que quelques secondes au Boeing 737 pour se présenter sur les damiers du runway, son train d'atterrissage rasant le sol. Puis il y eut le bref impact des pneus sur la piste à 340 km/h. Encore quelques secondes et le pilote passa en position « Reverse », ce qui eut pour effet d'inverser le flux des réacteurs dans la première phase du freinage.

L'œil rivé à la lunette de combat, Bolan avait suivi point par point le parcours du jet, le grossissement poussé graduellement au maximum. Il attendit que l'appareil ait perdu la moitié de sa vitesse, commença à viser le train de pneus à l'avant en effectuant une dernière correction de trajectoire, et prit trois profondes inspirations.

Ce fut à l'instant où il commençait à replier doucement son index sur la détente du M-16 que de grosses gouttes de pluie commencèrent à crépiter autour de lui, poussées par une brusque rafale de vent glacial.

Il retint son souffle, son corps et son cerveau ne faisant plus qu'un avec l'arme de guerre, puis il accentua sa pression sur la détente. La détonation au départ de la balle de .223 correspondit presque à un coup de tonnerre fracassant qui déchira l'atmosphère, précédé par un arc électrique d'un bleu intense.

Propulsée à près de mille mètres par seconde, l'ogive blindée fila vers son objectif.

Sur la piste, à trois cent cinquante mètres de là, un petit nuage rapide jaillit au niveau du train avant qui se mit à vibrer puis à s'agiter avec frénésie. Un court instant plus tard, le 737 incurva sa trajectoire puis commença à décrire une série d'embardées à plus de 100 km/h.

L'Exécuteur bascula alors son télescope de visée sur la position n° 2 puis posa son doigt sur la détente du lance-grenades. La phase la plus difficile intervenait maintenant. Son intention n'était pas d'anéantir complètement la troupe venue de New York, mais d'en diminuer les effectifs. Il voulait aussi – à sa façon – souhaiter la bienvenue aux envoyés du tout-puissant Augie Marinello Jr, tout en semant la confusion dans les rangs de la Mafia de Californie.

Les réjouissances ne faisaient que commencer à San Diego. L'orage était de la partie, tant mieux ! Mack Bolan lui aussi allait tomber comme la foudre en plein milieu du jeu pourri.

CHAPITRE III

Le beau visage un peu trop régulier de Renzo Sanderson était crispé par l'appréhension. Comme à chaque fois qu'il devait voyager en avion, il éprouvait une sorte de nausée rien qu'en mettant le pied sur la passerelle d'embarquement. Et, à l'atterrissage, c'était bien pire encore. Il avait pourtant choisi une place à l'avant de la cabine, réputée pour être l'une des positions les plus confortables en cours de vol. Il sentait ses tripes se nouer, son cœur lui remonter au bord des lèvres et une sueur glacée lui inondait le visage. Il n'y pouvait rien, c'était purement psychosomatique.

Par-dessus le marché, un foutu orage local bringuebalait l'avion dans ses turbulences, le secouait comme s'il voulait le précipiter au sol.

Installé dans le fauteuil voisin, à sa droite, Gennaro Langela l'observa furtivement et retint un sourire ironique. Il se racla la gorge, fit observer :

— Encore quelques secondes et on pourra se dégourdir les pinceaux. C'est vachement sensas, ces gros taxis de ligne. Vous cassez pas, ça baigne.

C'était lui qui avait à charge le commandement des quatre équipes d'intervention et, à ce titre, possédait, un pouvoir supérieur à celui de Sanderson qui avait pourtant rang de *consigliere* auprès du *capo* de Philadelphie. Aux yeux de ses *soldati*, il devait donc paraître parfaitement décontracté et sûr de lui.

Derrière eux, les cinquante-six hommes constituant l'ensemble des chasseurs de têtes étaient occupés à discuter entre eux, certains observant à travers les hublots le défilement de la piste.

Les yeux braqués sur un point imaginaire, Sanderson déglutit douloureusement. Un petit spasme lui secoua la poitrine au moment où les roues entrèrent au contact du sol.

Un instant plus tard, la carlingue du jet se mit à frémir dans le grondement des réacteurs inversés. Gennaro s'empara d'un sac vomitoire qu'il tendit discrètement au *consigliere* de la côte Est. Ce dernier le saisit machinalement, le visage livide et les doigts poisseux.

Puis il y eut un coup de tonnerre en surimpression par-dessus le vacarme des réacteurs et, tout de suite après, il se passa une chose étrange. Il sembla à Gennaro que la cabine s'était brusquement

inclinée vers l'avant et que l'appareil tout entier entraînait en transe, comme pris d'une folie subite. Ensuite, il y eut une secousse à laquelle s'enchaîna une succession d'embardees d'un côté à l'autre de la piste. Durant deux ou trois secondes aucun des passagers ne prononça un mot, puis des exclamations angoissées et des questions sans réponse fusèrent de partout. Un début de panique s'installa à bord de l'appareil dans les trépidations de toutes ses structures.

Gennaro Langela s'était accroché aux accoudoirs de son fauteuil pour résister aux secousses brutales. Du coin de l'œil, il vit Renzo qui vomissait le contenu de son estomac sur ses genoux, les yeux exorbités, dans une succession de spasmes incoercibles.

Le pilote était sûrement debout sur les pédales des freins pour essayer de stopper sa machine en délire.

Enfin, l'hystérie mécanique se calma un peu, les embardees s'atténuèrent à mesure que la vitesse diminuait et l'appareil décrivit une courbe incontrôlée qui le fit sortir de la piste.

Quelques instants plus tard, il s'immobilisa complètement dans une abominable trépidation métallique.

Gennaro détacha nerveusement sa ceinture pour se précipiter dans le cockpit, avisa le commandement de bord et son copilote.

— Qu'est-ce qui s'est passé, bordel de merde ? cracha-t-il méchamment. Qu'est-ce que c'est que cette connerie ?

Il crut comprendre le mot « foudre » dans la phrase saccadée que lui envoya le commandant de bord, voulut poser une autre question. Mais ses mots restèrent dans sa gorge, bloqués par un colossal coup de tonnerre qui éclata quelque part, tout près de lui. Du moins fut-ce ce qu'il crut à cet instant précis. Il en ressentit à la fois le souffle et la chaleur, fut poussé en avant et dut s'arc-bouter avec force contre le siège du copilote pour ne pas tomber sur le tableau de bord. Se redressant, il se retourna pour réintégrer la cabine-passagers, fit deux pas et s'arrêta net devant le spectacle ahurissant qui l'attendait de ce côté.

Une partie de l'arrière de la carlingue avait disparu. À sa place, un trou énorme béait, laissant s'engouffrer des rafales de vent et de pluie. Une douzaine de ses hommes, au moins, gisaient en tous sens, morts ou agonisants, couchés en travers de leurs sièges, pliés en avant et retenus par leurs ceintures de sécurité, ou allongés sur le plancher de la carlingue, tous inondés de sang et plus ou moins mutilés.

Gennaro Langela se sentit incapable de la moindre réaction. C'était incroyable ! Comment un coup de foudre pouvait-il occasionner de tels dégâts ? Il y avait du sang partout, des membres arrachés et des lambeaux de vêtements accrochés çà et là ! Pendant une seconde, il observa l'un de ses chefs d'équipe, dont une partie de la tête avait été arrachée, et qui était encore agité de tremblements

convulsifs.

Dans un mouvement presque simultané, ceux qui n'avaient pas été atteints s'étaient déjà levés en poussant des imprécations ou des cris bestiaux, essayant de s'engager tous ensemble dans l'allée centrale pour gagner l'avant de la cabine.

Le chef de la troupe jura sourdement et, les tympanes encore douloureux, s'entendit crier :

— Calmez-vous ! C'était un coup de foudre. Ouvrez les portières latérales !

Mais personne ne parut l'entendre, les uns se jetant sauvagement vers le cockpit, enjambant les sièges, les autres se précipitant vers la brèche pour sauter au sol, piétinant sans ménagement les cadavres et les agonisants.

Langela dut envoyer son poing dans la figure d'un abruti qui cherchait à le bousculer pour s'infiltrer dans la cabine de pilotage, en gifla un autre pour le calmer et voulut hurler des ordres à l'instant précis où une seconde explosion secoua l'appareil. Le plancher s'inclina sous ses pieds. Il vit ses hommes perdre l'équilibre et se raccrocher à tout ce qu'ils pouvaient. Deux d'entre eux, qui avaient tenté de quitter l'appareil par la déchirure dans la coque, avaient été projetés contre la cloison opposée, le visage ensanglanté.

Renzo Sanderson, étalé dans sa vomissure, essayait maladroitement de se mettre à quatre pattes. Un soldat perdit à son tour l'équilibre et lui tomba dessus en beuglant.

Dehors, des hurlements retentissaient, s'ajoutant à la clameur qui remplissait la carlingue.

C'est dingue ! pensa Gennaro. Complètement dément. Puis une autre pensée lui traversa l'esprit comme un éclair de lucidité : bon Dieu, la foudre ne tombe jamais deux fois au même endroit !

D'un coup, il en fut certain : des enfoirés les avaient pris pour cible et les canardaient à distance avec des saloperies d'explosifs !

— Ouvrez-moi ces putains de portes ! hurla-t-il. C'est une attaque !

Lui-même se fraya un passage au milieu de ses soldats en pleine panique pour s'approcher d'une porte latérale dont il actionna la manette d'ouverture. Le panneau se détacha, glissa à l'extérieur, et il s'apprêtait à suivre le même chemin quand une autre détonation fracassante retentit à l'arrière du Boeing qui eut un sursaut comme un cheval qui se cabre et s'inclina un peu plus, éjectant le chef de troupe sur le profil de l'aile. Langela glissa sur le métal lisse, tenta de se retenir à un volet du bord de fuite et chuta en tournoyant sur le ciment de la piste.

Puis une cascade de types dégringola à sa suite, certains projetés comme lui par la violence de la secousse, les autres ayant choisi de

fuir la cabine par cette nouvelle issue. Sonné par sa chute incontrôlée, Gennaro dodelina de la tête, se passa la main sur le front et l'en retira tachée de sang. Il jura sourdement, se secoua et s'accroupit pour regarder autour de lui. Ce qu'il vit alors lui arracha une sorte de feulement. Des corps inertes étaient allongés partout sur le béton dans les positions les plus invraisemblables, éparpillés sous ce qui restait de la queue du 737 et sur plus d'une trentaine de mètres.

Pris d'une rage subite, il sortit son .357 magnum de son holster d'épaule, mais se ravisa. Sur qui ou quoi pouvait-il bien tirer ? Aucun de ces fumiers qui les mitraillaient n'était visible. Il ne savait même pas d'où venaient les coups.

Tout en se propulsant à quatre pattes vers l'avant de l'appareil, il entendit des sirènes hurlantes qui se rapprochaient et grogna. Qu'est-ce que ces cons de pompiers allaient bien pouvoir faire ? Ressusciter ses morts ? Et les flics de l'aéroport, qu'est-ce qu'ils avaient fait pour empêcher cette saloperie ? On avait pourtant bien dit à Gennaro que certains d'entre eux avaient touché des enveloppes pour veiller au grain et assurer la sécurité de leur débarquement.

Merde, merde, merde !

Il se jeta soudainement à plat ventre quand une nouvelle déflagration retentit à peu de distance, attendit quelques secondes avant de risquer un coup d'œil par-dessus son épaule. Cette fois, un gros nuage rouge se développait rapidement à une cinquantaine de mètres, très vite rabattu par le vent dans la direction de l'épave du Boeing.

Puis il entendit un bruit continu qu'il identifia comme une longue rafale tirée par une arme automatique. La tête entre les mains, le corps aplati le plus possible contre le béton, Gennaro serra les dents en attendant que ça se passe. Le staccato se prolongea pendant un peu plus de trois secondes, reprit presque aussitôt pour une durée identique. Puis il y eut encore une atroce rafale qui lui parut interminable.

Gennaro Langela resta un long moment immobile, le nez dans la poussière et n'ouvrit les yeux que lorsqu'il fut à peu près certain que la fusillade avait cessé, se demandant si c'était bien sur eux qu'on avait tiré. Puis il s'accroupit prudemment. Il regarda autour de lui mais ne vit rien, le brouillard artificiel s'étant étendu partout dans un rayon indéfinissable.

La seule chose qu'il entendait, c'était les braillements de ses hommes, du moins les rescapés, et ces conneries de sirènes qui maintenant se rapprochaient sur la piste.

Brusquement, il se sentit dans un état second. Il était trempé par cette pluie de merde, transi de froid par le vent, il avait une plaie à la tête, des meurtrissures partout sur le corps, et Vraisemblablement une

bonne moitié de ses hommes avaient été tués dans cette attaque démentielle. Et personne n'avait pu riposter.

Comme tout le monde, il avait d'abord cru à un coup de foudre. Tu parles, je t'en foutrais d'un coup de foudre !

En plus de ça, ces abrutis de pompiers n'allaient pas tarder à leur déverser des tonnes de neige carbonique sur le dos !

Quelle merde !

CHAPITRE IV

Tout de suite après avoir largué la quatrième grenade sur la piste – une 40 mm Dummy fumigène – Bolan avait changé son axe de tir pour s'intéresser aux buteurs du comité d'accueil. Un tir en rafale à près de huit cents mètres ne pouvait être précis, mais il voulait juste les secouer un peu, leur montrer qu'eux non plus n'étaient pas à l'abri malgré leur prudente distance.

Il réussit pourtant à faire mouche dès les premiers coups sur l'un des véhicules venus par Five Points. À travers son optique de visée à fort grossissement, il vit les vitres latérales voler en éclats et des silhouettes s'affaïsser dans l'habitacle. Une seconde limousine encaissa plusieurs projectiles de .223 dans le capot moteur d'où fusa un jet de fumée tandis que la troisième voiture manœuvrait rapidement pour se dégager.

Rechargeant le M-16, il dirigea son axe de tir sur Laurel Drive, arrosant les quatre grosses caisses en attente contre le bord de la chaussée. Immédiatement, il y eut un mouvement de retrait précipité, quelques pare-chocs emboutis, des ailes froissées, et du gravier gicla sous les pneus. Puis les mastodontes entamèrent un repli en pleine accélération.

Bolan enclencha un nouveau chargeur, en cracha le contenu sur les véhicules en fuite jusqu'à ce que la culasse claque à vide. Enfin, il décida de se replier.

Son attaque n'avait duré que vingt-trois secondes.

Il jugea inutile de prendre des précautions particulières pour rejoindre la clôture d'enceinte. Tous les regards devaient être braqués sur la piste où le nuage de fumigène emporté par le vent avait démasqué la carcasse sinistrée de ce qui avait fait la fierté de la firme Boeing.

Sur Harbor Drive, quelques automobilistes s'étaient arrêtés pour observer ce qui se passait sur l'aire d'atterrissage. L'un d'eux était même monté sur le toit de son véhicule et braquait des jumelles malgré la pluie qui à présent crépitait à perte de vue.

Bolan fixa le sac en plastique sur son dos, rabattit la capuche de sa combinaison sur sa tête, fit démarrer la petite moto tout terrain et la lança tranquillement dans la direction empruntée par les quatre limousines de la Mafia locale.

Il les rejoignit bientôt. Elles se tenaient à l'arrêt peu avant l'échangeur de San Diego Avenue, capots de nouveau tournés vers l'ouest. Toutes les vitres étaient baissées malgré la pluie et des regards hargneux fixaient la direction de l'aéroport. Ils avaient seulement pris un peu de distance pour se placer à l'abri et essayaient de comprendre ce qui se passait.

En parvenant à leur hauteur, Bolan ralentit, s'arrêta presque, et leur lança :

— À votre place, je ne m'engagerais pas sur cette route, il y a des dingues qui font tout sauter, là-bas.

L'un des occupants du véhicule le plus proche lui fit un geste obscène de la main et cracha :

— Va te faire foutre, connard !

Bolan lui répondit par un ricanement et remit les gaz de sa moto. Décidément, les mobsters de la Cosa Nostra seraient toujours les mêmes, tellement teigneux et imbus d'eux-mêmes qu'ils étaient incapables du moindre effort d'imagination.

Son bref arrêt à côté des véhicules de la Mafia lui avait permis d'observer quelques visages qu'il avait mentalement photographiés. Celui qui l'avait insulté se nommait Giuseppe Garcia, dit Gus The Raper, un mafioso d'origine italo-espagnole réputé pour sa cruauté et son efficacité dans les règlements de comptes. The Raper avait sévi quatre ans auparavant à San Francisco où il « travaillait » alors pour le compte de Vince Ciprio comme chef d'une équipe de tueurs.

Une autre tête qu'il avait aperçue n'était pas non plus étrangère à Bolan. Ralph Bonnano avait fait du chemin depuis Miami où il avait débuté sa carrière de petit casseur pour devenir ensuite un professionnel de l'assassinat.

Ça, c'était la troupe, les « soldats ». Des brutes qui n'utilisaient leurs cervelles que pour les tâches bien précises qu'on leur commandait. Des individus dépourvus d'intelligence véritable et incapables d'initiatives. Leur comportement était strictement dépendant des ordres reçus.

C'était un peu grâce à cet état d'esprit particulier que Bolan réussissait souvent à les duper. Mais il ne fallait pas se faire trop d'illusions. Au-delà des sous-fifres, des porte-flingues, l'Exécuteur allait devoir se frotter aux chefs, des types super méfiants et vicieux, spécialistes de la trahison, des coups pourris, et mauvais comme des gales.

Les hommes du service anti-incendie de l'aéroport étaient intervenus dans un délai extrêmement bref et avec un maximum d'efficacité. Moins d'une minute après l'attaque au sol du vol 1027, ils étaient arrivés sur place, avaient immédiatement pointé des lances à

neige carbonique et commencé à arroser l'appareil. Parallèlement, une seconde équipe avait déployé un toboggan gonflable et fait évacuer les occupants de l'avion sinistré.

À présent, une salle de débarquement de l'aérogare était occupée par vingt-six hommes aux visages tendus, aux costumes défraîchis ou déchirés, qui discutaient entre eux à voix basse sous le regard neutre de cinq policiers chargés de les contenir.

Dix-neuf cadavres recouverts de housses en plastique avaient déjà été évacués par les services sanitaires ainsi que quatre hommes gravement blessés qu'on avait transportés d'urgence à l'hôpital. Sept autres n'avaient été que légèrement touchés et étaient restés sur place.

Tous se turent brusquement quand un homme corpulent en civil se fraya un chemin dans la salle, cherchant visiblement à repérer le responsable du groupe. Son regard accrocha celui de Renzo Salicetti qui se propulsa vivement à sa rencontre.

— Sanderson ? s'enquit le gros flic aux yeux bleus délavés.

Il plissa un peu le nez et renifla d'un air dégoûté tout en observant les traces de vomissures sur la veste de son vis-à-vis.

— Oui, c'est moi, répondit le *consigliere* d'une voix impatiente. Combien de temps va-t-on encore nous garder ici ?

— Je suis le lieutenant Alex Monroe.

— Oui, je m'en doute. Il est inconcevable qu'on nous...

— Hé, doucement ! fit Monroe d'un ton contenu. Je fais ce que je peux pour atténuer la situation mais ça n'a rien de facile.

Sanderson-Salicetti le considéra avec mépris, baissa la voix :

— Ne me faites pas un numéro à la con, mon vieux. Vous avez touché un gros paquet de pognon pour le service qu'on vous demande, alors démerdez-vous pour nous sortir de là en vitesse.

— Ne me parlez pas comme ça ! Vous sortirez d'ici dès que possible. J'en fais mon affaire, mais il y a des formalités. Heu, vos hommes sont armés, je suppose ?

— Ouais. Et ils possèdent tous des permis en règle, valables aussi dans la circonscription de San Diego. Ça vous va ?

— Je préfère ça, souffla le policier obèse.

Gennaro Langela s'était approché d'eux. Il avait un gros morceau de sparadrap sur le haut du front, à la naissance des cheveux, et l'œil mauvais.

— On va rester longtemps ici ? s'enquit-il en observant Monroe d'un air méfiant.

— Non, sûrement pas, décréta Salicetti. Le lieutenant a parfaitement conscience des ennuis qu'une telle situation impliquerait, n'est-ce pas ?

Puis, tournant carrément le dos au policier, il entraîna Gennaro à l'écart. Monroe haussa imperceptiblement ses épaules massives,

s'éloigna pour franchir le cordon de policiers en uniformes qui bloquaient la sortie et se heurta presque à un type en civil à la silhouette élancée, immobile devant les parois vitrées du hall. Ce dernier se nommait John Tatum et était le directeur de l'OCD – Organized Crime Division – de San Diego.

Monroe s'arrêta net, apparemment surpris et gêné de le rencontrer. Puis il fit une grimace qui se voulait un sourire de connivence, s'exclama :

— Bon Dieu ! Vous avez pris une fusée pour arriver jusqu'ici ?

— J'ai été prévenu par radiotéléphone, répliqua le nouveau venu tout en continuant d'observer à travers les vitres les hommes enfermés dans la salle. Quel est le bilan ?

— Une vingtaine de morts et plusieurs blessés. C'est moche.

— Qu'est-ce qui est moche ?

— Eh bien, ce... Enfin, il n'y a jamais eu autant de macchabées ici ! Ce qui s'est passé est à peine croyable. D'après ce que j'ai compris, il y aurait eu un coup de foudre et plusieurs explosions peu après. Une équipe de spécialistes est en train de voir ce qui a pu se passer.

— Plusieurs explosions ? fit Tatum d'un ton faussement innocent.

— En fait, ça aurait pu être n'importe quoi, peut-être même un attentat, crut bon d'expliquer le lieutenant Monroe d'une voix coincée. Quelqu'un a pu placer un engin à retardement dans la soute avant le décollage. J'ai questionné les techniciens de la tour de contrôle, mais avec les bourrasques et la pluie qui s'est mise à tomber en même temps, ils n'ont pas pu voir grand-chose sinon que cet appareil a quitté la piste après avoir semblé être en difficulté. C'est ensuite qu'il y a eu les explosions.

— Vous avez relevé l'identité des passagers ?

— J'allais le faire.

— Faites-le maintenant et téléphonez-moi la liste complète à mon bureau, conclut brièvement Tatum en prenant congé.

Il fit quelques pas dans le grand hall, rejoignit un autre policier en civil qui le hélait depuis le stand d'information.

— Je crois que nous nageons en pleine démente, annonça ce dernier d'un ton confidentiel et nerveux. C'est un coup pourri. J'imagine que nous aurions été avertis si le Bureau fédéral avait monté une opération chez nous ?

— Exact.

— J'ai envoyé des enquêteurs auprès des employés de piste pour savoir s'ils avaient vu quelque chose concernant l'avion. Négatif de ce côté. Par contre, deux d'entre eux affirment avoir échangé quelques mots avec un agent du FBI. Ils prétendent qu'il leur a montré une plaque officielle en leur laissant entendre qu'une opération était en

cours.

— On ne m'a rien signalé à ce sujet, je vais me renseigner.

— Attendez ! Ils ont aussi parlé d'une voiture en stationnement sur un parkway, une Plymouth noire immatriculée à San Francisco. Cullighan et Davies sont allés voir. Et c'est là que commence le Grand Guignol. Ils y ont découvert trois types tués par balles et baignant dans leur sang, ainsi qu'un quatrième bloqué à son volant.

— Comment ça, bloqué à son volant ? fit Tatum en écarquillant les yeux.

— Il avait le pied sur le frein et il ne pouvait pas faire le moindre mouvement sous peine de sauter avec toute sa ferraille. Il avait... enfin, je veux dire...

— Expliquez-vous, mon vieux. Qu'est-ce qu'il avait exactement ?

— Eh bien, quelqu'un avait placé sous la pédale de frein une bombe munie d'un détonateur à ressort. Cullighan a réussi à enlever l'engin, il a fait un stage de déminage l'année dernière et... en fait, c'était une bombe inerte, sans explosif. Mais le type n'en savait rien. Il est resté pendant près de trois quarts d'heure comme un idiot à appuyer sur sa pédale, mort de trouille et avec une crampe du feu de Dieu. J'ai pensé qu'il y a vraisemblablement un rapport avec ce qui est arrivé à l'avion.

Tatum exhala un petit soupir, baissa les yeux tout en réfléchissant. Son subordonné, Tim Loghan, jetait de fréquents regards en direction de l'hôtesse blonde assise derrière son comptoir, à quelques mètres d'eux.

— Ce n'est pas tout, ajouta-t-il après un petit toussotement. J'ai personnellement enquêté pour savoir si quelqu'un s'était spécialement intéressé à l'arrivée du vol 1027. C'est positif. Quelqu'un a en effet posé des questions à cette jeune femme pour lui demander des précisions sur le retard à l'atterrissage. Il lui a dit qu'il attendait des copains pour une party. Et c'est là que quelque chose ne tourne pas rond... Le signallement qu'elle m'a donné de ce type correspond point par point à celui du soi-disant agent fédéral. Un homme costaud, de haute taille, portant une moustache et des favoris, avec des lunettes polaroid. En plus, les deux employés de piste ont précisé qu'ils l'avaient vu discuter avec les occupants de la Plymouth...

Le visage de Tatum s'était graduellement figé. Les dents serrées, il lâcha quelques mots que son adjoint ne comprit pas.

— Pardon ?

— Rien... Cet homme, le type au volant de la Plymouth, où est-il ?

— Cullighan et Davis le tiennent en garde à vue.

— Faites-le embarquer. Je l'interrogerai personnellement.

— J'avertis le lieutenant Monroe ? C'est réglementaire.

— Pas question. À partir de maintenant cette affaire relève de

l'OCD.

— O.K. Est-ce que ça vous semble... Je veux dire que ces informations sont plutôt intéressantes, non ?

Le grand flic à la silhouette élancée prit une profonde inspiration, soupira et promena un regard désolé sur l'ensemble de l'aérogare.

Intéressant ? Bon Dieu ! C'était catastrophique. Non seulement la Mafia de la côte Est débarquait sans crier gare, mais quelqu'un de très bien renseigné l'accueillait avec pertes et fracas. Il y avait forcément là un rapport avec les récents événements concernant le Milieu de la ville.

Si l'instinct de John Tatum ne le trompait pas, Mack Bolan était de retour à San Diego ! Un désastre ambulant s'amenait chez lui, répandant déjà le sang des *amici*. Et ce n'était à n'en pas douter qu'un avant-goût de l'Enfer.

CHAPITRE V

Dans ses grandes lignes, l'affaire se présentait avec une relative simplicité. Pourtant, lorsqu'on connaît le monde de la Mafia, on s'aperçoit vite que ce qui paraît simple masque en réalité un effarant tissu de complexité dont les principales composantes s'appellent : avidité, corruption, duplicité, méfiance et trahison.

Quelques semaines plus tôt, une information capitale était parvenue à Harold Brognola, à Washington, émise depuis la section locale du FBI de San Diego : Joseph Scapula demandait la protection des autorités fédérales et acceptait en contrepartie de faire des révélations sur les agissements du Milieu de la côte Ouest.

L'affaire du siècle, ou presque. Du moins la plus importante opération policière depuis le coup de filet réalisé en octobre 1972 par le Bureau fédéral à New York, au cours duquel 677 mafiosi et politiciens corrompus avaient été traduits devant les tribunaux.

Mais cela s'était passé sur la côte Atlantique et ne concernait que quelques États de l'Est.

En ce qui concerne les territoires de l'Ouest, de l'Oregon jusqu'à la Californie du Sud, en passant par le Nevada, l'Arizona et le Nouveau-Mexique, jamais encore la police n'avait pu obtenir de résultats vraiment significatifs. Toutes les tentatives de démantèlement s'étaient soldées par des prises modestes dans le menu fretin.

Il faut savoir que cette région des États-Unis, immense en étendues et en richesses, est tellement cosmopolite que la Cosa Nostra a pu s'y implanter beaucoup plus en profondeur, noyant et corrompant la communauté civile à un point tel qu'il est souvent difficile de définir où s'arrête l'honnêteté et où commence le crime.

Seul Bolan, grâce à des méthodes très spéciales et en menant une guerre effrénée contre les mobsters, était parvenu à porter de sérieux coups à l'Organisation de l'Ouest, nivelant des territoires, abattant sans merci la racaille de la Cosa Nostra.

Mais il avait vite compris, peu après le début de sa sanglante croisade, qu'il aurait été bien naïf de s'attendre à des résultats définitifs.

La Mafia, en effet, est comme l'hydre dont les têtes repoussent constamment à mesure qu'on les tranche. Mieux : les têtes ignobles une fois coupées semblent se diviser pour donner naissance à une

quantité deux fois plus importante d'entités tout aussi abjectes. C'est ainsi que la lignée des tout-puissants *capi* – les Al Capone, Lucky Luciano, Joseph Colombo, Genco Russo et consort – a graduellement abouti à une nouvelle race de « patrons » possédant individuellement moins d'emprise sur le territoire national, mais infiniment plus nombreux. Le phénomène est bien connu, à tel point que les autorités sont désormais quasi impuissantes à contrôler la prolifération des affaires criminelles actionnées par une kyrielle d'individus crépusculaires qui ne cessent de croître et de s'enrichir en marge de la loi.

Donc, l'ahurissante volte-face de Joseph Scapula, le boss de San Diego, revêtait pour les Fédéraux l'apparence d'une prodigieuse aubaine capable de permettre une vaste opération de nettoyage.

Sur le coup, Brognola avait eu un doute quant à la réalité de ce brusque revirement. En effet, rien ne laissait présager le fait, Jo Scape étant une crapule de très haut vol, entraînée depuis longtemps à se jouer des lois et à échapper à tout contrôle officiel.

Si « Monsieur Jo » retournait ainsi sa veste, c'est forcément qu'il y était contraint par une raison vitale. C'était en tout cas ce qu'avait pensé Brognola après mûre réflexion.

Scapula, donc, était entré secrètement en contact avec les G'men de San Diego pour négocier ses confidences, paraissant anxieux et super-impatient de recevoir l'accord des autorités fédérales.

Pour parer au plus pressé, on lui avait aussitôt trouvé une planque discrète en dehors de la ville et on lui avait affecté deux agents pour assurer sa protection. Sans perdre de temps, Harold Brognola avait délégué une petite équipe de Fédéraux chargés de prendre le boss en charge pour le ramener à Washington. Mais quelqu'un, en coulisses, était d'évidence au courant du projet et avait fait diligence pour en contrecarrer l'aboutissement.

Moins de quatre heures après que Scapula eut été placé en « résidence protégée », la villa choisie avait fait l'objet d'une attaque par un commando de malfrats qui n'avaient pas hésité à transformer l'endroit en stand de tir improvisé pour s'introduire dans la planque et s'enfuir un bref instant plus tard à bord d'une camionnette.

Une patrouille de police rapidement alertée et expédiée sur place avait aussitôt lancé un rapport succinct par radio : les deux agents chargés de veiller sur le *capo* avaient été sauvagement abattus à l'aide d'armes automatiques, apparemment sans qu'ils aient eu la moindre chance de riposter.

Et « Monsieur Jo » avait disparu.

C'était évident, il y avait une fuite monumentale quelque part au sein de l'organisation policière. Une deuxième éventualité était que le boss de San Diego pouvait avoir été espionné puis pisté à son insu lors

de sa prise de contact avec les Fédéraux. En tout cas, il s'était évanoui dans la nature, apparemment entraîné par ses ravisseurs pour un interrogatoire à chaud puis une liquidation sommaire.

Pourtant, dans le Milieu de la ville, le bruit circulait confidentiellement que « Monsieur Jo » avait échappé à ses assaillants et se planquait quelque part du côté de la frontière mexicaine. Cette probabilité était d'ailleurs étayée par deux arguments non dénués de sens : d'abord l'attaque de la résidence ne correspondait pas aux méthodes des mafiosi qui ne font habituellement pas de détail lorsqu'ils ont affaire à un traître à l'organisation. On ne kidnappe pas une « balance », on la liquide sur place. Ensuite, Jo Scapula n'était pas un crétin. Il avait sûrement envisagé une telle éventualité ainsi que les moyens de s'en sortir.

C'était en quelque sorte un « survivant », un monstre de méfiance et de malignité, qui n'avait pas gravi les échelons de la promotion criminelle pour se laisser piéger aussi stupidement.

Partant de là, il était parfaitement envisageable qu'il eût échappé aux tueurs lancés après lui.

Peu de temps après sa disparition, les événements significatifs d'un branle-bas de combat au sein de la Cosa Nostra s'étaient enchaînés à vive allure. Un appel téléphonique de Nick Rafalo à Brognola se résumait à ceci : le grand chef de la côte Est, Augie Marinello Jr, avait appris la nouvelle et expédiait dare-dare une importante troupe de buteurs à San Diego pour liquider définitivement le *capo* en cavale.

Nick Rafalo était une taupe fédérale qui avait infiltré l'Organisation d'Augie et avait réussi la prouesse de devenir l'un de ses hommes de confiance. Cette nouvelle information ne pouvait donc être mise en doute.

Et c'était à partir de là que l'affaire se compliquait salement. L'intervention physique d'un bataillon de tueurs sur un territoire ne leur appartenant pas ne pouvait logiquement signifier qu'une chose : il y avait un accord occulte entre la Mafia de la côte Est et certains sous-fifres de l'Ouest désireux de s'approprier les affaires de Scapula. Un classique complot pour la prise du pouvoir, même si pour ce faire il fallait lâcher une partie du business convoité à des alliés particulièrement gloutons et dangereux.

Assurer d'abord la certitude du casse-croûte et voir ensuite comment en arracher les meilleurs morceaux, quitte à s'entre-dévorer, tel est le mode opérationnel de l'Honorable Société mafieuse.

Dans un tel contexte, lancer une opération de police pour tenter de remettre la main sur Scapula se révélait délicat, voire perdu d'avance, eu égard aux ressorts tortueux qui régissent le monde illégal. Et le haut fonctionnaire du Justice Department ne tenait pas à

recupérer un cadavre au terme d'une course à l'échalote aussi compliquée qu'illusoire. Il voulait Scapula vivant. Vivant et capable de lui délivrer des informations permettant enfin de lancer un grand coup de filet sur la vermine de la Californie et des États limitrophes.

Aussi s'était-il résolu à faire secrètement appel à Bolan qui, tout d'abord, lui avait signifié un quasi-refus. Il rentrait de Bombay où il s'était lancé dans un blitz très mal préparé et qui avait failli tourner plusieurs fois à la catastrophe, ce qui n'était pas dans ses habitudes, et il ne se sentait pas du tout prêt à remettre ça, surtout sur le sol américain. Dans certains territoires extérieurs, là où la Mafia était moins structurée et la police moins présente, il était imaginable d'improviser, mais en Californie c'eût été suicidaire.

— Je ne vois pas ce que je peux faire pour toi dans cette affaire. Il est sans doute déjà trop tard pour intervenir efficacement. Je ne suis pas détective et de toute façon, si la Californie du Sud figure bien dans mes projets, ce ne sera pas dans l'improvisation ni poussé par des événements provoqués par la Mafia. Ces derniers mois nous sommes déjà laissé beaucoup trop embarqués par ces ordures. À New York d'abord, à Houston ensuite, ils ont cru pouvoir mener la danse. D'accord, ça leur a coûté très cher, mais tu comprendras que je n'aime pas du tout perdre l'initiative !

Brognola s'était fait persuasif :

— Il s'y déroule pourtant des affaires de grande envergure, Mack. San Diego constitue une nouvelle plate-forme stratégique pour la Mafia et pourrait bien devenir la capitale occulte des États de l'Ouest.

— Ah oui ?

— Ouais. Lorsque que tu as liquidé Ben Lucasi, Tony Danger et leur clique, on aurait pu croire que San Diego était redevenue une ville normale. Pendant près d'un an, d'ailleurs, tout le laissait croire. Mais depuis, des tas d'*amici* se sont installés en douce là-bas pour reconstruire sur les ruines que tu as laissées et monter de gros business infiniment plus dégueulasses. Ben Lucasi n'était qu'un enfant de chœur à côté des nouveaux combinards. As-tu seulement une petite idée de ce qui se magouille là-bas ?

— La drogue, évidemment. La frontière mexicaine n'est qu'à vingt-cinq kilomètres de San Diego.

— Oui. La drogue, bien sûr, mais à une échelle nationale. Des centaines de kilos de came partent chaque semaine de là-bas pour toutes sortes de destinations. C'est l'axe Mexique-Colombie en plein. L'ennui pour nous, c'est qu'ils utilisent des filières d'acheminement auxquelles nous ne pouvons pas toucher sous peine de provoquer un véritable raz-de-marée au sein de l'Armée.

Bolan avait dressé l'oreille.

— Tu veux dire que la troupe serait impliquée ?

— Pas seulement la troupe. On soupçonne un bon nombre d'officiers de l'US Air Force et de la Navy de tremper dans le trafic. Corruption et chantage, tu connais bien les méthodes... Et tu sais aussi quel potentiel militaire est présent à San Diego !

— Pourquoi ne pas en référer aux agences de sécurité militaire ?

— Nous avons fait une tentative discrète de ce côté. La réaction a été teigneuse et immédiate, on nous a accusés d'insulter l'armée et de porter atteinte à l'honneur du corps des officiers. On nous a même traités de calomniateurs et menacés d'une plainte auprès du NSC et même de la Maison-Blanche. Donc, pas question d'insister sous peine de déclencher un cataclysme. Beaucoup de ces gros pontes en uniformes sont complètement bornés et salement susceptibles, mais on n'y peut rien. Ce n'est d'ailleurs pas nouveau, c'est à cause de cet état d'esprit que la mafia était aussi facilement parvenue à implanter un trafic multiple pendant la guerre du Viêt-nam.

Bolan en savait quelque chose. Après son retour du Sud-est asiatique, il avait même eu affaire à d'anciens militaires qui étaient carrément passés de l'autre côté de la barrière, définitivement absorbés par le cancer de la Mafia.

— Mais la combine de San Diego ne s'arrête pas aux stupéfiants, Mack. Il y a aussi un pillage de matériel militaire tactique qui est revendu au Moyen-Orient. Depuis quelques mois, les avions ne cessent de débarquer de prétendus touristes arabes qui viennent tout tranquillement faire leur marché à San Diego. Ça paraît dingue mais c'est ainsi. Et pendant ce temps, on doit rester les bras croisés à les regarder discuter avec les *amici* qui continuent à se foutre de notre gueule tout en se remplissant les poches. Ne crois-tu pas que tu devrais aller jeter un coup d'œil là-bas ?

L'Exécuteur était resté silencieux un assez long moment puis avait déclaré :

— Je crois que tu m'as convaincu, Hal.

— Récupère-moi Jo Scapula et tu auras droit à ma reconnaissance éternelle.

— Je ferai mon possible. Mais je ne peux rien te promettre. Je ne pourrai sans doute pas mener ce coup en sourdine.

— Laisse-moi quand même quelques *amici* à me mettre sous la dent, avait rétorqué Brognola avec un petit rire grinçant.

Huit heures après cet entretien téléphonique, Mack Bolan avait atterri à San Diego à bord du gros avion C-130 piloté par Jack Grimaldi et transportant son char de combat déguisé en innocent mobil-home.

« Politicien » Blancanales et Herman « Gadgets » Schwarz étaient également du voyage mais il n'était pas question pour eux, sauf gros imprévu, qu'ils participent au blitz de San Diego. Comme d'habitude,

ils avaient à charge le soutien logistique, le renseignement, et les liaisons radios.

À présent que les dés du destin étaient jetés, Bolan allait devoir se glisser en tapinois dans le jeu truqué, tenter de repérer les cartes biseautées et les faire exploser au nez des nouveaux caïds.

Le premier coup qu'il avait porté, à l'aéroport, ne constituait pas une bravade de sa part, l'Exécuteur n'ayant nullement envie de se dévoiler pour cette mission. Son intention était d'une part de diminuer les effectifs ennemis, d'autre part de se donner un délai d'action. Mais, surtout, de créer la confusion dans les rangs des mafieux.

Il s'agissait de mettre la main sur un *capo* mafioso en cavale, mais celui-ci était vicieux et malin comme un singe, et plusieurs équipes de tueurs le cherchaient de leur côté afin de lui payer un billet pour l'enfer.

La partie était lancée, mais elle était loin d'être gagnée...

CHAPITRE VI

À sept heures du soir, Bolan se rendit à Sea World, dans Mission Bay Park, pour y rencontrer le contact de Harold Brognola. Il s'appelait Tommy Anders, était connu depuis des années comme artiste de variétés humoriste ; il jouissait d'une grande popularité, avait joué dans quelques films et fait pas mal de télévision. Son vrai nom était Giuseppe Androsepitone et il était un agent sous couverture du FBI.

Bolan l'avait rencontré pour la première fois à Las Vegas, lors de l'affaire des frères Talifero, puis ils s'étaient revus de temps en temps mais sans entretenir de relations suivies.

Le petit homme brun l'attendait assis au bar du Théâtre sous-marin, la mine soucieuse. Il eut à peine un sourire de bienvenue lorsque l'Exécuteur s'installa à côté de lui, et parut se replonger aussitôt dans la contemplation de l'aquarium géant où nageaient des dauphins et un couple d'orques.

— Tu n'as pas l'air très en forme, fit remarquer Bolan.

Anders alluma une cigarette, se tourna pour mieux le regarder et s'esclaffa :

— Pas spécialement, non. Par contre, toi, on dirait que tu rentres d'un mois de vacances dans les îles. C'est pas moral.

Après un court silence, il annonça d'un ton las :

— Tu n'as pas perdu de temps, hein ? La ville entière est déjà traumatisée par ton cirque à l'aéroport.

— Qui t'a dit que j'y suis pour quelque chose ? ricana Bolan. Pour tout le monde, je suis encore à New York.

— Mais moi je sais que tu es ici.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Tommy ?

— Je me fais du mouron, c'est vrai.

— Pour qui ou quoi ?

S'interrompant, l'humoriste tira nerveusement sur sa cigarette et resta ensuite silencieux. Un serveur vint prendre la commande de Bolan qui, vu la pauvreté affichée du bar en boissons alcoolisées, se contenta d'un bourbon-coca.

— Si tu m'éclairais un peu ? dit-il pour rompre le silence.

Un soupir lui vint en réponse, puis :

— Ça m'ennuie de te dire ça, Mack, mais ta présence risque de

foutre en l'air plus de deux mois de boulot. Hal ne t'a rien dit à ce sujet ?

Bolan alluma à son tour une cigarette et déclara d'un ton cassant :

— Arrête de tourner auteur du pot, Tommy. Je n'ai pas de temps à perdre. Qu'est-ce qui grince dans la machine ?

— Tant que le Milieu ignorera ta présence ici, ça pourra aller. Seulement, tu ne passes pas longtemps inaperçu. Et il y a autre chose. Après tout, le mieux est que tu sois au courant... Officiellement, elle s'appelle Joyce Emmerson, c'est ma partenaire et elle a entamé un sacré numéro de corde raide. Ça a demandé une préparation méticuleuse et beaucoup de patience. Bref, nous avons réussi à infiltrer les *amici*, Mack, et je ne souhaite vraiment pas que tout ce travail ait été fait en pure perte et qu'en plus cette fille laisse sa peau dans l'aventure.

— Tu penses que je suis venu tout casser ?

— Dis-moi le contraire et j'en serai heureux !

— Est-ce que je la connais ?

— Pas vraiment. Mais tu as bien connu sa sœur, Georgette.

— Georgette Chebleu ?

— Ouais.

Le regard de Bolan se voilait tandis que des souvenirs douloureux remontaient à sa mémoire. Le visage de la Canadienne se mit à flotter devant lui, vision fantomatique du passé. Georgette Chebleu avait été un agent féminin du FBI, une fille splendide dont le talent et la sculpturale beauté lui avaient permis de faire carrière dans le show-business parallèlement à son travail de flic en jupon. Grâce à elle, le Bureau fédéral avait pu réaliser d'intéressantes prises au sein du Crime Organisé et détruire plusieurs réseaux clandestins. Mais un jour, elle avait fait un faux pas, à Détroit. Elle ne s'était pas suffisamment méfiée et les cannibales l'avaient dévorée. Bolan était arrivé trop tard. Depuis, il se souvenait toujours avec horreur de son joli corps transformé en une pauvre chose sanguinolente par les tortionnaires de la Mafia.

L'Exécuteur n'oublierait jamais Détroit.

— Je ne voudrais pas que Joyce finisse comme elle, dit Anders d'une voix rauque.

Bolan chassa ses funestes pensées, demanda :

— Quel est exactement le rapport entre elle et l'affaire Scapula ?

— Elle est devenue depuis trois semaines la maîtresse de Dave Manners, alias David Manetti. Manetti est l'homme de confiance numéro Un de Jo Scapula, enfin c'est une façon de parler, car on pense qu'il a carrément trahi son boss.

— Quelle est son importance ?

— Grande. Financièrement, il pèse très lourd, possède plusieurs

sociétés, des immeubles à droite et à gauche, et il est propriétaire de trois boîtes de nuit dont le Gold River où je passe chaque soir avec Joyce. C'est aussi un mec super protégé. Je te précise que je ne suis pas venu ici spécialement pour Scapula. Cela fait des mois que nous sommes sur le tas pour essayer de voir comment il est possible de piéger tous ces gros types. L'histoire Scapula est intervenue dans la foulée. Mais depuis quelque temps, je me demande si notre action souterraine va finalement servir à quelque chose.

— On dirait que tu es en pleine crise, sourit Bolan.

— Il y a de quoi être écœuré, tu sais. La dernière opération à laquelle j'ai participé, à Frisco, s'est soldée par un bide dégueulasse. Nous avons permis la mise au frais de quatorze *amici* qui tripatouillaient dans le chantage financier. Le lendemain, il a été décidé en haut lieu que leur arrestation n'avait pas été faite selon les formes.

Bolan trempa ses lèvres dans son verre. Tout en écoutant attentivement son ami, il observait les lieux, scrutant les quelques visiteurs du Théâtre sous-marin, des touristes étrangers pour la plupart, qui paraissaient fascinés par ce qui se passait au-delà de l'immense paroi vitrée. Trois gracieuses naïades venaient de plonger dans le milieu aquatique, évoluant avec aisance au milieu des dauphins, tandis que Tommy Anders poursuivait d'un ton las :

— Je suis censé faire rire les gens, mais en ce moment le cœur n'y est vraiment pas, faut que je me botte le cul tous les soirs pour faire mon numéro. J'ai l'impression que plus nous faisons d'efforts pour empêcher les mobsters de nuire à la société, et plus les politicards nous coupent les pattes tout en protégeant la racaille. Je crois que toute la merde que nous subissons est due à un état d'esprit général voulu par la politique actuelle. Plus ça va, plus les gens sont prêts à admettre n'importe quoi du moment qu'on leur affirme que c'est pour leur bien. Ils ne réfléchissent plus normalement. On joue du violon râpeur à un immense troupeau d'engourdis. C'est le syndrome de l'édredon ! Dormez, braves gens ! Nous veillons sur vous pour que les voleurs, les coupe-jarrets et les profiteurs de tous crins ne vous fassent pas trop de mal en vous détroussant pendant votre sommeil...

— D'après toi, quel est le sentiment de Hal au sujet de San Diego ? coupa Bolan.

— Il pense à peu près comme moi. Et c'est sans doute pour ça qu'il t'a demandé de faire un saut dans cette ville...

— Comment peut-on rencontrer David Manetti ?

— Il vient tous les soirs au Gold River. Il est complètement tombé sous le charme de Joyce. Mais depuis deux jours il se pointe toujours accompagné d'une ribambelle de gardes du corps. Dis, tu n'as quand même pas l'idée de venir semer la merde là-bas ? Je...

Bolan éluda la question en l'interrompant :

— Parle-moi de Bepo Cavaletti, de Carlo Benevento et de Big Paul Giuliani. Que sais-tu d'eux ?

— Cavaletti se fait appeler Bob McCain. C'est l'un des deux lieutenants de Scapula. Lui et Benevento constituent une sorte de plate-forme sur laquelle s'appuyait le boss pour mener ses affaires dans la région. Il leur a délégué un maximum de pouvoir et je pense que ça a été une sacrée connerie de sa part. Quant à Paul Giuliani, c'est le grand chef pour tout ce qui concerne les problèmes de sécurité. Il dirige en quelque sorte la police privée de Scapula et ne dépend que de lui. Mais depuis que son boss est en cavale, il paraît ne plus très bien savoir où il en est. Cavaletti et Benevento lui passent continuellement la main dans le dos et on a l'impression qu'il commence à ronronner avec eux.

Ce que venait de dire Anders ne faisait que confirmer ce que savait déjà l'Exécuteur. Il paraissait de plus en plus évident qu'un complot avait été monté dans le but d'éjecter Scapula, de connivence avec l'Organisation de San Francisco et celle d'Augie Junior. Et l'on savait d'ailleurs que le tout-puissant Augie maintenait depuis pas mal de temps des relations d'affaires avec les gros bonnets de San Francisco. Il n'était pas difficile de comprendre quel était le schéma directeur de ce qui se passait en Californie du Sud et quelles en étaient les motivations.

Pourtant, dans les pensées de Bolan, quelque chose ne cadrerait pas avec l'apparente réalité des faits. Il avait le sentiment d'une fausse note cachée dans la partition jouée en sourdine par des individus vicieux et parfaitement rôdés aux intrigues souterraines. Ce n'était encore qu'une vague impression mais il était décidé à en tenir compte.

— Donne-moi des détails, Tommy. Pour minimiser la casse, j'ai besoin de connaître un maximum de données sur cette ville. Il y a de cela environ sept ans, Scapula n'était qu'un petit *caporegime* déjà vieillissant et besognant pour le compte de Frank Marioni, sur la côte Est...

Frank Marioni, en son temps, avait été le *capo di tutti capi*, le chef des chefs. Lorsque l'Exécuteur avait commencé à diriger son combat contre ses troupes, il avait perdu peu à peu de son pouvoir de contrôle sur le Syndicat du Crime. Par le fait, de nombreux mafiosi l'avaient graduellement lâché, l'avaient même critiqué, affirmant qu'il constituait un danger pour l'Organisation. C'était l'époque où le fils d'Augie Marinello – l'ex-boucher de Philadelphie – mettait à exécution son projet de reprendre à son compte l'empire américain de la Mafia et d'en fédérer les diverses familles. Augie junior avait évidemment tout fait pour précipiter la chute de son rival direct, organisant des rencontres secrètes avec les lieutenants de ce dernier et les grosses

légumes avec lesquelles il était encore en affaires. La plupart d'entre eux avaient carrément trahi le vieux Frank pour aller manger dans la main d'Augie et l'ex *capo di tutti capi* s'était vu contraint de quitter les États-Unis, pourchassé sans répit par une meute de tueurs à gage. Le vieux renard pourchassé ne s'était pourtant pas avoué vaincu, s'employant âprement à reconstituer à distance son empire criminel. Mais Bolan avait finalement retrouvé sa piste et l'avait liquidé à Abidjan alors qu'il s'apprêtait à affermir ses griffes sur l'industrie de l'or et des diamants de la Côte d'Ivoire.

Jo Scapula, lui, n'avait jamais accepté de se laisser absorber par l'Organisation Marinello. Non par fidélité à la mémoire de Marioni, car ce concept n'avait aucune valeur pour lui, mais parce qu'il briguaient déjà les riches territoires de l'Ouest. Sans faire de bruit, sur la pointe des pieds, il s'était établi à San Francisco, un territoire alors en pleine confusion, entraînant avec lui Paul Giuliani et une multitude de gros bras.

Et c'était lui, Jo Scapula, qui avait permis la restructuration de Frisco en secteurs qui étaient vite devenus très rentables pour la Mafia. Mais l'ancien *caporegime* n'était pas suffisamment calé en affaires et il avait dû passer la main à des experts ès-magouilles qui Payaient peu à peu dépossédé des avantages acquis tout en le pelotant et rigolant avec lui.

Mais les idées de grandeur étaient toujours présentes dans la tête de Scapula qui avait grogné de contentement lorsqu'il avait su que Mack Bolan la Pute avait liquidé les maîtres de San Diego. Ce territoire était devenu pour lui le nouvel Eldorado de la côte Ouest et il avait su en profiter, s'assurant, pour s'en emparer et le réorganiser, le concours de professionnels de la combine tels que Cavaletti et Benevento. Paul Giuliani, bien sûr, avait suivi son maître dans sa migration vers le sud.

Détachant son regard de l'aquarium géant, Tommy Anders écrasa sa cigarette, en alluma nerveusement une autre et répliqua :

— Scapula a réussi un véritable tour de force pour reprendre en main les affaires illégales de San Diego. Il bénéficiait de l'expérience passée et avait pris du poids dans ce domaine. Aidé par des politiciens et des hommes de loi véreux, il a rapidement monté de nouvelles affaires, s'attelant carrément à noyauter des institutions. L'idée d'utiliser en douce les filières de l'armée est de lui, de même que celle de la revente de matériel tactique aux Arabes. Et ça fonctionne parfaitement ! Mais l'histoire est un éternel recommencement et il faut croire que chaque être humain possède en lui les ferments de la défaite ou de la réussite. Scapula est un fonceur mais il n'est pas fait pour diriger. C'est sans doute ce que ses associés ont vite pigé. Ça fait d'ailleurs un certain temps que l'on soupçonne un schisme dans le

Milieu local.

— Et si Scapula disparaît définitivement, qui le remplace ? demanda Bolan.

— Probablement David Manetti. Mais on est certain que Bepo Cavaletti brigue lui aussi le trône. Il est devenu très puissant depuis un certain temps et il peut compter sur de nombreux mafiosi pour le soutenir.

— Et Benevento ?

— Lui, c'est un cas assez spécial. Tout ce qui l'intéresse, c'est de vivre dans l'opulence. Visiblement, le pouvoir ne l'intéresse pas. Il contrôle toute la prostitution du secteur jusqu'à la frontière mexicaine, une activité qui rapporte chaque mois environ deux millions de dollars et dont il conserve personnellement un quart. Que ce soit Manetti ou Cavaletti qui s'assurent le pouvoir, il s'en fout du moment que personne ne touche à son énorme gâteau.

— Mais il marche dans la conjuration avec les deux autres ?

— Bien sûr. Il est trop malin pour ne pas avoir compris de quel côté penche la balance. Ils se sont apparemment tous mis d'accord pour éjecter Scapula. Cependant, il suffirait d'un rien pour qu'ils se dressent les uns contre les autres. Tu connais ce genre de manigance.

— Donc, on peut conclure que Scapula n'avait aucune chance. Il l'a compris à temps et s'est fait la malle pour éviter de se faire couper la gorge... À ton avis, pourquoi une équipe de San Francisco attendait-elle les flingueurs de New York à l'aéroport ?

— Je l'ignore. Je n'étais même pas au courant de ça. Mais on peut imaginer que les nouveaux maîtres de San Diego ont voulu assurer à fond le coup et qu'ils ont demandé une assistance à San Francisco. Faut pas oublier qu'ils viennent de là-bas et qu'ils y ont toujours des accointances.

— Et San Francisco qui est en affaires avec Augie lui aurait à son tour réclamé des renforts ? fit Bolan d'un air soucieux.

— Pour l'instant, je ne vois que ça. Un renfort de flingueurs professionnels pour donner la chasse à Monsieur Jo et sans l'accord préalable de Manetti et Cavaletti. Une sacrée histoire bien tordue, hein ?

— Il y a quelque chose d'incohérent dans tout ça.

— C'est pourtant une affaire classique. La course pour le pouvoir avec tout ce que ça comporte de démesure. Ça paraît évident.

— Mais Scapula n'est pas un crétin. Et il a avec lui tous les soldats de Paul Giuliani.

— Moi, j'ai plutôt l'impression qu'il ne savait plus sur qui exactement il pouvait compter. Il est vieux, usé par ses insuccès et habitué à la trahison de ses proches. Il en a eu marre et s'est sans doute dit que la seule porte de sortie était de mettre les bouts dans

une autre peau et sous une autre identité.

Bolan objecta :

— Frank Marioni lui aussi était vieux et il a été trahi par presque tous ses associés. Même sa propre famille lui a craché dessus. Ça ne l'a pourtant pas empêché de continuer jusqu'au bout ses affaires dégueulasses.

— C'est peut-être une question de personnalité.

— As-tu une idée de sa planque ?

— Aucune. Personne ne semble au courant et s'il y en a, parmi ceux qui sont encore de son côté, ils sont muets comme des carpes. Ça se comprend.

Après un silence prolongé, ils discutèrent encore, notamment sur les implications de certaines personnalités politiques et militaires avec la Mafia. Enfin, le comique leva son verre pour y tremper pensivement les lèvres, puis il s'enquit :

— Comment comptes-tu attaquer le gros morceau, Mack ?

— Je n'en ai encore qu'une idée générale, il faut que j'envoie un ou deux coups de sonde.

— Fais gaffe, Striker. Tout ici sent le pourri, c'est un marécage sulfureux.

— J'en suis convaincu, répondit Bolan en se levant pour prendre congé. Tiens-toi les pieds au sec.

— Tu parles ! Joyce et moi y sommes déjà enfoncés jusqu'au menton.

Bolan lui donna une petite tape amicale sur l'épaule et conseilla encore :

— Récupère-la et barrez-vous du jeu, Tommy. Il se pourrait bien que l'affaire soit encore plus pourrie que prévu. Taillez-vous en vitesse.

CHAPITRE VII

Les mafiosi se représentaient généralement l'Exécuteur comme une sorte de spectre vengeur tout de noir vêtu, bardé d'armes meurtrières et apparaissant à l'improviste pour leur trancher la gorge. Ils n'avaient d'ailleurs pas tort, mais l'image était tellement ancrée dans leur subconscient qu'ils ne pouvaient l'imaginer différemment.

C'est pourquoi Bolan avait quelque chance de mener à bien sa tentative de pénétration en territoire ennemi. Pour le commun des mortels, une telle initiative ne peut que relever de la démente, surtout lorsque l'on a affaire à des criminels sans le moindre scrupule, constamment sur le qui-vive et d'une méfiance malade.

Mais l'Exécuteur n'était pas un être ordinaire. Il connaissait par cœur toutes les faiblesses du jeu mafieux. Mack Bolan était venu dans le monde souterrain par hasard. Ou, plutôt, le destin l'y avait entraîné. Et son destin était de liquider le plus possible de mafiosi. Il n'avait pour ce faire aucun accord ni officiel ni officieux du gouvernement. Il agissait individuellement et sur sa seule initiative, connaissait parfaitement les habitudes des malfrats de l'Organized Crime, à tel point qu'il était parvenu à entrer dans la peau de n'importe lequel d'entre eux par un mimétisme quasi instantané.

Fort de tout cela, il allait leur présenter une image radicalement différente de celle qui faisait l'objet de leur crainte morbide. Il l'avait appris dans la jungle du Sud-est asiatique, ce n'est pas seulement l'aspect extérieur d'un individu qui compte, mais surtout son comportement, son langage, sa façon d'exprimer ses pensées, bref, tout ce qui compose la personnalité d'un être humain. En fait, il fallait montrer aux *amici* ce qu'ils s'attendaient à voir et à entendre : une vision conforme à leur psychologie tordue.

Il était 21 h 15 et la pluie avait cessé quand il se présenta dans une salle de jeu clandestin de Melrose Avenue, dans Chula Vista. Camouflée derrière un bar à l'aspect très convenable, la salle appartenait à Joseph Scapula à travers une classique succession d'hommes de paille. C'était l'un des premiers clandés que l'*ex-caporegime* avait montés à son arrivée à San Diego pour se constituer une trésorerie de base. Mais depuis plus d'un an, il n'y avait pratiquement plus mis les pieds, confiant à Paul Giuliani la tâche de « relever les compteurs » et d'en assurer la sécurité.

Bolan s'était de nouveau donné une apparence très « macho » : favoris, moustache de séducteur et cheveux savamment coiffés. Il portait un coûteux costume gris anthracite en alpaga, une chemise en soie légèrement teintée de rose, fermée au col par une cravate un peu trop voyante, et était chaussé d'escarpins en cuir verni.

La description que Tommy Anders lui avait faite des lieux lui permit de se diriger sans encombre à travers le bar jusqu'à une porte dérobée qu'il poussa. Dans un petit hall, un costaud se décolla du mur contre lequel il était appuyé et lui barra le passage.

— Ici, c'est privé, déclara-t-il d'une voix traînante nuancée de menace.

Bolan lui adressa un sourire condescendant.

— Où est Bill ?

— Écoute, mon pote, grogna l'autre, ici c'est pas un bureau de renseignement. Tu fais demi-tour et tu te casses !

— C'est toi qui vas m'écouter, mon pote. T'as intérêt à aller annoncer tout de suite à Bill Lavagny qu'Al Lambretta est arrivé et qu'il veut le voir tout de suite. T'as compris ?

— Hé, je... Vous avez dit Al Lambretta ?

— Ouais. Al de Miami. Magne-toi le cul.

Le videur tenta de soutenir le regard d'acier puis baissa les yeux et grommela :

— Bon, attendez ici...

Bolan le vit aller frapper à une porte qui s'ouvrit presque aussitôt. Il y eut un bref conciliabule puis un type au visage gras et vêtu d'un costume sombre déboucha dans le hall. Il fit quelques pas, considéra le visiteur avec un sourire forcé :

— Vous êtes, heu... Al Lambretta ? On se connaît ?

— Moi je te connais, Bill. Et j'ai aussi bien connu ton frère Tony.

Bolan ne mentait pas. C'était en effet lui qui avait abattu Quick Tony Lavagny aux Caraïbes. Pas mal de temps s'était écoulé depuis, mais dans le Milieu il était de bon ton de raviver certains souvenirs.

— C'était un mec bien, dit machinalement le mafioso endimanché.

— Ouais. Tu as fait du chemin depuis Chicago. Mais je vois que tu n'as pas lâché les cartes.

— J'ai tracé ma route. Ça n'a pas toujours été rose.

— C'est la vie. Ça marche bien là-haut ? fit Bolan en levant les yeux vers l'étage.

— C'est un bon placement, sans plus. Mais bon Dieu, on ne va pas rester là à discuter dans ce hall comme des...

Il ne termina pas sa phrase, fit un geste de la main pour inviter Bolan-Lambretta à pénétrer dans son bureau. En quelques mots rapidement échangés, ils étaient soudain devenus de bons amis, se jetant des regards pleins de sous-entendus.

Un autre homme était installé dans la pièce, assis sur une chaise et sirotant pensivement un verre d'alcool, en face d'une fille au décolleté audacieux qui s'appuyait des fesses contre le dossier d'un fauteuil.

— Laisse-nous, Maggy, ordonna Lavagny. Toi aussi, Ted.

Le type et la fille se levèrent et s'éclipsèrent sans un mot. Lorsque la porte fut refermée, le maître des lieux élargit son sourire.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, Al ? demanda-t-il, conscient de l'importance du visiteur qui observait tranquillement les lieux comme s'il était chez lui.

— Il faut que je voie Big Paul.

— Ah !

— Et sans que ça s'ébruite. Tu comprends ?

— Oui, je...

— Certains fumiers sont déjà en train d'allumer la mèche pour faire péter tout le système. Tu vois ce que je veux dire ?

— Heu, oui...

— Alors, fais ça pour nous et rends-lui service par la même occasion. Appelle-le.

— Écoutez, Al, moi je veux bien mais...

Bolan fit deux pas dans sa direction, plaça son visage tout près du sien et jeta sèchement :

— Ouvre bien tes oreilles, mon gars. Paul va se faire rectifier s'il n'est pas vite fait au courant de certaines choses. Tu sais où le joindre et tu vas l'appeler tout de suite. Tu saisis ? Nous pensions que tu es l'un des rares mecs à qui on peut faire confiance dans cette putain de ville. Est-ce qu'on se serait trompé sur ton compte ?

Lavagny cligna plusieurs fois des yeux. Respiration bloquée, il resta un moment aussi immobile qu'une statue, puis poussa un soupir résigné.

— O.K., déclara-t-il soudain en s'approchant du téléphone sur lequel il pianota rapidement un numéro.

Il n'y eut qu'un court instant d'attente :

— Allô, c'est Bill, faut que je parle à Paul. Passe-le-moi, tu veux...

Quelques secondes s'égrenèrent encore, puis Lavagny reprit d'une voix étouffée :

— Paul, y a ici quelqu'un qui te demande. Il vient de loin... Ouais, ça a l'air sérieux et je crois que tu devrais lui parler.

Il tendit le combiné au visiteur avec un sourire de complicité.

— Tu es assis sur un tonneau de merde qui est prêt à te sauter à la figure, Paul, annonça Bolan sans préambule. Est-ce que tu es seul sur cette ligne ?

— Ouais ! renvoya le téléphone. Je peux savoir qui me parle ?

— Quelqu'un qui va peut-être pouvoir te sauver la mise si tu es capable de réfléchir suffisamment vite.

— Je comprends pas ce que vous voulez dire.

— Tu devrais faire un effort. Tout risque de péter d'un instant à l'autre.

— Putain ! Je pourrais au moins connaître votre nom...

— Appelle-moi Al. Al de Miami, c'est tout ce que je peux te dire dans cette connerie d'appareil. Écoute, Paul, à ta place, je lâcherais tout là où tu es et je viendrais écouter ce que des amis ont à te dire.

— Donnez-moi un aperçu...

— T'es con ou quoi ? Ils ont branché des oreilles partout.

— Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer ça ? fit Big Paul d'un ton nerveux et méfiant.

— C'est aussi évident que l'arrivée des bras cassés de Junior et compagnie. Est-ce que tu commences à comprendre ?

— Eh bien, peut-être..., répondit Big Paul d'un ton encore méfiant.

— Rencontrons-nous dans un endroit sûr. Amène quelques gars avec toi, on sait jamais.

— Bon, admettons. Quand veux-tu ?

— Tout de suite. Ce serait plus prudent que tu rappelles ici pour fixer le lieu quand tu seras sorti ; O.K. ?

— D'accord, fit Giuliani. J'espère que je n'aurai pas à regretter...

— Magne-toi, dit Bolan en raccrochant.

Il se tourna vers Lavagny qui à présent le considérait avec une sorte d'admiration dans les yeux.

— Dites, je suis désolé de ne pas avoir compris tout de suite...

— Compris quoi ?

— Ben... Vous n'êtes pas n'importe qui. Est-ce que je me trompe ?

— Comment es-tu avec Big Paul ? éluda Bolan.

— Je ne dépends que de lui.

— Je t'ai demandé comment tu es, pas ce que tu es.

— Je crois que c'est quelqu'un de bien.

— Tu crois seulement ?

— Heu, non. J'en suis sûr.

— Tu as raison. Et avec les autres ?

— Vous voulez parler de...

— Tu m'as parfaitement compris.

— Comme ci, comme ça. Sans plus. Mais je les vois que très rarement.

— Ne les laisse pas s'approcher de toi. Si tu veux être utile à Big Paul, avertis-le immédiatement s'ils essaient de te peloter.

Lavagny resta un moment silencieux, paraissant observer le bout de ses chaussures, puis il demanda :

— Est-ce que je dois m'attendre à un chambardement par ici ? Depuis cette triste histoire, on est tous sur les nerfs et il n'y a...

La sonnerie du téléphone lui coupa la parole. Bolan s'en empara d'autorité, entendit aussitôt :

— Je veux parler à Al, annonçait la voix de Giuliani.

— C'est moi. Vas-y.

— À l'angle de Palm Avenue et Waller Park. Dans dix minutes, ça vous va ?

— O.K.

Il raccrocha, tapota doucement l'épaule de Lavagny tout en lui disant :

— N'oublie pas, fais gaffe à ces mecs. Et arrange-toi pour faire passer le mot en douce à ceux qui ont ta confiance.

Puis il le planta sur place, quitta le clandé et rejoignit la Corvette bleu métallisé qu'il avait garée un peu plus loin dans Melrose Avenue. Logiquement, le bruit allait rapidement courir qu'un envoyé de la côte Est était arrivé en ville dans l'intention évidente d'infléchir le cours des événements ténébreux. C'était ce que souhaitait Bolan.

Il roula à la vitesse légale dans Melrose, s'engagea dans Main Street en direction de l'océan, puis emprunta Hollister pour rejoindre Waller Park. La nuit était d'un noir d'encre, parcourue par un vent humide qui se transformait parfois en bourrasques brutales.

Enfin, il les vit. Trois gros véhicules à l'arrêt le long du parc, avec leurs veilleuses allumées. À proximité, il y avait aussi plusieurs silhouettes sombres à peine visibles dans la lumière blafarde d'un lampadaire lointain. Big Paul ne voulait courir aucun risque.

CHAPITRE VIII

Bolan arrêta la Corvette à une trentaine de mètres des voitures tapies dans l'ombre, fit deux brefs appels de phares. En face, on lui répondit de la même manière mais aucun mouvement ne se manifesta. Il mit doucement pied à terre et commença à avancer d'une démarche calculée vers la file de véhicules.

Ce fut seulement à cet instant que deux silhouettes se détachèrent de l'ombre pour venir s'interposer sur son trajet.

— C'est vous Al de Miami ? demanda l'un des deux mafiosi.

— C'est moi. Où est Big Paul ?

— Vous avez un calibre sur vous ?

— Oui, mec. Il s'appelle Smith & Wesson. Mais je ne te conseille pas d'essayer de le prendre.

— On a des ordres...

— Qui est ton chef d'équipe ?

Ce fut à cet instant qu'un troisième homme se présenta à découvert, s'approchant d'eux.

— Salut, Gus ! dit Bolan en reconnaissant dans la pénombre Giuseppe « The Raper » Garcia. Tu t'en es bien sorti à l'aéroport, mais c'était moins une, hein ?

Le chef de la garde plissa les yeux pour mieux l'observer, puis ses traits se détendirent.

— Ouais. On s'en est sorti. Vous étiez là-bas ?

— Un peu ! Tu ne t'es pas demandé ce qui est arrivé à ce jet ?

— Il en a pris un sacré coup dans l'aile ! Pour ça, oui !

Gus fit un curieux mouvement de pendule avec sa tête, indécis. Visiblement, il mourait d'envie de poser des questions mais il se retint, ne sachant pas trop quelle était l'importance de l'homme qui lui faisait face.

Bolan lui envoya un bref sourire, enfonça délicatement la main sous sa veste, en retira un revolver nickelé en le tenant avec trois doigts. Il en fit basculer le barillet pour en ôter les cartouches qu'il plaça dans sa poche puis remit l'arme en place.

— Ça te va comme ça ? demanda-t-il à Gus The Raper.

— Ça colle ! fit le chef de la garde en hochant la tête. Monsieur Paul vous attend.

Pivotant sur place, il partit en direction d'une grosse Lincoln

Continental placée entre les deux autres véhicules. L'Exécuteur nota que ceux-ci étaient bourrés de silhouettes massives. Des visages se détournèrent à son approche, comme si tous ces gars avaient reçu des consignes précises. À coup sûr, ils étaient sous tension et puissamment armés. Il se dégageait de leur présence une atmosphère lourde de suspicion et de danger.

Gus The Raper ouvrit une portière à l'arrière de la Lincoln, chuchota quelques mots avant de s'effacer pour y laisser entrer l'envoyé de Miami.

L'intérieur du gros véhicule était encore plus sombre que la rue mais, durant quelques secondes, il fut éclairé par la lumière jaune d'un plafonnier et Bolan put détailler Big Paul Giuliani. Le visage de ce dernier ressemblait à un croissant de lune, avec un menton et un front en saillie, des yeux profondément enfoncés dans les orbites et un nez cassé dont la pointe retombait comme un bec d'oiseau nocturne.

Ils étaient tous deux seuls à l'arrière de la limousine, séparés par une épaisse vitre du chauffeur et d'un gorille assis à côté de celui-ci.

Durant le court instant d'éclairage, le regard de Bolan avait accroché celui de Big Paul et il y avait lu à la fois un sentiment de cruauté et d'inquiétude. Une inquiétude qui se traduisait également par de petites contractions nerveuses de la bouche aux lèvres minces.

— Tu voulais voir à quoi je ressemble ? demanda Bolan avec un petit ricanement.

— Ouais. Je vous ai jamais vu, fit Giuliani d'une voix aussi rauque qu'un crissement de gravier sous la chaussure.

Bolan-Lambretta ricana de nouveau.

— C'est ce que tu crois. Et il est probable que si tu me revois encore dans quelque temps tu auras la même impression.

— Vous vous êtes fait arranger le portrait ?

— Ça se pourrait. Mais je ne suis pas venu te voir pour parler de ma gueule. On a tiré sur tes hommes cet après-midi à l'aéroport.

— Qu'est-ce que vous croyez m'apprendre ?

— J'essaie plutôt de te faire comprendre quelque chose, Paul. C'est nous qui nous sommes occupés de l'avion. Sans cela, vous seriez sans doute déjà tous en train de compter les nuages.

— C'est vous qui le dites...

Paul Giuliani n'était qu'un exécutant, un ancien petit voyou devenu le chef des soldats de Scapula. Mais c'était un personnage important dans l'Organisation de San Diego, même et surtout après la disparition fantomatique de son boss. Il ne fallait pas oublier qu'une troupe nombreuse était prête à descendre dans la rue sous ses ordres. Et ce n'était pas un idiot, il avait suffisamment roulé sa bosse dans plusieurs clans et dans toutes sortes de situations pour qu'il faille compter avec lui.

— Sais-tu combien il y avait de buteurs dans ce taxi ?

— Ouais, d'accord ! Et alors ?

Bolan soupira :

— Tu avais pourtant reçu notre message ?

Il nota l'hésitation de Giuliani qui devait réfléchir à toute vitesse.

— Ça irait mieux si vous me disiez exactement ce que vous faites ici et qui vous représentez, grogna ce dernier.

— Les amis de Frank n'aiment pas ce qui est en train de se passer ici, Paul.

— Quel Frank ?

— Tu sais très bien quelles étaient les attaches de Jo avec Frank Marioni.

Un grognement répondit à Bolan qui poursuivit :

— Nous avons pensé qu'il est normal de venir donner un coup de main aux amis des amis. Tu me suis ou tu veux un dessin ?

— Allez-y, je vous écoute.

Bolan se fouilla pour sortir de sa poche un paquet de cigarettes, s'en ficha une entre les lèvres et l'alluma avec un briquet en or massif. Il sentit peser sur lui le regard d'oiseau de proie de Giuliani, enchaîna :

— Tu es dans le pétrin, Paul. Toi et tous ceux qui ne marchent pas dans la combine pourrie de ces gros mecs. C'est beaucoup plus grave que tu le crois. Dans leurs cervelles vicelardes, ils t'ont déjà condamné après s'être servis de toi. Tu ne devrais pas te laisser entortiller comme ça.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'ils m'ont entortillé ? dit Giuliani d'un ton soudain hargneux.

— Nous savons qu'ils essaient, en tout cas. On connaît leur plan depuis le début et la façon dont ils ont prévu de se débarrasser de tous ceux qui ne sont pas dans la combine. Ça va être un bain de sang.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut dire ça, répliqua le chef de la garde sur un ton bizarre.

Bolan ressentit un petit tiraillement dans sa nuque. Il pensa qu'il fallait y aller sur la pointe des pieds. Il avait parfaitement conscience que la plus petite maladresse pouvait brusquement compromettre le frêle avantage qu'il possédait sur la Mafia locale. Giuliani était un être instinctif, capable de renifler le danger comme une bête fauve. Et une donnée essentielle manquait encore à l'Exécuteur pour comprendre exactement ce qui se passait à San Diego. Mais ce qui était sûr, c'était qu'il y avait un énorme coup de vice quelque part. Comme il était certain que Big Paul, avec ses airs de petit truand parvenu, dissimulait soigneusement des dés pipés dans sa manche.

— Ouais... J'aurais bien aimé m'entretenir avec Jo, répondit-il. Mais Jo n'est pas là. La seule personne en qui nous pensons pouvoir

faire confiance s'appelle Paul Giuliani. Tu peux me dire le contraire ?

Bolan distingua dans la pénombre le hochement de tête de Big Paul qui se racla la gorge et déclara :

— Sûrement pas. Si vous êtes si bien renseigné, vous devez savoir que je suis toujours dans la même direction.

— C'est bien ce que je voulais entendre. As-tu de quoi écouter une cassette magnétique dans cette caisse ?

La main noueuse du mafioso se tendit vers un combiné HiFi, à côté d'un radio-téléphone. Il l'alluma. Bolan-Lambretta y introduisit une cassette et tout de suite une voix jaillit de l'appareil :

— Est-ce que tu as bien noté le nom des gars, Bob ? Faut que tu leur facilites l'arrivée là-bas, qu'ils n'aient pas d'emmerdes...

— T'en fais pas, répliqua une seconde voix. C'est noté. Ce Renzo, est-ce qu'on peut vraiment lui faire confiance, je veux dire sur le plan organisation ?

— Qui tu sais lui fait confiance, alors fais pareil et tout ira bien. Les petits gars qui sont avec eux connaissent à fond la musique, ils sauront comment traiter tous ces connards. Et c'est Gene qui s'occupera des détails techniques, il a l'habitude.

— Au cas où tu ne le saurais pas, Giu... heu, Popaul est plutôt mauvais dans son genre. Ça pourrait ne pas être si facile que ça avec lui.

— Écoute, c'est pas le moment de te faire du mouron. Si tu fais exactement ce qu'il faut, tout se déroulera bien. En quelques heures, ils auront fait place nette. Au fait, as-tu du nouveau du côté des deux autres, là-bas ?

— Je suis en contact quasi permanent avec eux. Ils sont prêts. Mais, heu... il y a encore quelque chose qui m'ennuie. Je ne crois pas qu'on puisse compter à fond sur Carlo.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— C'est Jo qui l'a amené avec lui au début. Ils sont très amis et...

— Tu m'as dit que tant que l'oseille lui tombe dans les poches et qu'il peut baiser ses putes, il se fout du reste.

— Enfin, Mike, on ne peut prendre aucun risque !

Un rire gras fusa de l'appareil.

— Qui te parle de prendre un risque ? Le moment venu, Gene s'occupera de lui comme des autres, tu vois ce que je veux dire...

— Oui, bien sûr. Bon Dieu, j'ai hâte que tout ça soit terminé !

— Te casse pas la tête, Bob. Si aucune connerie n'est faite de ton côté, ça roulera tout seul.

— J'espère.

— Moi j'espère pas, je suis sûr. Commence déjà à faire le compte de ce que ça va te rapporter. Bon, ciao, Bob.

Le silence s'installa dans l'habacle de la Lincoln. Bolan avança la

main pour éteindre le lecteur de cassettes.

— Je te laisse l'enregistrement, Paul, déclara-t-il. Ce serait bien que tu puisses le faire écouter à quelqu'un d'autre.

Il perçut un souffle rauque à côté de lui, émit un gloussement et demanda :

— Tu les as reconnus ?

— L'enfoiré ! fit Giuliani dans une sorte de sifflement haineux.

— Tu parles de qui ? De Bob Salfati à Frisco ou de Michael Gallagher à Philadelphie ?

— Putain ! Les ordures !...

— Tu es en dessous de la vérité. Et au cas où tu ne l'aurais pas compris, Gennaro Langela et Renzo Sanderson dirigent les équipes qui se sont payé une culbute à l'aéroport. Mais j'ai l'impression que ces deux-là n'ont pas tellement écopé.

— Langela ? rugit Big Paul.

— Oui. Le même Langela qui a essayé de te faire quitter le Bronx quand tu as commencé à travailler pour Jo. Et le qui tu sais en question s'appelle Augie Marinello junior. Quant aux deux autres, je pense que tu as compris de qui il s'agit. Ça te va ?

Il y eut un silence pesant, puis :

— Comment avez-vous su ça ?

— Nous avons des pions un peu partout, ne m'en demande pas plus, fit Bolan d'une voix durcie.

— Et qu'est-ce que les amis de Frank veulent en échange de... de leur coup de main ?

— Rien. Nous voulons seulement que tout rentre dans l'ordre et qu'Augie le Combinard ne vienne pas bouffer ce qui ne lui appartient pas. Cette ordure essaie de s'accaparer un à un tous les secteurs nationaux importants. Nous voulons que San Diego reste à qui de droit.

— C'est les territoires de Marinello qui vous intéressent, hein ?

— Tu as deviné. Il s'agit de reprendre ce qu'il a volé. C'est pourquoi tu peux compter sur nous. Toi et, heu... enfin, tu me comprends...

Giuliani répondit par un grognement qui pouvait passer pour un signe d'acquiescement. Il enchaîna :

— Combien d'hommes avez-vous amenés ?

— Assez pour t'aider à retourner la situation.

— Ça veut dire quoi exactement ?

— Rien d'autre que ce que je t'ai dit.

De nouveau, le mafioso s'enferma dans le silence. Seule sa respiration sifflante était audible dans le véhicule. Enfin, il lâcha sur un ton encore méfiant :

— Bon, comment est-ce que vous voyez la suite ?

— Transmets notre conversation, Paul. Je te contacterai par l'intermédiaire de Bill pour connaître la réponse. Disons, dans une heure, ça devrait suffire.

— D'accord.

— Il faut que je voie où en sont mes gars. Tu permets que je passe un coup de fil ?

— J't'en prie, fit le chef de la garde en désignant le radio-téléphone sur la console.

Bolan saisit l'appareil, pianota un numéro puis demanda d'une voix presque chuchotante :

— Est-ce que tout va bien, Max ?

Après avoir écouté la réponse de son correspondant, il répliqua :

— Oui, je vois. Vérifie que tes hommes sont bien en place et qu'ils ne sont pas repérables. Et tiens-toi en liaison constante avec notre contact de là-bas. Je veux à tout moment être tenu au courant de ce qu'ils décident. T'as compris ?... Pas de vagues pour l'instant, hein ! Tout le monde marche sur la pointe des pieds. Je te rappellerai.

Il raccrocha.

— Vous avez l'air d'être un drôle de futé, fit Giuliani dans une sorte de coassement rocailleux.

Bolan ricana.

— Ça fait partie de mon boulot.

Il ouvrit la portière et mit pied à terre, poussant un petit juron et se baissant pour renouer le lacet de sa chaussure.

— Dis-toi aussi que tu as peut-être des brebis galeuses chez toi, conclut-il en se redressant. Alors fais gaffe.

Puis il s'éloigna le long du parc, aperçut la lourde silhouette de Giuseppe Garcia qui se détachait de l'ombre et faisait quelques pas avant de s'immobiliser sur son trajet.

— Tout s'est passé comme vous vouliez ? s'enquit le chef d'équipe.

— Ça t'intéresse ? répliqua sèchement Bolan-Lambretta, marquant un temps d'arrêt.

— Heu... Excusez-moi, j'avais pas me mêler de ce qui me regarde pas. Je voulais simplement vous dire que j'suis content de vous avoir rencontré, m'sieur Lambretta. J'ai entendu parler de vous sur la côte Est.

Bolan se demanda comment il pouvait avoir entendu parler de lui. Mais les Lambretta étaient évidemment nombreux dans les rangs de la Mafia.

— Tu peux m'appeler Al.

— Est-ce qu'on se reverra ?

— J'espère, Gus. J'espère. En attendant, ouvre les yeux et tiens-toi prêt.

Il lui fit une grimace de sympathie dans la pénombre et reprit son

chemin vers la Corvette. Son cœur battait un peu plus vite que la normale lorsqu'il s'installa au volant et actionna le démarreur. Il s'en était fallu d'un cheveu que la méfiance quasi animale de Giuliani se transforme en une réaction fatidique lorsqu'il l'avait un peu secoué au sujet des associés de son boss. Et il s'en était sorti par une pirouette, puis lui avait passé la cassette dont le contenu l'avait immédiatement captivé.

Nick Rafalo avait pris des risques en effectuant cet enregistrement dans les bureaux d'Augie Jr à Philadelphie. Il l'avait ensuite transmis à Hal Brognola qui à son tour en avait câblé le contenu à l'Exécuteur. Ce dernier avait effacé certains éléments de la conversation qu'il jugeait inutiles, voire dangereux, l'objectif étant simplement de semer la confusion et le doute afin de désorganiser les forces adverses.

À présent, il s'agissait de se rendre le plus vite possible à Paradise Valley où l'attendait son gros QG roulant. Il avait hâte de savoir si les *amici* allaient avaler l'appât qu'il venait de leur tendre. Il se pouvait aussi qu'il se soit trompé sur le degré d'intelligence d'un certain renard en cavale, et dans ce cas son plan devenait caduque. Mais il était trop tard pour faire marche arrière. Le banco allait commencer.

CHAPITRE IX

Il mit un peu moins de vingt minutes pour rejoindre son char de guerre dissimulé dans l'ombre d'un terrain vague bordé par Impérial Avenue. Herman Schwarz et Rosario Blancanales l'y attendaient avec des mines impatientes.

— Ça a fonctionné ? leur demanda-t-il.

— Je crois que tu as mis en plein dans le mille, annonça Gadgets Schwarz. Moins de trois minutes après ton appel bidon, Popaul a fait chauffer son radio-téléphone. Où as-tu planqué l'émetteur-relais ?

Il parlait de la petite boîte extra-plate qu'il lui avait confiée et qui pouvait se fixer sur n'importe quelle surface en acier par contact magnétique.

— En bas de la caisse, à la hauteur de la portière arrière. J'ai placé la puce sous une saillie de la fourche du combiné. Je craignais qu'elle soit trop éloignée du champ d'induction.

— En tout cas, ça marche du tonnerre, la réception est impeccable.

Schwarz rentra dans le module technique du gros van, suivi de Bolan, enclencha immédiatement une touche sur un enregistreur. Dès qu'une bande magnétique se mit à défiler sur la console, la voix rocailleuse de Paul Giuliani remplit la cabine :

— Passe-le-moi tout de suite...

— Quitte pas, fit brièvement son correspondant.

Un troisième interlocuteur s'annonça, la voix chuintante :

— Comment ça s'est passé ?

— C'est pas ce qu'on croyait. À mon avis, ces gars-là n'ont rien à voir avec les autres.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Le type affirme qu'il est envoyé par tes anciens amis, ou ceux qui sont encore de ce monde, si tu vois ce que je veux dire. Il m'a fait écouter l'enregistrement d'une conversation entre l'ordure de Philly et les pédés de Frisco. Il y est question de nos faux culs locaux. De ce côté, y a pas d'erreur.

— Bien, continue... Il a bien dit : mes anciens amis ?

— C'est ça. Et aussi, les amis des amis. Il a même parlé de... bon Dieu, ça m'ennuie de...

— De qui, Paul ?

— De Frank. Y peut pas y avoir d'erreur à ce sujet.

— Ouais, je vois...

— Il n'a pas voulu me donner de précision sur les effectifs qu'il a avec lui, mais je pense qu'il faut compter sur un gros paquet. On pourrait peut-être les utiliser en faisant très attention, qu'est-ce que tu en penses ?

— Je sais pas encore. D'après toi, qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Ça saute au pif, ils ont une dent féroce contre le Junior. Et ils se déclarent à fond pour toi.

— Faut se méfier de ce qui est trop évident. C'est tout ce qu'il t'a dit ?

— Il prétend que c'est lui qui s'est arrangé pour abîmer le gros oiseau qui est arrivé cet après-midi de l'est. Ça me paraît possible. Avec une équipe bien entraînée... Et je ne vois pas qui d'autre aurait pu le faire.

— Ouais...

— Il m'a laissé cet enregistrement, tu veux que je te le fasse écouter ?

— Passe-le-moi.

Bolan entendit à nouveau le contenu de la cassette qu'il connaissait par cœur, laissa défiler la bande tout en réfléchissant. Enfin, la voix de Big Paul reprit dans le haut-parleur :

— Ça correspond ?

— Hum... ouais. Ce type, c'est lui qui te rappelle ?

— Par l'intermédiaire de Bill. Il a dit dans moins d'une heure. Il lui faudra une réponse.

Il y eut une pause de deux, trois secondes.

— Dis-lui que nous sommes très touchés par l'amitié qu'on nous témoigne et que cette aide sera la bienvenue. Dis-lui aussi qu'il ne faut rien tenter pour l'instant, que ses soldats se tiennent en attente et qu'on lui fera signe. C'est une question de sécurité, insiste bien là-dessus. Toi, débrouille-toi pour avoir des renseignements sur lui, que deux ou trois hommes lui collent au train.

— Je vais essayer.

— N'essaie pas, fais-le, Paul.

— D'accord. Et en ce qui concerne les autres ?

— On ne bouge pas pour l'instant. S'il n'y avait pas eu cette histoire... Bon, raccroche.

Après un petit couinement suivi d'un cliquetis, l'appareil devint muet. Bolan demeura un instant songeur.

— J'ai fait un relevé gonio, expliqua Schwarz. L'émission se situe pile dans l'axe de La Mesa mais il faudrait une seconde détection pour déterminer avec précision le point d'envoi. On a aussi capté des émissions qui n'ont rien à voir avec ça. Ça nous a tout de suite semblé

bizarre, mais après coup, Rosario et moi on pense que quelqu'un a déjà placé quelques grosses têtes véreuses sur écoute. Les mecs microtés sont Cavaletti, Benevento et Manetti. Amusant, non ?

— Oui. Mais pas trop surprenant.

— Tu as une idée dans la tête ? fit Blancanales.

— Vaguement.

— Les flics ?

— Ça m'étonnerait, grimaça Bolan. Les flics n'utilisent pas ce genre de moyens pour leurs écoutes. Ils ont des centraux qui ne sont pas décelables par voie hertzienne.

— C'est aussi ce que je pense, acquiesça Schwarz. Tu veux entendre ce qu'on a capté ?

— Plus tard. Résume-moi.

— Il s'agit de conversations téléphoniques. Ce qui ressort de l'ensemble, c'est un drôle de climat de conspiration. Tous ces mecs chuchotent, se posent des questions à moitié formulées, parlent à mots couverts et soupirent à tout va. J'ai placé la console numéro Deux en écoute permanente de ces émissions, sur trois pistes.

— O.K., fais-m'en une copie condensée dès que tu peux.

Bolan décrocha un téléphone, composa le numéro de Harold Brognola à Washington. Il brancha l'amplificateur et fit un signe à Blancanales et Schwarz qui s'éloignaient vers le module habitable :

— Restez, cette conversation vous intéresse. Je veux que vous soyez au courant de la situation.

La tonalité fit place à une voix connue :

— Département J-Trois, j'écoute.

— C'est moi, je passe en scrambler, annonça Bolan.

Enclenchant le système de codage-décodage digital de son pupitre, il laissa passer quelques secondes, laissant à Brognola le temps d'en faire autant de son côté. Ainsi, même si la communication était interceptée, elle devenait incompréhensible à moins de posséder un système de brouillage analogue et d'en connaître le code précis.

Il perçut dans l'appareil une série de petits bruits électroniques, puis demanda :

— Est-ce qu'il se passe quelque chose de nouveau du côté de Philadelphie, Hal ?

— Les dernières informations de Rafalo remontent à ce matin, répliqua le flic du Justice Department. Il confirmait le départ de la troupe vers chez toi. Depuis, je n'ai plus de nouvelles. Pourquoi, quelque chose ne cadre pas ?

— La situation est plus complexe que tu l'imaginais. Tout me semble savamment tordu.

— Tu veux parler des accords tournants du Milieu ?

— Je crois que ça va beaucoup plus loin. Résumons ce qui est

apparent : les associés de Scapula tentent un putsch pour s'emparer du pouvoir. Le vieux s'en aperçoit in extremis, se débîne en douce, contacte les Fédéraux et négocie un accord. Quelques heures plus tard, des truands attaquent la villa où on l'avait placé et il disparaît dans la nature. D'un seul coup, sans qu'il soit possible de retrouver la moindre trace, pas plus que son cadavre. C'est beaucoup trop simple.

— Tu as sans doute raison, admit Brognola. J'y ai réfléchi de mon côté. On pourrait croire que l'attaque de sa planque n'est que de la poudre aux yeux, un coup monté. Mais je n'en vois pas encore la raison. Ce n'est pas ça qui peut mettre Scapula à l'abri des recherches, tant de notre côté que de celui de ses faux culs d'associés.

— À moins que ce ne soit une opération publicitaire, fit observer Bolan.

— Tu penses vraiment que quelqu'un veut faire mousser l'affaire, qu'il a intérêt à ce que tout le monde soit au courant ?

— Selon une Certaine logique, oui.

— Tu parles d'une logique ! C'est la patauge, oui.

— Le Milieu ne réfléchit pas comme nous. Tous ces gros mobsters ont une psychologie à part, des règles et des motivations spéciales...

— Je sais, soupira Brognola.

— Ce qui m'apparaît maintenant comme presque certain, c'est que quelqu'un tire un maximum de ficelles dans l'ombre pour agiter des marionnettes bien visibles. Il y a un élément nouveau. Trois des protagonistes de la magouille locale sont sous écoutes téléphoniques par système H.F.

— Dois-je comprendre qu'il s'agit des Judas ?

— Exact. Et le Jésus diabolique qu'ils ont essayé d'abattre leur a échappé juste à temps. J'irai jusqu'à dire que le moment était particulièrement bien choisi.

Le téléphone resta silencieux durant quelques secondes. Bolan respecta la pause de Brognola qui reprit ensuite :

— Je commence à penser comme toi, Mack. Mais c'est bougrement alambiqué. À partir de là, on peut émettre toutes sortes d'hypothèses plus ou moins fumeuses. Comme, par exemple, que la vieille crapule avait prévu depuis un certain temps ce qui allait se passer, qu'il a espionné ses lieutenants et qu'il a volontairement laissés faire les choses pour ensuite les retourner à son avantage. Les connaissant bien, il se serait dit qu'ils n'allaient pas manquer de demander de l'aide à leurs vieux copains de San Francisco, n'ayant pas sous la main une troupe suffisante... Il les aurait laissés faire dans le but de déclencher une guerre qui lui aurait profité, et pendant ce temps il aurait fait figure de victime. Mieux encore : aux yeux des autorités, il s'en serait sorti blanc comme neige et prêt à se rasseoir sur son trône... Ouais, c'est déjà plus clair de cette façon.

— Continue, dit Bolan tout en allumant une cigarette.

— Plus clair mais insuffisant. Peut-on croire qu'il n'aurait pas prévu l'intervention de l'ami Augie ? C'est là que l'hypothèse devient fragile. Lorsqu'on est assez machiavélique pour échafauder un tel plan, on ne commet pas une bourde de la sorte. Qu'en penses-tu ?

— La même chose que toi.

— C'est une réalité : Augie ne pouvait pas intervenir en Californie sur sa propre initiative qui aurait été reçue comme une agression pure et simple. Il a dû sauter de joie quand on lui a demandé l'envoi d'une troupe de torpilles.

— Je ne te le fais pas dire.

— Pourtant, une chose m'échappe... Se sentant en péril, Scapula aurait tout simplement pu faire assassiner ses lieutenants trop ambitieux avant qu'ils deviennent vraiment dangereux pour lui.

— Tu oublies qu'il s'est déjà fait mettre deux fois sur la touche, observa Bolan en soufflant lentement sa fumée. La première sur la côte Est, et ensuite à Frisco. Pour lui, c'est sans doute devenu une psychose. Au fond de lui, il y a toujours la mentalité du petit truand qui a réussi à gravir les échelons mais qui ne se sent pas suffisamment fort pour attaquer de front un ennemi puissant. Et puis il devait se méfier de tout le monde, ne sachant plus sur qui il pouvait réellement compter. On peut également envisager qu'il a voulu se venger une fois pour toutes de ceux qui n'ont pas cessé de lui marcher sur la tête dans le passé.

— Donc, d'après toi, c'est Scapula qui a tout organisé ?

— C'est toujours une hypothèse.

— Mais revenons à ce que tu appelles un coup de publicité. Pourquoi ?

— Sans doute pour semer la grosse pagaille sans possibilité pour ses lieutenants infidèles de mettre les pouces au cours du jeu. Cela joint au fait qu'il ne peut compter que sur quelques éléments. Big Paul Giuliani me semble être en effet le seul pion fiable sur lequel Jo Scapula peut encore s'appuyer. Lui et une quinzaine de ses soldats.

— La vieille garde ?

— C'est ce que me dit mon instinct. Et à la réflexion, ça tient debout.

— Je commence à le croire, dit Brognola avec lassitude. Bon Dieu, il y a de quoi en attraper mal à la tronche ! C'est pas con du tout de la part de Scapula. Une drôle de partie d'échecs. Mais ça me fait réfléchir à autre chose... S'il est prouvé que tu ne te trompes pas, il est préférable que tu laisses tout tomber. Tout de suite !

— Je ne t'entends plus, Hal. Qu'est-ce que tu dis ?

— Tu m'as très bien compris. Dégage-toi de ce terrain pourri.

Bolan eut un petit rire :

— Je vais le dégager à ma manière.

— Laisse plutôt les initiatives aux *amici*. Je crois maintenant dur comme fer que ton hypothèse est la bonne et qu'ils vont s'autodétruire. Il ne restera plus en piste que la vieille canaille.

— C'est ce que je veux éviter, un retour à la case départ. Celui-là est trop malin et trop retors pour qu'on lui permette de se réinstaller dans son fauteuil. Et, tu l'as dit, tout ce dont nous venons de parler ne constitue qu'une hypothèse. Pour ma part, je suis sûr que ce n'est qu'un point de départ. N'oublions pas non plus que Los Angeles n'est pas très éloigné de San Diego et que c'est pour l'instant un territoire non contrôlé. Pour un mafioso suffisamment puissant et intelligent, il n'y a qu'à étendre le bras. De plus, certains éléments nous échappent encore dans le contexte local. Tout me paraît trop bien imaginé, trop complexe et tordu. Je vais simplifier l'équation vicelarde, m'assurer qu'il ne restera pas une seule de ces ordures pour reprendre les rôles abandonnées.

Bolan entendit un formidable soupir dans l'appareil.

— Bien sûr, je m'attendais à ta réaction, fit Brognola d'un ton résigné. Tu as fait le compte de tous les effectifs en présence, là où tu es ?

— Ouais. Plus on est de fous, plus on s'amuse.

— C'est toi le fou.

— Nous le sommes tous, Hal. Les mafiosi sont fous, les affaires pourries qu'ils tripatouillent relèvent de la démence et la paranoïa règne en maîtresse sur leur comportement de tous les jours. Dans ce jeu malsain, il faut être fou également pour continuer sans se remettre épisodiquement en question, sans trop chercher à savoir si nous sommes toujours dans le coup et si ce que nous faisons a vraiment un sens moral. De quelque côté de la barrière que l'on soit et, d'une autre façon que moi, c'est aussi ton lot. Oui, je suis fou à lier. Mais je ne m'arrêterai pas pour autant, parce que le monde dans lequel nous vivons est aussi fou que tout le reste. Pourtant, je continue de croire que ça vaut la peine de se battre pour lui. Et puis, n'oublie pas : c'est toi qui m'as fait venir ici, mais j'avais bien l'intention de venir nettoyer le secteur de toute façon. Alors, maintenant, j'y suis, j'y reste.

— O.K. ! cracha Brognola. Va donc te faire tuer. Charge-toi de toutes tes saloperies d'explosifs, renifle l'odeur du sang et fonce dans le tas. Ensuite, j'irai déposer quelques larmes sur ton cercueil...

— Tu parles à un type qui est mort depuis bien longtemps, Hal.

Dans le téléphone, Bolan perçut un bruit bizarre, comme si Brognola avait du mal à déglutir. Puis une petite phrase à peine audible tomba du haut-parleur :

— Fais gaffe à tes os, Mack.

Un déclic retentit, annonçant que la communication était coupée.

Politicien Blancanales toussota et dit d'un ton hésitant :

— Dans un certain sens, Hal a raison. Pourquoi ne les laisses-tu pas s'entre-tuer ?

— Je ne suis pas certain que ça se passe exactement comme ça, répondit Bolan. Il y a trop d'aléas, trop d'intérêts éparpillés en jeu. Et si une seule des grosses têtes s'en sort, les affaires pourries reprendront et tout sera à recommencer.

Il alla ouvrir un placard d'où il tira sa combinaison de combat noire et entreprit de s'en vêtir après avoir ôté son costume.

Schwarz sourit à Blancanales :

— N'essaye pas de convaincre une tête de pierre, Pol, tu perds ton temps. Et pour ma part, je pense comme lui.

Puis, se tournant vers Bolan :

— Mais comment envisages-tu de faire face en même temps à plusieurs armées de flingueurs, Mack ?

— Qui te dit que je vais foncer tête en avant contre la montagne ?

— C'est pas ce que j'ai voulu dire.

— Fais-moi plutôt un condensé de ces écoutes, Gadgets. Toi, Politicien, programme un ordinateur pour un repérage gonio, on en aura peut-être besoin. Ensuite, il faudrait que tu fasses un saut du côté de l'hôtel où sont entassées les torpilles de New York, avec un trancepteur.

— Tu veux que je fasse une ponction sur la ligne téléphonique ?

— C'est possible ?

— Tout est possible avec ce type de matériel. Il suffit que je trouve la boîte des relais et que je le branche dessus. Si elle est facilement accessible, c'est une simple formalité. Sinon, ça prendra un peu plus de temps, voilà tout.

— Combien, au maximum ?

— Une demi-heure, plus une demi-heure encore pour le trajet aller-retour.

— O.K. Alors, vas-y tout de suite. Gadgets s'occupera du repérage gonio.

Bolan fixa à son épaule un holster en cuir pour le Beretta silencieux, à sa taille une ceinture où étaient accrochés des chargeurs de rechange ainsi qu'une dague de combat et plusieurs garrots en nylon.

Il s'agissait de s'équiper pour une mission de reconnaissance et d'infiltration, pas pour une guerre totale, ce qui ne nécessitait qu'un armement léger.

La combinaison lui faisait comme une sorte de seconde peau, noire et sinistre. Il enfila par-dessus un imperméable bleu marine et se munit d'une housse plastifiée contenant un équipement vestimentaire civil.

Tandis que Schwarz s'affairait sur la console d'enregistrement et que Blancanales pianotait sur un clavier informatique, il appela un numéro en ville.

— Paul t'a laissé un message ? demanda-t-il à Bill Lavagny qui avait rapidement décroché.

— C'est, heu...

— Al de Miami... Alors ?

— Il vient juste de m'appeler.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il vous remercie pour la confiance que vous lui faites mais qu'il ne faut rien précipiter.

— Ça veut dire quoi ? Qu'il contrôle la situation ?

— Je sais pas exactement. Je ne fais que vous répéter ce qu'il m'a dit. Il demande aussi que vous laissiez un numéro où il pourra vous contacter.

Bolan réfléchit un court instant. Il fallait lâcher un peu de lest pour éviter la méfiance de Giuliani. Il avait loué une chambre à l'hôtel Royal Inn dans la 9^e Avenue, ainsi que dans deux autres établissements, comme planques éventuelles. Il donna le nom du Royal Inn, précisa :

— On peut me contacter là-bas sous le nom que tu connais ou laisser un message si je suis absent. Autre chose... Ouvre bien tes oreilles, Bill. Dis à Paul que les nouveaux venus viennent de recevoir un ordre de leur grand chef. Ils vont se mettre en branle pour se déployer et commencer à frapper certains points sensibles. Tu as bien noté ?

— Oui, mais je ne vois pas bien...

— Il comprendra. C'est une manœuvre de harcèlement pour essayer de faire sortir le fauve de sa tanière.

— D'accord, je lui dirai.

— Appelle-le tout de suite, insista Bolan en raccrochant.

Le nouvel appel qu'il lança était destiné à Tommy Anders au Gold River. Le comique paraissait en pleine crise, sa voix était sinistre.

— Il est arrivé quelque chose à Joyce, annonça-t-il d'emblée. Je vais tout laisser tomber et me mettre à sa recherche.

Un petit signal d'alarme retentit dans la tête de Bolan qui enchaîna vivement :

— Essaie de m'expliquer en quelques mots. Contrôle-toi et fais gaffe.

Il pensait qu'Anders pouvait être surveillé et craignait qu'il parle trop au téléphone.

— Elle devrait être ici depuis neuf heures. Il est maintenant dix heures et demie. Ça ne lui est jamais arrivé. La boîte est déjà à moitié pleine, nous devons faire notre numéro dans un quart d'heure.

— Avait-elle quelque chose de précis à faire auparavant ?

— Rien ! En principe, elle était avec qui tu sais.

— Tu as essayé de savoir, de ce côté ?

— J'ai passé un coup de fil chez lui, mine de rien. Il affirme qu'elle est allée faire du shopping en fin d'après-midi et qu'il ne l'a pas revue depuis. Il paraissait ennuyé, mais je suis certain qu'il sait exactement ce qu'il en est. Je...

— Bon, ça va ! coupa Bolan. Tire-toi tout de suite.

— Mais je...

— Raccroche et disparais. Si tu as besoin de me contacter, fais-le à travers Alice au Pays des merveilles.

C'était le nom de code pour Harold Brognola à Washington.

— Je ne peux pas la laisser dans le pétrin ! se cabra Anders. Imagines-tu ce qu'ils vont lui faire si...

— Rien ne prouve qu'elle a des ennuis, affirma l'Exécuteur tout en pensant le contraire. Je vais voir ce que je peux faire, mais laisse-moi le champ libre.

— Crois-tu pouvoir...

— S'ils l'ont réellement coincée, tu es le prochain sur la liste. Casse-toi tout de suite. Ne regarde pas derrière toi et trouve-toi une planque sûre.

Bolan coupa la ligne, contrarié et inquiet. Joyce Emmerson, alias Chebleu, était une nouvelle complication dont il se serait bien passé. Mais si son instinct ne le trompait pas, il y avait de quoi se faire du mouron pour cette fille.

Se rendant au fond du gros véhicule de combat, il ouvrit le compartiment réservé à son arsenal. Un attaché-case rempli d'instruments de mort compléta sa panoplie.

Il demeura un moment immobile, le regard fixé sur un point imaginaire. Le visage de l'ex-Ranger Sister abominablement torturé par la Mafia à Détroit était de nouveau présent dans ses pensées. À présent, il ne pouvait laisser sa sœur risquer de subir un sort aussi abominable. Déjà, une autre Ranger Sister avait plus tard été transformée en « turkey », elle aussi, en une chose informe et sanguinolente que seule une imagination aliénée peut concevoir. Toby Ranger, qui avait été sacrifiée sur l'autel de la démence humaine... Là encore, Bolan était survenu trop tard et il s'en était mortellement voulu, bien qu'il ne fût en rien fautif.

En aucun cas une telle horreur ne devait se reproduire.

Le sang allait donc recommencer à couler un peu plus tôt que prévu à San Diego.

Le plus sauvage d'entre tous était prêt au combat.

CHAPITRE X

Le type posté en sentinelle dans le jardin était costaud et sur ses gardes, ce qui ne lui évita pourtant pas de se faire surprendre. Alors qu'il quittait l'abri d'un arbre pour se dégourdir les jambes, quelque chose lui enserra le cou et il se sentit tout de suite suffoquer. Il lâcha brusquement son fusil à canon scié pour lancer ses mains vers sa gorge et tenter de saisir ce qui lui coupait la respiration, mais ce fut en pure perte.

Tandis qu'un mince fil s'incrustait dans ses chairs, un voile rouge commença à brouiller sa vision et un gong sourd résonna dans sa tête. Il se débattit, essaya de frapper avec ses coudes la silhouette plaquée contre lui, mais il eut la sensation de heurter du métal. L'étreinte meurtrière se resserra encore et le mafioso fut décollé du sol, ses jambes pédalèrent dans le vide. Il eut un dernier spasme qui le tendit comme un arc et devint subitement tout mou.

Bolan continua pendant quelques secondes de serrer le garrot puis relâcha la tension de ses muscles, laissant le cadavre de la sentinelle glisser contre lui jusque dans l'herbe humide. Le type était mort sans avoir pu émettre le moindre bruit.

Il y en avait un autre de l'autre côté de la maison, assis sur un banc en pierre et apparemment très décontracté. Ombre parmi les ombres, l'Exécuteur se glissa silencieusement dans sa proximité, passa derrière lui et lui trancha proprement la gorge.

Une observation préalable de l'endroit lui avait permis d'être certain qu'il n'y avait pas d'autres gardes dans le jardin. Il essuya sa dague sur les vêtements de sa victime, la replaça dans son fourreau tout en étudiant la façade de la villa dont quatre fenêtres seulement étaient éclairées au rez-de-chaussée.

Une seule voiture était visible dans la clarté blafarde de la lune que masquait de temps en temps de gros nuages cotonneux, garée sur un petit parking de gravier. En raison de l'atmosphère tendue qui régnait en ville, personne ne devait dormir dans la maison, ce qui revenait à dire que les pièces éclairées étaient seules occupées. En tout cas, David Manetti n'y était pas. Bolan l'avait vu quitter son domicile une vingtaine de minutes auparavant alors qu'il observait les lieux à distance. Le lieutenant félon de Jo Scapula était monté assez précipitamment dans sa Cadillac, accompagné par quatre gardes du

corps, pour s'éloigner vers le centre-ville.

Négligeant l'entrée principale, Bolan trouva à l'arrière de la maison une petite porte vitrée donnant sur une buanderie. Il ne fut pas surpris de ne rencontrer aucune résistance. La Mafia accorde beaucoup plus de confiance à son système de surveillance humain qu'aux serrures. Après la buanderie, il trouva un couloir puis le hall du rez-de-chaussée, s'orienta vers les pièces éclairées et aperçut un rai lumineux sous une porte. Il s'agissait vraisemblablement d'une pièce unique, d'un grand salon, peut-être.

Se collant contre le battant, il tendit l'oreille, perçut un vague bruit de conversation qui cessa soudain pour faire place à une sonnerie de téléphone. Quelqu'un décrocha. Il y eut quelques phrases brèves, prononcées d'une voix rauque, parmi lesquelles Bolan crut discerner les mots « pas d'inquiétude » et « nana ». Puis on raccrocha et quelqu'un posa une question assez distincte :

— Est-ce qu'on en a encore pour longtemps à glander ici ?

Il ne reçut jamais la réponse à sa question car ce fut cet instant précis que Bolan choisit pour intervenir dans la conversation. D'un puissant coup de pied, il enfonça la porte qui claqua violemment contre la cloison et jaillit dans la pièce, le Beretta silencieux braqué devant lui.

Il y avait quatre hommes à l'intérieur. Deux d'entre eux étaient avachis sur un canapé. Ils se levèrent d'un bond nerveux comme si un serpent les avait mordus et tentèrent dans le mouvement de dégainer leurs armes. Bolan fit un doublé en leur expédiant à chacun une balle brûlante dans la tête, pivota imperceptiblement pour couvrir sa troisième cible, un homme grand et maigre au visage très basané. Celui-ci ouvrit démesurément les yeux puis plongea pour se mettre à l'abri derrière une grande table en bois massif. Une ogive chuintante de 9 mm Parabellum le suivit et le rattrapa dans sa course précipitée, lui faisant exploser la nuque.

Le quatrième occupant des lieux avait esquissé un mouvement pour s'emparer de son arme, sous sa veste, mais son geste était resté en suspens à mi-chemin et à présent il était comme statufié près du téléphone.

Bolan avait déjà vu ce visage dont il était facile de se souvenir, avec la large cicatrice qu'il portait au front et sa mâchoire proéminente. Une deuxième cicatrice irrégulière lui-barrait la gorge. Il l'avait aperçu quelques heures plus tôt dans une des voitures du comité de réception, en compagnie de Ralph Bonnano, le tueur en chef de Giuliani.

— Prends ton flingue, dit Bolan d'un ton glacial. Avec deux doigts, à moins que tu veuilles mourir tout de suite.

L'autre hésita, paraissant se demander s'il ne s'agissait pas d'un

piège. Finalement, il entrouvrit lentement un pan de sa veste et saisit son arme, un Browning nickelé, comme si c'était un objet répugnant.

— Jette-le derrière toi.

Le revolver atterrit au pied d'un fauteuil.

— Tu as sans doute un nom ? questionna Bolan du même ton glacé.

Quand l'autre parla, il eut l'impression que sa voix sortait d'un appareil électronique. La cicatrice sur sa gorge était peut-être due à une rixe à coups de tessons de bouteille et sans doute avait-il eu les cordes vocales endommagées.

— Julio Larosa... Vous allez me flinguer ?

— Ça va dépendre de toi, Julio. Qu'est-ce que tu faisais ici avec tes copains ?

Le mafioso se dandina un peu.

— On gardait la maison. C'est pas illégal.

— Tu sais qui je suis ?

— Ben... j'm'en doute, ouais.

— Je me fous de ce qui est légal ou non. Où est la fille ?

— Quelle fille ?

— La nana dont tu parlais au téléphone. Tu es chef d'équipe ?

Une lueur de ruse traversa les yeux de Larosa.

— Ouais...

— Alors tu es forcément au courant. Tu as trois secondes pour me donner le bon renseignement.

Le visage brutal du mafioso se ferma et il serra les poings.

— Deux... Trois, énuméra froidement Bolan, le sinistre Beretta pointé sur le front de Larosa.

— Attendez ! s'écria soudain ce dernier. J crois savoir où elle est...

— Fais gaffe et tâche d'être précis.

— Ils l'ont emmenée du côté d'Ocean Beach, dans une baraque qu'appartient à...

— À qui ?

— À Carlo.

— Carlo Bénevento ?

— Ouais.

— Précise.

L'autre cilla en louchant sur le gros silencieux bulbeux du Beretta. Mais ce qui paraissait l'angoisser encore plus, c'était le regard de Bolan, braqué sur lui avec une fixité effrayante et qui semblait le traverser de part en part. Pourtant quelque chose dans les yeux du malfrat pouvait laisser à penser qu'il comptait sur un secours possible ou un moyen de se sortir de sa situation.

— C'est une maison au bout de Bacon Street, une baraque tout en bois, près de la mer, débita-t-il très vite. Elle a été repeinte y a pas

longtemps, on peut pas se tromper.

— Combien de soldats, là-bas ?

— J'sais pas, moi... Peut-être trois ou quatre.

— Il y a combien de temps qu'ils ont emmené la fille ?

— Un peu plus d'une heure.

Donc peu de temps avant le départ de David Manetti.

— Et qu'est-ce que Manetti lui reproche ?

Le mobster haussa les épaules, reprenant de l'assurance.

— C'est une salope.

— Tu te fous de moi, Julio ?

— Non, c'est vous qui tenez le calibre.

— Je t'ai posé une question.

— C'est une balance.

— Tu veux dire qu'elle passait des renseignements aux flics ?
questionna Bolan pour essayer de voir ce que la Mafia avait réellement découvert.

— Non. Elle était de connivence avec Jo.

— Jo Scapula ?

— Ouais, David pense que c'est lui qui lui a foutu en douce cette
connaissance dans les pattes. Pour le surveiller.

— Qu'est-ce qui lui a fait croire ça ?

— Quelqu'un l'a su.

Bolan changea de sujet :

— Que faisais-tu cet après-midi avec les équipes de Big Paul ?

— Moi ?

— Arrête de jouer au con, Julio, ou tu vas gagner.

— Hé ben... C'est Paul Giuliani qui m'a demandé de me mettre
avec les hommes de David.

— Pour les espionner ?

— C'est pas tout à fait ça...

— Non, en effet. Moi je crois plutôt que tu espionnes Big Paul
pour le compte de David Manetti et que c'est comme ça que tu as eu
ces renseignements sur la fille.

Bolan réfléchissait tout en questionnant le truand. Il se souvenait
de la description d'un mafioso nommé Julio Larosa qui avait
« travaillé » comme tueur à gages dans le New Jersey pour le compte
de Nick Lamama, à l'époque où la Cosa Nostra tentait de transformer
Newark en nouvelle capitale du crime organisé. Un visage couturé
comme celui qu'il avait en face de lui.

Le monde est décidément très petit.

— Tu n'es pas un chef d'équipe, Julio. Seulement un buteur de
merde, et en plus tu manges à tous les râteliers. Pas vrai ?

— Les temps sont durs, c'est pas toujours facile pour un gars
comme moi.

— Continue, tu finiras par m’attendrir.

— Dites, je crois que je pourrais vous aider. Après tout, j’ai plus rien à perdre.

— Si. La vie.

— Justement. J’ai pas envie...

— Qu’est-ce que tu as à me donner en échange ?

— Quelque chose qui appartient à Manetti. J’vous fais confiance. Jetez un coup d’œil derrière le secrétaire, au fond, y a une malette remplie de fafiots qui vous intéresseront sans doute.

La voix rauque du tueur avait baissé de plusieurs crans, donnant presque dans les infra-sons. Le Beretta s’abaissa tandis que le regard de Bolan dévia un instant vers le fond du salon. Mais, une fraction de seconde plus tard, toute son attention se reporta sur Larosa qui, avec une rapidité inouïe, avait lancé sa main vers le côté droit de sa poitrine, l’affermissant sur la crosse d’un automatique en tous points semblable à celui qui gisait au sol.

Le Beretta était de nouveau en ligne. Il émit un soupir perfide, crachant une pastille hargneuse qui brisa le poignet du mafioso, lui traversa la poitrine au niveau du cœur et alla s’enfoncer dans le mur opposé avec un éclaboussement de sang. Les yeux du tueur s’exorbitèrent.

— Je t’avais dit que tu gagnerais à jouer au con, fit tranquillement Observer Bolan.

Le visage couturé paraissait exprimer une immense incrédulité et aussi une haine sans borne. Et son tronc massif restait planté dans la même position, comme si rien ne s’était passé. Puis ses yeux se révélsèrent et il émit un ignoble borborygme. Bolan lui expédia une seconde balle chuintante de 9 mm en plein front pour l’aider à partir un peu plus vite. Cette fois, le corps du mafioso bascula en arrière et s’abattit d’un bloc sur la moquette avec un bruit sourd.

L’Exécuteur grimaça. Heureusement qu’il s’était souvenu de l’épopée du New Jersey ! Julio Larosa n’avait rien d’un petit mafioso à la sauvette, il avait acquis bien avant cette époque la réputation d’être l’un des meilleurs hit-men de la Cosa Nostra. Un tueur d’élite ambidextre capable de faire mouche sur une cible mobile à plus de quarante mètres, en tirant simultanément avec les deux Browning dont il ne se séparait jamais.

Un professionnel très sûr de lui. Un peu trop sûr, même, et qui avait finalement gagné le gros lot en face d’un autre professionnel beaucoup plus coriace. Bolan pensait qu’il avait dit la vérité au sujet de la fille, ainsi que pour le reste, certain qu’il était de se tirer d’affaire au bout du compte. De toute façon, le compte de Julio Larosa était réglé d’avance. Bolan n’aurait pu le laisser en vie après cette confrontation car il n’était pas question de se dévoiler dans

l'immédiate.

Il alla regarder derrière le meuble-secrétaire, aperçut effectivement un attaché-case en cuir fauve dont il s'empara. Les deux petites serrures étaient verrouillées et il décida d'en examiner le contenu ultérieurement. Il y avait beaucoup plus urgent à faire.

Il décrocha le téléphone qu'il posa sur sa tablette, jeta un dernier coup d'œil circulaire dans la grande pièce, et quitta rapidement la villa. La Corvette était garée un peu plus loin dans une allée sombre. Il s'installa au volant, fit rugir le puissant moteur et mit le cap sur Océan Beach.

Décidément, cette mission se révélait des plus ténébreuses. Il y avait beaucoup trop de protagonistes en cause pour que quelqu'un réussisse finalement à retirer les marrons du feu. Logiquement, ce qui se passait s'apparentait à des préparatifs pour une guerre entre gangs rivaux. Il y avait le vieux Scapula soi-disant en cavale, le clan des Manetti, Cavaletti et consort, l'ingérence de la Mafia de San Francisco, l'arrivée massive des torpilles de la côte Est... Tout ça sentait l'embrouille multiple à plein nez et l'on pouvait se demander qui trahissait qui, en définitive. Et qui avait imaginé un scénario aussi dingue.

CHAPITRE XI

Renzo Sanderson marchait nerveusement dans la chambre d'hôtel à la manière d'un fauve dans sa cage. Un tic lui tirillait périodiquement la bouche, ses yeux étaient cernés et sa barbe commençait à lui manger le visage.

— Vous ne devriez pas vous mettre dans cet état, conseilla Gennaro Langela qui était assis dans un fauteuil à côté d'un poste téléphonique. Ce n'est pas parce qu'il y a un peu de retard que...

— Un peu de retard ! Tu appelles ça un peu de retard ! Bon Dieu, rien ne se déroule comme prévu. D'abord on se fait cueillir à coup de bombes, tu perds près de la moitié de tes hommes, les flics nous assignent à résidence dans cet hôtel de merde et ensuite on nous appelle de Philadelphie pour nous dire de patienter ! C'est dingue !

— Il y a sûrement une raison qu'ils n'ont pas pu donner au téléphone. Mais vous avez entendu comme moi, le plan d'ensemble n'est en rien changé, on doit simplement temporiser en attendant qu'ils nous donnent le feu vert.

— Putain ! Et tu auras toute la flicaille de la ville au cul dès que tu commenceras à bouger d'ici avec tes équipes.

— Sûrement pas, dit Langela.

— Comment ça ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Qu'un accord est en train de se négocier à haut niveau entre Philadelphie et les poulets de San Diego.

— Quoi ? explosa Sanderson. Tu peux me dire comment ça se fait que je ne suis pas au courant de ça ? C'est pourtant à moi qu'Augie a confié la responsabilité de... de...

Il faillit s'étrangler, eut une quinte de toux dont Langela attendit la fin pour expliquer :

— Écoutez, Renzo, faut pas vous vexer. Bien sûr que c'est vous qui dirigez cette opération en ce qui concerne les accords. Mais j'ai été chargé d'assurer la sécurité, faut comprendre...

— Ce que je comprends, c'est qu'on me marche sur la tête ! grinça Sanderson en fixant avec hargne le gros pansement sur le front de Langela. Tu vas me dire exactement ce qu'on t'a dit au téléphone, t'entends, Gene ! Y a pas de raison que je ne sois pas au courant de tous les putains de détails !

Langela réprima un soupir d'agacement, répondit d'un ton qu'il

s'efforça de contrôler :

— On pourra lancer le programme dès que quelqu'un ici aura prévenu M. Marinello que tout est clair. Si on s'excite avant ça, on risque de tout faire foirer et...

La sonnerie du téléphone l'interrompt. Il tendit la main pour décrocher et annonça dans l'appareil :

— Ici Angel, j'écoute.

La personne à l'autre bout du fil parla durant une quinzaine de secondes. Sanderson s'était approché et tendait l'oreille mais il ne put rien comprendre du monologue. Puis Langela grogna quelques mots d'acquiescement, reposa le téléphone sur sa fourche.

— Le coup est arrangé du côté des flics, expliqua-t-il avec un petit sourire de satisfaction. De ce côté, on est tranquille. Faut maintenant attendre le feu vert.

— Dis-moi un peu, Gene, dit le *consigliere* d'un air méfiant. Est-ce que quelque chose a été changé au plan initial ? Est-ce que quelque chose que je ne sais pas a été modifié ?

Le chef des troupes baissa la voix et lança un regard furtif dans la chambre comme pour s'assurer qu'ils étaient bien seuls tous les deux.

— Non. Dès que l'opération aura abouti, c'est vous qui prendrez tout en main au nom de M. Marinello. À partir de là je vous passe le relais.

— Répète-moi tes consignes au sujet des mecs en place.

Langela grimaça.

— Je vous répète que c'est vous et vous seul qui aurez les leviers de commande. Il n'y aura plus de mecs en place après l'opération, Renzo.

— Sauf Benevento et l'autre...

— Benevento ne compte pas, c'est une affaire qui tourne toute seule et il n'a aucune ambition. Quant à l'autre, on est bien obligés de le ménager pendant un certain temps.

— Ouais, je sais. Le temps qu'on soit au courant de tout. Mais faudra pas que tu le rates ensuite.

— Vous cassez pas pour ça, ricana Langela. Y a vraiment pas de quoi se faire du mouron. Mais rappelez-vous le principal : vous devez rester blanc comme neige pour pouvoir apparaître ensuite au grand jour sans que personne puisse dégueuler sur votre dos. Laissez-moi me mouiller, moi et mes gars, on est là pour faire le boulot salissant.

— Je te fais confiance, Gene. Mais ne me déçois pas. Tu sais à quel point Augie compte sur cette opération !

CHAPITRE XII

La maison tout en bois était située à une trentaine de mètres de l'océan d'où parvenait un bruit de ressac, isolée de Bacon Street par une pinède et une clôture grillagée. Elle se découpait sur le ciel faiblement lumineux comme une ombre chinoise sinistre avec ses enjolivures crochues et ses poteaux de soutènement qui se dressaient comme des flèches dans la nuit. L'endroit était désert et calme.

Bolan avait déjà franchi le grillage de clôture et progressait avec précaution entre les pins, s'attachant à éviter le moindre craquement sous ses pas. Il s'arrêta lorsqu'il ne fut plus qu'à une vingtaine de mètres de la bâtisse pour en observer la façade. Aucune fenêtre n'était éclairée de ce côté, mais des bruits ténus de voix parvenaient jusqu'à lui, quelques rires aussi. La masse sombre d'un véhicule était visible un peu plus loin dans l'allée qui desservait la maison.

Il n'était vêtu que de sa combinaison noire de combat. Le Beretta silencieux était niché sous son aisselle gauche, un pistolet-mitrailleur mini-Uzi pendait en sautoir sur sa poitrine et quelques grenades à main avaient pris place sur son ceinturon.

Subitement, un cri aigu perça la nuit, presque aussitôt stoppé, et un gros rire rocailleux se fit entendre. Bolan reprit sa-progression jusqu'à venir contre la façade sombre, se glissa sur le côté et fit une nouvelle halte pour scruter les alentours, sans pourtant déceler la moindre présence humaine. D'évidence, les *amici* ne s'attendaient à aucune visite.

Quelques secondes plus tard, l'Exécuteur longea la façade opposée, repérant une enfilade de fenêtres d'où filtrait une lumière jaunâtre tamisée par des rideaux épais. La dernière était ouverte, les rideaux tirés sur le côté, laissant échapper des nuages de fumée de cigarette. C'était par cet orifice qu'arrivait maintenant avec clarté le bruit des voix. Bolan y risqua un coup d'œil et put observer une assez grande pièce vide de toute présence, meublée sommairement et jonchée de canettes de bière vides, de cendriers pleins à ras bord et de mégots jetés à même le sol. Par terre, près d'un canapé sale, des vêtements féminins avaient été semés pêle-mêle.

Le bruit des voix provenait d'une autre pièce située au fond, à travers une porte à moitié ouverte, mêlé à des bruits de clapotis d'eau.

— Moi j'vous dis qu'on devrait d'abord se la farcir, disait un type

au ton rigolard.

— Attends ! rétorqua un autre. Faut d'abord la mettre en condition. Bon Dieu, vous avez vu comment elle nous regarde. Si elle pouvait nous tuer avec ses mirettes, on serait tous bons, les mecs !

— Putain de merde ! Je veux la baiser avant qu'elle soit abîmée. On a tout notre temps...

— Ta gueule, Larry ! Tu la tringleras quand elle nous aura dit où est ce sale con. T'as pas entendu ce que monsieur David nous a dit ?

— Et alors ? Ça n'empêche rien.

Un type poussa un cri puis un juron.

— Merde ! La salope m'a mordu la main.

— Méfie-toi qu'elle te morde pas autre chose, ricana la voix du premier type.

Par instants, Bolan entendait de petits sanglots et des cris étouffés. Il y eut de nouveau un juron et divers bruits mélangés.

— Tenez-lui les mains, nom de Dieu ! C'est pas croyable que vous n'arriviez même pas à immobiliser une nana !

— Elle est pire qu'un chat sauvage, Bud. On devrait l'assommer un bon coup !

— Pauvre con ! Et comment tu la feras parler ensuite ? Tony, va chercher un bout de ficelle à côté, on va lui lier les poignets pour qu'elle fasse plus chier.

— J'ai pas vu de ficelle, Jack.

— Trouve-moi de quoi l'attacher ! hurla la voix de Jack. Prends n'importe quoi, des fils électriques, les cordons des rideaux, j'sais pas, mais démerde-toi !

Il s'écoula deux secondes de silence relatif puis le dénommé Tony déboucha dans la pièce à la fenêtre ouverte. La mine rigolarde, il se dirigea d'abord vers un radiateur électrique, s'aperçut que le cordon d'alimentation était encastré dans le mur, marcha ensuite en direction des rideaux. Subitement, le sourire niais s'effaça de son visage pour se muer en une grimace de stupéfaction. Les yeux écarquillés, fixés sur l'apparition noire et lugubre qui se découpait dans l'encadrement de la fenêtre, il eut une seconde d'hésitation, comme s'il se demandait s'il fallait saisir son arme ou crier pour alerter ses copains.

Le Beretta lui cracha silencieusement sa hargne mortelle à la face. Le nez de Tony le Rigolo se métamorphosa aussitôt en une sorte de grosse fraise écrabouillée, son regard ahuri chavira, tandis que les plaisanteries grasses continuaient de fuser derrière la cloison et que Jack lançait un nouveau braillement :

— T'as trouvé, Tony ? Magne-toi le cul.

La chute du mafioso sur la moquette fit un bruit sourd et ses copains se turent un instant de l'autre côté.

— Qu'est-ce que tu fous, merde ?

Bolan bondit dans la pièce au moment où un grand costaud en chemise trempée y faisait également irruption, la mine mauvaise. Une deuxième ogive de 9 mm traça son chemin jusqu'à son front qui s'auréola d'une vilaine fleur pourpre. Dans le mouvement, l'Exécuteur s'était élancé, bousculant le cadavre avant même qu'il ait entamé sa chute.

Un nouveau bond l'amena sur le seuil d'une vaste salle de bains au carrelage inondé d'eau. Deux hommes s'y tenaient, à quelques mètres de lui. L'un était penché sur une baignoire circulaire, les mains en appui sur quelque chose qui n'était pas visible mais qui paraissait très remuant, l'autre était tout entier captivé par la scène qui se déroulait devant lui et ricanait interminablement.

Bolan ne leur fit aucun cadeau. Il fit sauter la nuque du type gouailleur qui poussa un drôle de jappement et tournoya sur lui-même. Son copain se retourna à cet instant, ayant sans doute aperçu du coin de l'œil le mouvement insolite. Il prit la pastille brûlante dans la tempe gauche et piqua aussitôt une tête dans l'eau de la baignoire en y répandant son sang et une partie de sa cervelle.

L'Exécuteur s'approcha de la baignoire, en éjecta le cadavre sanguinolent et regarda ce qui s'y trouvait encore. Sous la surface de l'eau agitée, une femme nue se débattait avec de petits mouvements syncopés. Elle avait les yeux grands ouverts et une expression d'épouvante se lisait sur son visage. Bolan rengaina le Beretta, puis il saisit la fille sous les aisselles et la tira à lui, la transporta avec beaucoup de précautions dans la pièce à côté où il la déposa sur le canapé.

Haletante, au bord de l'asphyxie, elle fut agitée de petits soubresauts et tenta d'abord de le repousser, lançant ses griffes devant elle. Puis elle fut prise d'une quinte de toux et il la retourna sur le ventre en lui massant l'estomac pour l'aider à régurgiter l'eau qu'elle avait sûrement dû avaler. Lorsqu'elle cessa de tousser et de suffoquer, elle se calma durant quelques secondes puis elle eut un frémissement et se retourna.

— Joyce Emmerson ? fit Bolan.

Les yeux embués de la fille ne distinguèrent tout d'abord qu'une silhouette sombre, confuse, et elle demanda d'une voix à peine compréhensible :

— Qui êtes-vous ?

— Je ne suis pas votre ennemi. Je m'appelle Mack Bolan. Combien étaient-ils en tout ?

— Qua... quatre, je crois. Oui, quatre.

— Alors le compte y est.

Se redressant sur les coudes, elle prit plusieurs inspirations profondes et prudentes. Son regard parut s'éclaircir enfin et elle eut

une meilleure vision de la silhouette sinistre.

— Bon Dieu ! gémit-elle. Il ne manquait plus que ça !

Puis elle réalisa soudain qu'elle était nue, plaqua ses bras sur ses seins, se redressa et hurla :

— Où sont mes habits ? Qu'est-ce que vous avez fait de mes habits ?

— Calmez-vous, Joyce, lui lança sèchement Bolan en se penchant pour ramasser les pièces vestimentaires éparpillées au sol et qu'il lui tendit. Avant de vous habiller, vous devriez d'abord vous essuyer. Vous avez du sang sur vous et aussi d'autres choses pas très agréables.

S'inspectant brièvement, elle grimaça, arracha des mains de Bolan une chemise dont elle s'entoura la taille et se leva. Elle eut un sursaut en apercevant le cadavre du premier mafioso que l'Exécuteur avait abattu, le contourna pour se rendre dans la salle de bains où elle poussa un début de hurlement.

— Essayez de trouver une serviette et séchez-vous ici, lui conseilla gentiment Bolan.

Ce fut ce qu'elle fit. Revenant dans la pièce, elle lui lança nerveusement :

— Tournez-vous, s'il vous plaît.

Il soupira et quitta carrément la chambre pour aller inspecter le reste de la maison.

Il n'y avait rien de spécialement intéressant dans les autres pièces qui étaient meublées de la même façon. Sans goût ni recherche. La maison en bois perdue au fin fond d'Ocean Beach servait sans doute à planquer des malfrats recherchés par la police ou à des interrogatoires discrets.

Lorsqu'il revint près de la fille, elle finissait de se chausser.

— Est-ce que je suis potable ? lui demanda-t-elle avec un air curieusement détaché.

— Vous êtes assez bien pour qu'on puisse filer d'ici en vitesse.

— Vous avez raison, d'autant plus qu'ils doivent revenir.

— Qui ? Les amis de Manetti ?

Elle lui jeta un regard nerveux.

— Oui. David a téléphoné avant qu'on me jette dans cette baignoire et j'ai compris qu'il envoyait quelqu'un pour superviser le travail. Au fait, je crois bien que j'ai oublié de vous remercier.

— Pas la peine, on me paie pour jouer les Saint-Bernard.

— Tiens donc ! Et qui vous paie ?

Bolan eut un petit rire et lui jeta un regard en biais.

— Tommy se fait beaucoup de soucis pour vous.

— Écoutez, Bolan, je vous suis infiniment reconnaissante de ce que vous avez fait pour moi. Mais je ne tiens pas à ce que nos relations se poursuivent. Alors soyez chic, raccompagnez-moi à une

station de taxi en ville et séparons-nous. O.K. ?

— Il est trop tard, répliqua-t-il, l'oreille tendue.

Le bruit d'un moteur de voiture venait de se faire entendre à une distance relativement proche. Il l'attrapa par la main, l'obligea à quitter la maison en enjambant l'appui de fenêtre et la fit courir jusqu'à l'abri de la pinède où il s'accroupit.

— Aplatissez-vous si vous tenez un peu à la vie, conseilla-t-il gravement.

Elle s'accroupit à côté de lui.

— Mieux que ça. Mettez-vous à plat ventre et ne bougez plus.

Déjà, les faisceaux de phares de deux véhicules léchaient une courbe de l'allée, découpant crûment l'ombre des arbres. Bolan attendit un peu puis intima :

— Restez ici et attendez-moi.

Il s'éloigna dans une course rapide et silencieuse pour aller se placer dans une position d'où il pourrait surveiller à la fois la façade éclairée de la bâtisse et la fin du chemin de gravier où allaient vraisemblablement s'arrêter les voitures. Il vit en effet celles-ci stopper doucement là où il l'avait prévu. Puis les phares s'éteignirent, mais les moteurs continuèrent à tourner au ralenti. Deux hommes quittèrent la première, se dirigeant vers l'entrée de la maison, tandis que les occupants de la seconde restaient immobiles dans l'habitable.

Les hommes de Manetti se déplaçaient en force, peut-être par crainte d'être surpris par une attaque imprévue. La méfiance générale devait être parvenue à son point culminant.

Les deux types venaient d'entrer dans la baraque. Bolan attendit de voir leurs silhouettes se découper dans la pièce éclairée. Il dégoupilla une grenade à fragmentation, laissa écouler deux secondes et la balança par la fenêtre. L'explosion fut quasi immédiate. Elle se traduisit par un énorme fracas accompagné d'une lueur fulgurante au milieu de laquelle deux corps démantelés furent propulsés à travers l'orifice.

Bolan avait un instant fermé les yeux pour éviter l'éblouissement de la déflagration. Il les rouvrit pour prendre dans son axe de tir le véhicule contenant l'équipe d'escorte. Deux hommes s'étaient précipités hors de l'habitable, le tête tournée vers la maison, leur revolver au poing, cherchant à comprendre ce qui s'était passé. Ce furent ces deux-là qui écopèrent les premiers. Cisaillés par une courte rafale chuchotante du micro-Uzi, ils se cassèrent en deux et tombèrent le nez dans le gravier.

Bolan visa ensuite le pare-brise du véhicule, continuant de faire crachoter le petit P.-M. Il eut un rictus de satisfaction en entendant un cri rauque et un hurlement de panique tandis qu'une portière s'ouvrait à l'avant, libérant un corps inerte qui tomba lourdement au sol. Deux

autres mafiosi jaillirent de l'arrière, l'un expédiant des coups de feu inefficaces dans la nuit pour tenter de couvrir son repli, l'autre essayant de se jeter derrière une haie en bordure de l'allée. Celui-là fut cueilli par une nuée de frelons vrombissants qui le transformèrent en cadavre avant même qu'il ait touché le sol. L'autre fut atteint par une rafale qui le découpa diagonalement en pointillés sanglants.

Bolan éjecta le chargeur vide du P.-M. pour en enclencher un neuf sous le boîtier de culasse et expédia encore quelques balles à travers les vitres et la carrosserie du véhicule. Puis, tous ses sens en éveil, prêt à faire feu au moindre signe de résistance dans la caisse trouée comme une passoire, il s'en approcha pour en inspecter l'intérieur. Deux types y étaient recroquevillés, visage et poitrine en sang. L'un d'eux gémissait faiblement. Il fixa la haute silhouette sombre d'un œil terne et balbutia :

— C'est... c'est bien le... grand Bolan ?

— T'as deviné.

— Putain ! Alors... c'est toi qu'as tout... combiné, hein ?

— Négatif. Toi et tes copains minables vous vous êtes fait refaire comme des bleus.

Le truand à l'agonie fit une vilaine grimace. Une bulle rougeâtre se forma sur ses lèvres et creva d'un coup.

— Qu'est-ce que vous êtes venu faire ici ? demanda Bolan. Chercher la fille ?

— Ouais...

— Ton boss a changé d'idée à son sujet ?

— Il... il voulait l'utiliser.

— Contre qui ? Scapula ?

— Va te faire... foutre... J'te dirai... rien.

— Le coup est raté, tous tes potes sont morts.

— Fumier !

Bolan eut une petite crispation des lèvres.

— Tu as mal ?

— Non, je sens rien du tout... J'suis foutu, hein ?

— Oui.

— Rends-moi un service, Bolan... Fous-moi une prune.

— O.K., dit Bolan en plaçant le silencieux du Beretta sur la tempe du mafiosi et en appuyant sur la détente.

Il se releva, aperçut la jeune femme qui arrivait à sa rencontre. Elle marchait difficilement sur le gravier avec ses escarpins à talons hauts.

— Ils sont tous... ? demanda-t-elle sans achever sa phrase mais avec une nuance de réprobation dans la voix.

— Ouais. Le terrain est libre, répliqua l'Exécuteur d'un ton plutôt sec. Où dois-je vous déposer ?

Il se mit en marche vers le portail de la propriété.

— Là où ça vous arrangera. Et, heu... si ça ne vous ennuie pas trop, je voudrais passer rapidement un coup de fil. Vous voudrez bien vous arrêter à une cabine ?...

Elle se mordilla les lèvres, poursuivit sur un débit rapide :

— J'ai l'impression que vous me considérez un peu comme une cinglée ou quelqu'un qui n'a aucune importance à vos yeux. Est-ce que je me trompe ? D'accord, je devrais sans doute vous témoigner un peu plus de reconnaissance pour m'avoir sortie du pétrin où je m'étais fichue. Mais nous vivons des circonstances spéciales. Et je connais vos méthodes, Bolan. Nous n'avons vraiment rien en commun sur le plan de la tactique à appliquer à pareille situation. J'ai une mission à accomplir, vous comprenez, je ne peux pas...

— Je ne vous ai rien demandé.

— C'est vrai. Mais je pense que vous allez le faire. Vous estimez sans doute que je vous dois un service après ce qui vient de se passer et, en quelque sorte, vous avez raison. Mais tant que je suis sur ce coup, je suis tenue au secret. Vous devez comprendre ça. Dites, est-ce que vous comprenez ce que je vous dis ?

Bolan ne répondit pas. Tout en marchant à grandes enjambées, la fille trotinant à côté de lui, il réfléchissait à la nouvelle donnée qu'il venait d'apprendre.

Pourquoi cette fille revêtait-elle tant d'importance au point qu'une seconde équipe de mafiosi soit venue en force pour la soustraire à son interrogatoire et la récupérer ? Quel jeu jouait-elle exactement ? Et comment le clan Manetti et consort envisageait-il de « l'utiliser » ?

Bon Dieu, la situation était complètement démente ! Quelle cervelle malade avait bien pu combiner une intrigue aussi compliquée et de quelle façon celui qui tirait les ficelles comptait-il finalement se sortir de la toile d'araignée qu'il avait si vicieusement tissée ?

Qu'importait, d'ailleurs ? L'Exécuteur n'avait pas l'intention de démêler laborieusement le nœud gordien. Il n'en avait pas le temps. Il allait tout simplement essayer de le trancher.

CHAPITRE XIII

L'œil indifférent, elle l'avait regardé se débarrasser du petit pistolet-mitrailleur et enfiler un imperméable par-dessus sa combinaison de combat. Puis, après qu'ils se furent installés dans la Corvette, elle n'avait pas desserré les lèvres, comme si elle était vexée ou encore sous le coup de sa mésaventure. Enfin, au bout de quelques minutes, alors qu'ils s'engageaient sur Sports Arena Boulevard, elle s'était remise à parler avec volubilité :

— Bon, d'accord, je me conduis comme une idiote. Je suis certaine que vous savez exactement qui je suis et ce que je suis. C'est logique puisque vous semblez connaître Tommy. Ça fait des mois que nous sommes sur cette filière. Nous avons eu un mal inouï à infiltrer ces gros mobsters. C'est un peu pour ça que je l'ai eue mauvaise en vous voyant.

— Vous auriez peut-être préféré que je vous laisse dans cette baignoire ?

— Non merci ! C'est stupide, mais ce sont d'abord mes réactions de professionnelle qui ont joué. Savez-vous quelle est la première chose à laquelle j'ai pensé en vous apercevant devant moi ?

— Vous n'avez pas spécialement eu l'air d'apprécier.

— Tu parles ! Je croyais que c'était à cause de vous qu'ils m'avaient percée à jour.

Bolan ricana.

— Ils sont tous en train de s'espionner mutuellement. C'est un certain Julio Larosa qui vous a balancée à Manetti. Mais contrairement à ce que vous paraissez croire, ils ne savent pas qui vous êtes.

— Comment ça ?

— Ou plutôt, Manetti ne sait pas ce que vous êtes. Ni les autres.

— Vous voulez dire...

— Bien sûr. Personne a priori ne soupçonne que vous êtes un flic en jupon. Par contre, votre petit ami Manetti est à présent certain que vous l'espionniez pour le compte d'une grosse légume de l'Organisation.

De nouveau, elle demeura silencieuse pendant de longues secondes. Bolan se garda bien d'intervenir.

Depuis le début de sa rencontre avec cette fille, il lui semblait

qu'elle avait entamé une partie de pêche à la ligne, jetant son hameçon au petit bonheur dans l'eau glauque, essayant de le ferrer, lui, Mack Bolan, avec beaucoup de tâtonnements, cherchant à se découvrir le moins possible.

Elle demanda enfin :

— Auriez-vous une cigarette ?

Il lui indiqua le vide-poches du tableau de bord. Elle attrapa un paquet, en tira une cigarette qu'elle ficha à ses lèvres et enfonça l'allume-cigare. Puis elle dévia du sujet :

— Comment me considérez-vous ?

Il la regarda brièvement et sourit.

— Comme un flic, mais avec infiniment de charme.

— Malgré mes cheveux mouillés et mes cernes sous les yeux ?

— Même comme ça, vous feriez retourner toute la population mâle de San Diego. Et vous avez un corps magnifique. Ça vous va ?

Elle eut un petit soupir contrarié.

— Ce n'est pas exactement la question que je vous posais. Je voulais dire, comment me considérez-vous sur le plan moral ? J'ai été la maîtresse de David Manetti pendant plus d'un mois en lui jouant la comédie d'un bout à l'autre. Habituellement, ça s'appelle faire la pute.

— Je pense qu'il était normal que vous utilisiez les armes à votre disposition.

Bolan commençait à être un peu agacé par la tournure de la conversation mais il s'efforçait de n'en rien laisser paraître. Bien qu'elle semblât apparemment remise de sa baignade forcée, il la sentait encore en état de choc mental et il ne voulait pas la brusquer. À travers Joyce Emmerson, alias Chebleu, il pensait lui aussi glaner quelques informations qui pouvaient l'aider à éclaircir certains renseignements en sa possession.

— C'est sympa, répliqua-t-elle sans se départir de son ton sérieux. En tout cas, je me sens sale des pieds à la tête. La Mafia a vraiment une odeur dégueulasse, vous savez.

L'Exécuteur n'avait nul besoin d'en être convaincu. Mais depuis le temps qu'il avait affaire aux *amici*, il s'était habitué à l'odeur méphitique qui se dégageait d'eux et de leurs combines pourries.

À présent, ils roulaient sur le San Diego Freeway en direction de Balboa Park.

— Et vous, vous ne me posez aucune question ? s'étonna-t-elle soudain.

— Le devrais-je ?

Après avoir longuement tiré sur sa cigarette, elle abaissa la vitre de son côté, balança le mégot sur la chaussée et se tourna vers Bolan.

— Écoutez, arrêtons-nous un moment et discutons. Nous avons sûrement des informations à échanger.

— Il y a quelques instants, vous vouliez faire bande à part.

— Je viens de réviser un point de vue stupide, c'est tout. Je crois en effet que nous devrions faire une pause et arrêter de nous considérer comme chien et chat. D'accord ?

— Si vous y tenez, rétorqua-t-il en dissimulant un sourire.

Et il l'emmena sans plus attendre dans une de ses planques, un studio dans Utah Street qu'il avait loué pour un mois et payé d'avance. Il y avait une salle de séjour assez confortable, une chambre à coucher, une salle de bains et une kitchenette. Le petit appartement était situé au sixième étage d'un immeuble moderne et l'on avait une très belle vue sur le parc Balboa. Ce n'était d'ailleurs pas sans arrière-pensée que Bolan avait fait rouler la Corvette dans la direction de Balboa. Il avait souhaité une conversation avec Joyce Chebleu, estimant qu'il pourrait la convaincre chemin faisant. Mais l'initiative était finalement venue d'elle et c'était bien mieux ainsi.

Elle l'avait suivi machinalement dans la chambre. Elle l'observa d'un air curieux tandis qu'il ôtait son imperméable et défaisait son harnachement, puis elle fronça les sourcils quand il commença à faire glisser sa combinaison de combat.

— Hé ! Qu'est-ce que vous faites ? Nous avons seulement parlé de discuter.

— N' imaginez rien, lui répondit-il en riant. Moi aussi j'ai besoin de me débarrasser de l'odeur de la Mafia.

Il passa dans la douche, lui jeta avant de fermer la porte :

— Il y a à boire dans le petit bar près de la fenêtre. Servez-vous, j'en ai pour trois minutes.

— Vous ne croyez pas que j'ai assez bu comme ça ? renvoya-t-elle en riant elle aussi, pour la première fois depuis leur prise de contact.

Elle passa néanmoins dans la salle de séjour, ouvrit le minibar frigorifique, en inspecta le contenu et choisit une fiole de bourbon qu'elle versa dans un verre. Dès qu'elle entendit un bruit d'eau, elle s'approcha d'un meuble secrétaire dont elle ouvrit les portes, les refermant aussitôt sur du vide, examina ensuite l'intérieur d'une penderie également vide, puis elle se rendit sur la pointe des pieds dans la petite cuisine. Les placards ne recélaient que quelques boîtes de conserve, du café en poudre et des condiments.

Une minute plus tard, elle avait fait le tour complet du studio. Elle n'avait pu trouver aucun objet personnel, pas même un livre ou un journal, ou encore un bloc de papier près du téléphone sur la table de chevet. C'était effarant. Ce logement était absolument dépersonnalisé, sans âme.

Elle se rendit de nouveau dans la chambre à coucher. En arrivant dans les lieux, elle l'avait vu poser sur le lit une housse en matière plastique dont elle fit glisser la fermeture-éclair, dévoilant un costume

sombre, une chemise et du linge de corps ainsi que des chaussures de ville. Elle ne trouva dans les poches du costume que de la monnaie, un paquet de cigarettes et une pochette d'allumettes.

« Est-ce que ce type est un robot ? se demanda-t-elle avec une petite moue dubitative. Est-il réellement humain ? »

Le bruit de l'eau cessa et elle rejoignit la pièce principale, empoigna son verre de bourbon et se laissa tomber dans un fauteuil. Quelques instants plus tard, elle entrevit la silhouette de Bolan qui passait dans la chambre et lui lança :

— Je parie que vous n'avez jamais couché une seule nuit dans ce studio. Est-ce que je me trompe ?

— C'est exact, lui renvoya-t-il par la porte laissée ouverte. Ce genre de planque n'est valable que pour une seule fois.

— Alors, où vivez-vous ? Où dormez-vous ? Peut-être que vous ne dormez jamais...

— Seulement quand j'ai terminé mes affaires avec les *amici*.

— Oui, je vois. Et quand faites-vous l'amour ?

— Pour l'instant, je fais la guerre.

— Est-ce que ça vous arrive parfois de vous laisser aller un peu ?

Elle l'entendit rire doucement.

— Est-ce une proposition ?

— Ne soyez pas stupide, monsieur le macho. Je n'ai pas pour habitude de coucher avec les fauves de votre espèce.

— Je sais. Vous préférez l'odeur de la Mafia.

— Salaud !

— Vous l'avez cherché.

Il apparut sur le seuil de la porte, vêtu d'un pantalon et d'une chemise, et finissant de nouer sa cravate.

Elle émit un petit sifflement.

— Je vous préfère comme ça. Mais je suppose que ce n'est qu'un déguisement, votre aspect le plus habituel est sans aucun doute tributaire de cet affreux habit noir.

Sans un regard vers la fille, il alla se verser dans un verre un fond de whisky qu'il noya avec du Coca. Puis il grogna :

— Terminez votre bourbon et arrangez-vous un peu si cela vous chante. Nous partons.

— Qu'est-ce qui vous prend subitement ? Nous devons parler.

— Je crains que nous n'ayons rien de bien intéressant à nous dire tous les deux, miss Cactus. Et je n'ai pas de temps à perdre à me disputer avec vous.

Baissant les yeux, elle trempa ses lèvres dans l'alcool, puis :

— Si nous faisons une trêve ?

— Nous avons commencé, vous l'avez rompue.

— Bon d'accord ! Je fais mon mea culpa. Faisons aussi abstraction

pour un temps de nos divergences de vue. Alors nous commençons ?

— À une condition. Vous posez une question et j'y réponds. Ensuite c'est à mon tour. Personne ne se dérobe, sinon la partie devient nulle. D'accord ?

Elle hocha affirmativement la tête.

— Entendu. Je commence... C'est bien vous qui avez bousillé l'avion en provenance de New York, à l'aéroport ?

— Exact.

— Dans quel but ?

— Ça fait deux questions d'un coup.

— La première ne comptait pas, c'était une évidence.

— Il fallait que je ralentisse le mouvement des troupes, le temps de voir un peu plus clair dans la situation.

— Et vous y voyez plus clair, maintenant ?

Il éluda la troisième question, la regarda droit dans les yeux et enchaîna :

— Je suis certain que c'est Manetti qui assure la liaison avec les militaires véreux, pour ce qui est des filières de stupés. Qu'est-ce que vous savez à ce sujet ?

— Vous ne vous trompez pas. Le mécanisme a été concocté par Scapula mais c'est bien Manetti qui se charge de le faire tourner. C'est une crapule mais c'est aussi un businessman particulièrement vicieux ; il a eu facilement les contacts et il sait les entretenir. Il a d'abord organisé des rencontres mondaines et professionnelles. Ensuite, tout doucement, il a fait tremper ses relations dans la soupe jusqu'à ce qu'elles en deviennent dépendantes, puis il les a carrément corrompues ou fait chanter.

— Et en ce qui concerne le marché noir d'armement ?

— Hé ! C'est mon tour de poser la question.

— Match égal. Répondez.

— Vous êtes vraiment un sale macho. Ce sont les mêmes individus qui sont concernés. Beaucoup de hauts gradés qui s'ennuyaient dans la routine. Le mécanisme est classique. Tout a commencé par de la drogue douce, puis de l'héroïne, pour se continuer de gré ou de force avec la revente illicite de matériel militaire entreposé dans les réserves de l'USMC et de la station aéronavale du Coronado.

Le front de Bolan se plissa un peu.

— On ne peut pas piller indéfiniment un stock quel qu'il soit sans que ça finisse par se savoir, fit-il remarquer.

— Sauf si le matériel est officiellement périmé ou hors d'usage. C'est possible avec des complicités parmi les militaires responsables de la gestion des stocks.

— Il faut aussi qu'il y ait un renouvellement du matériel, ce qui ne peut se faire qu'à haut niveau, avec l'accord des grosses huiles du

Ministère des Armées...

— Tout juste. C'est pour cela aussi que Manetti maintient des relations constantes avec certaines personnes de Washington. Pigé, soldat ?

Bolan s'était douté que cela se passait ainsi, mais ce n'était qu'une simple déduction logique. À présent, il en avait confirmation par une personne qui paraissait très bien connaître son sujet. Un tel marché noir devait représenter des millions de dollars, des complicités à tous les niveaux et aussi une immense pourriture dans les coulisses des affaires apparemment honnêtes de la Californie du Sud.

Cependant, et bien que le sieur Manetti semblât avoir le bras très long, il était difficile de croire qu'il entretenait d'étroites relations avec des membres importants du gouvernement. Bolan pensait plutôt qu'il existait une organisation-relais pour satisfaire ces contacts, et il se pouvait fort bien que cette organisation soit dirigée par quelqu'un de très puissant du côté de New York. Augie Marinello junior, par exemple, dont la couverture politique permettait de naviguer avec facilité dans les plus hautes sphères nationales. C'était à vérifier. Mais l'Exécuteur pensait que ce n'était pas Manetti qui avait le contact direct avec le caïd de la côte Est. Celui-ci ne faisait pas suffisamment le poids dans la hiérarchie du Syndicat du Crime.

La fille l'observait avec un indéfinissable sourire sur les lèvres.

— Dites-moi maintenant, Mack Bolan, quels sont exactement vos accords avec le FBI ? demanda-t-elle.

Il releva les sourcils.

— Je n'ai aucune charte avec les fédés ni avec quelque service de police que ce soit.

— Ce n'est pas ce que j'ai cru comprendre. Vous semblez bien connaître Tommy. Il faut que je sache si ma direction a monté sans m'en avertir une opération parallèle à la nôtre.

— La réponse est non. Il se trouve tout simplement que mon action n'est pas en désaccord avec les souhaits de certains de vos supérieurs. Quant à Tommy Anders, je l'ai rencontré autrefois en Arizona.

— Mais vous saviez qu'il était ici ?

— Je me renseigne toujours avant de débiter une opération.

— Vous parlez de mes supérieurs... Pouvez-vous citer un nom ?

— Une bonne dizaine si vous voulez. Comme n'importe qui un peu dans le coup pourrait le faire.

— Le nom de code Alice vous dit-il quelque chose ?

Le sujet devenait brûlant. Ne sachant pas exactement à quel niveau elle en était et ce qu'Anders lui avait confié, il se révélait délicat de lui parler de ses relations avec Harold Brognola. Il ignore donc l'interrogation et demanda à brûle-pourpoint :

— Qu'est-ce que vous combiniez avec Scapula ?

— Ce n'est pas du jeu ! On avait décidé une alternance de...

— O.K., je vais vous dire tout ce que je sais de la combine. Ça se résume à peu de choses : Manetti, Benevento et Cavaletti ont monté un complot visant à déposséder leur boss de son territoire. Ils ont décidé purement et simplement de le liquider. Mais le vieux Jo est un renard. Il sent le danger à temps et disparaît dans la nature. Pris de court, les trois larrons qui n'ont apparemment pas assez d'hommes à disposition font appel à l'Organisation de San Francisco pour les aider à retrouver le *capo* en cavale et lui payer un billet pour la morgue. N'oublions pas que Scapula connaît parfaitement son territoire, qu'il bénéficie d'une troupe de tueurs qui lui sont restés fidèles, et qu'il est capable de créer par en dessous de gros soucis à ses anciens amis. Parlons maintenant des chasseurs de scalps venus-de New York... On sait que les *amici* de San Francisco collaborent déjà avec Augie Jr. Ils ne veulent sans doute pas dégarnir leurs rangs et demandent des renforts au puissant Augie qui s'empresse de les envoyer sur place, sans doute alléché par la perspective de pouvoir ensuite participer au festin local. Tout semble se tenir. Mais personnellement je ne crois pas que ça se soit déroulé comme ça.

Joyce Chebleu sirotait doucement son bourbon tout en tendant l'oreille.

— Et pourquoi ? fit-elle en relevant la tête.

— Parce que je ne crois pas que Scapula soit en cavale. Il n'est pas assez stupide pour s'être fait refaire de cette façon. Il n'avait aucune confiance en ses potes qu'il espionnait sans vergogne. Depuis assez longtemps, déjà, il avait fait placer des écoutes téléphoniques et acoustiques un peu partout.

— Vous êtes sûr ?

— Certain. Vous ignoriez ce détail ?

— Je l'avoue, oui.

— Alors, je vous demande ce que vous faisiez avec la vieille crapule. C'est bien lui qui vous a demandé de faire un numéro de charme à Manetti ?

Elle soupira.

— Décidément, tout le temps que j'ai passé à infiltrer la Mafia aura été inutile. En une journée vous en avez appris pratiquement plus que moi.

— Ne croyez pas ça, Joyce. Vous avez fait un travail admirable. Le hasard a fait que je suis tombé au bon moment, quand l'œuf diabolique était prêt à éclore.

— Le hasard ? Quelle blague !

— Nous parlions de Scapula, insista-t-il.

Après avoir bu encore un peu d'alcool, elle prit une inspiration et

parut se lancer à l'eau :

— Le contact avec lui s'est fait fortuitement. Tommy et moi avons réussi à nous faire engager dans un des cabarets de Manetti pour un spectacle. Ça n'avait pas été difficile, étant donné la réputation de Tommy. C'était réellement Manetti que nous visions. Mais c'est la carte Scapula que nous avons d'abord tirée. À ce moment-là, ils semblaient comme cul et chemise tous les deux. Un soir, il est venu à la boîte, accompagné par des types avec lesquels il était en affaires. Il m'a fait venir à sa table puis chez lui. J'ai d'abord pensé qu'il voulait se payer la même Joyce, mais ce n'était pas ça. Du moins pas comme on peut le penser. Il m'a dit que j'avais d'excellents dons de comédienne, il a ensuite placé devant moi un gros tas de billets puis il m'a carrément demandé d'espionner Manetti en devenant sa maîtresse. C'était une chance. Nous faisons d'une pierre deux coups. Voilà, maintenant vous connaissez tout.

Bolan alluma une cigarette, lui tendit le paquet et lui donna du feu.

— Et vous n'avez aucune idée de l'endroit où se planque Scapula ? demanda-t-il en l'observant en biais.

Il nota une légère hésitation.

— Non, je ne vois pas. Peut-être a-t-il passé la frontière.

— Bon. Cette discussion n'aura pas été inutile, affirma-t-il en s'éloignant d'elle pour aller chercher sa veste dans la chambre.

— Qu'est-ce que vous comptez faire, maintenant ?

— Tâcher de trouver des chaînons manquants. Laissez tomber la mission, Joyce. Planquez-vous pendant qu'il en est encore temps.

— Pour vous laisser agir ? Pour que vous ayez le champ libre afin de bousiller tout ce qui vous semble louche en ville ?

— Parce que vous êtes complètement grillée. Si vous montrez seulement trois minutes votre mignonne frimousse là où il ne faut pas, les cannibales s'empresseront de vous faire payer très cher de les avoir embobinés.

— Je croyais que ma couverture était intacte ? C'est vous qui me l'avez dit.

— Sans doute. Mais Manetti et ses copains s'imaginent autre chose à votre sujet et ça revient au même.

— Qui vous dit que je suis assez idiote pour vouloir renouer le contact avec lui ?

— Restez ici tant que vous voulez, c'est une planque sûre. Mais ne téléphonez à aucun de vos contacts locaux à moins de vouloir vous faire repérer. Si vous voulez joindre Tommy Anders, je vous conseille de le faire par l'intermédiaire d'Alice. Et au cas où j'aurais besoin de vous joindre, je laisserai sonner deux coups, puis quatre. Le troisième appel sera le bon..

— Qu'est-ce que vous avez dit ?

— Je sonnerai deux coups et ensuite...

— Non. Au sujet d'Alice...

Il pensa qu'il avait lâché un peu trop de lest.

— Laissez tomber.

— C'est bien ce que je disais tout à l'heure, Bolan. Vous êtes un drôle de salaud.

— Je suis navré. Mais ce n'est pas exactement ce que vous croyez. Vous évoluez sur un terrain complètement bouffé aux mites et vous n'avez aucune chance de vous en sortir en utilisant des méthodes conventionnelles.

— Je ne pense pas que ce soit ce que j'ai fait jusqu'à présent. En fait de méthodes conventionnelles, j'ai marché en pleine illégalité dans la fange.

— Mais sans la moindre défense en cas de coup dur. Vous avez vu où cela vous a menée ?

— Merci de me le rappeler. Je me demande d'ailleurs jusqu'à quel point je n'ai pas eu raison de penser que c'est un peu votre faute.

— Prenez soin de vous, dit-il en guise de conclusion.

— C'est vous qui me conseillez ça ?

— Si on devait se revoir, je voudrais que vous soyez entière et en bon état.

Subitement, comme mue par un élan irrésistible, elle se colla contre lui et lui déposa un baiser humide sur les lèvres. Puis elle se détacha vivement et marcha résolument vers la chambre tout en disant d'une petite voix :

— Vous êtes un sacré salaud, c'est vrai. Mais essayez quand même de ne pas vous faire tuer, Mack Bolan. La nuit est fraîche.

Il sortit, referma la porte palière et appela l'ascenseur. Cette fille était un cas assez bizarre. Un mélange de professionnalisme, de féminité parfois exacerbée, d'élans spontanés et de retenue méfiante, voire d'inhibition. En tout cas, elle lui avait savamment caché une partie de ce qu'elle savait, c'était certain. Mais il ne pouvait lui extraire de force les éléments qu'elle lui refusait.

Il s'adressa une grimace dans la glace de l'ascenseur. La nuit était fraîche ? Tu parles ! Dans quelques heures, elle allait devenir aussi brûlante que l'enfer.

CHAPITRE XIV

Il était minuit et demi quand Bolan se pointa dans le hall de l'Organized Crime Division, tenant à la main un attaché-case en cuir fauve. Il présenta sa plaque d'agent fédéral à un planton en uniforme et lui déclara :

— On m'a dit que le capitaine John Tatum est encore à son bureau.

— C'est la porte 15, rétorqua le flic avec un hochement de tête.

Bolan remercia d'un bref sourire et s'engagea dans le couloir où déambulaient des policiers en uniformes.

Son initiative relevait d'un culot sans borne, mais il avait besoin d'effectuer cette démarche avant d'entrer dans la phase finale de son blitz. Et il savait qu'en définitive l'audace est toujours payante.

Il frappa à la porte numéro 15, la poussa aussitôt et aperçut la silhouette assise de Tatum qui parlait au téléphone. Quelques secondes plus tard le flic raccrocha, releva la tête et considéra l'arrivant. Son visage était marqué par la fatigue et les tracas, ses yeux étaient rougis comme s'il venait de les frotter.

— Oui ? dit-il en paraissant se demander s'il avait déjà vu son visiteur.

— J'ai tenté de vous joindre chez vous, dit Bolan. Je ne pensais pas que vous étiez de service de nuit.

— Depuis quelque temps, je suis de service vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Qui vous a donné mon fil personnel ?

— Ça pourrait être le lieutenant Monroe, à l'aéroport, mais ce n'est pas cela.

— Pourquoi est-ce que Monroe vous aurait..., commença Tatum.

Il faisait un effort visible pour comprendre la situation. Son front s'était plissé.

— Est-ce que vous ne seriez pas cet agent de Washington qui marche sur mes plates-bandes depuis le début de l'après-midi ? rétorqua-t-il avec une soudaine sécheresse. J'aimerais bien une explication !

— Finissons-en avec le jeu des devinettes, John, fit Bolan en ôtant sa fausse moustache adhésive. Imaginez-moi aussi avec les favoris en moins.

Le chef de l'OCD s'était tendu. Il resta un instant dans une totale

immobilité, les yeux plissés, puis il cracha brusquement :

— Nom de Dieu !... Ainsi je ne m'étais pas trompé ! C'était vous...

Il se leva, accomplit quelques pas dans la pièce et poussa un bruyant soupir.

— Vous êtes dingue ! Qu'est-ce qui vous prend de venir comme ça vous jeter dans la gueule du loup ?

Bolan ricana doucement. Il utilisa le reflet d'une fenêtre pour recoller sa moustache postiche puis se retourna vers le policier.

— Vous n'êtes pas le loup, John. Voyez plutôt du côté des charognards qui bouffent sur le dos de vos concitoyens et vous vous apercevrez que la comparaison est ridicule.

— Mais enfin, pourquoi êtes-vous ici et qu'attendez-vous de moi ?

— Rien qui ne saurait déshonorer votre insigne.

L'Exécuteur avait eu affaire à John Tatum lors de son premier passage à San Diego. Il y était venu alors pour mettre fin aux agissements criminels de Ben Lucasi. Après quelques empoignades assez dures, le policier avait fini par comprendre ce qui motivait les actes d'extrême violence de Bolan. Il savait regarder autour de lui, observer la misère provoquée par les mobsters de la Cosa Nostra et connaissait les sordides méfaits dont ceux-ci étaient capables. Oh, bien sûr, il n'avait jamais enfreint la moindre règle policière pour couvrir le criminel le plus recherché du pays. Mais rapidement il avait éprouvé une sorte d'admiration pour cet homme qui réussissait contre toute attente à faire sortir de leurs trous les ignobles cannibales, à les pilonner et à détruire leurs infâmes combines. Était-ce un sentiment anormal, contraire à sa vie professionnelle ? Il s'était posé la question et avait finalement trouvé la réponse. Non, ce diable d'homme, ce fou lucide n'était pas condamnable au sens de la morale. Et qui plus est, Tatum comme beaucoup d'autres flics authentiques ressentait pour lui une sorte d'affection quasi fraternelle. Tout simplement parce que Bolan est de ces hommes qui forcent l'admiration, quels que soient les moyens qu'ils emploient pour parvenir à leurs fins.

L'Exécuteur savait qu'en tant qu'être humain John Tatum lui était tout acquis. Mais il n'oubliait cependant pas le côté policier de son personnage.

Il posa sur le bureau l'attaché-case en cuir dont il avait préalablement fait sauter les serrures à combinaison, et l'ouvrit.

— Jetez un coup d'œil là-dessus et vous serez édifié. Ou plutôt consacrez au moins une heure à examiner ces papiers.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les comptes de David Manetti, les adresses et les téléphones des types qui travaillent pour lui ou qui sont corrompus, et des tas de notes personnelles. Ce type est extraordinairement méticuleux et il a noté des tonnes de choses du plus grand intérêt pour vous.

— Comment vous êtes-vous procuré ça ?
— Ce serait trop long à vous expliquer.
— Oui, je vois. Mais pourquoi m'apportez-vous ces documents, à moi ?

— J'en ai étudié l'essentiel, ils ne me sont plus d'aucune utilité, et je n'ai pas le temps de m'occuper de tous les gens qui barbotent dans la fange de votre ville. Ça, c'est votre boulot. Entre autres, vous trouverez des noms de politiciens importants de Californie, de militaires haut gradés de l'US Navy impliqués dans le carrousel dégueulasse, ainsi que ceux de nombreux honorables citoyens que vous pourrez mettre au frigo sous de nombreux chefs d'accusation. Je suis sûr que vous saurez en faire bon usage.

— Bon Dieu !... Vous êtes complètement givré. La ville est actuellement remplie de truands qui sont prêts à déclencher un carnage général.

— Je suis parfaitement au courant, répliqua Bolan avec un bref rire lugubre.

— Qu'espérez-vous ?

— Les aider à s'autodétruire et liquider les rescapés.

— Vous ne sortirez pas vivant de San Diego.

— Tout le monde doit mourir un jour. Mon chemin est différent de celui qu'empruntent les autres, voilà tout. Autre chose : la gangrène est implantée jusqu'au sein de votre propre administration, mon vieux. Mais vous le découvrirez dans ces paperasses.

— Je m'en doute, hélas. La meilleure, c'est que depuis deux jours on m'empêche carrément de faire mon boulot. Impossible d'obtenir le moindre mandat d'amener ou d'inculpation... Les juges prétendent qu'il s'agit d'une affaire fédérale et que mon rôle doit seulement consister à maintenir l'ordre. Mais je n'ai évidemment pas vu l'ombre d'un agent du FBI, bien que j'aie failli y croire un instant...

— Cherchez celui ou ceux qui font pression sur eux.

— J'ai déjà trouvé une partie de la réponse, mais je ne peux rien faire sinon me contenter d'obéir.

— Quand vous aurez fini d'éplucher ces documents, vous changerez sûrement d'avis.

— Vous croyez qu'ils sont suffisamment importants pour me permettre de transgresser la loi ?

— Il ne s'agit pas de transgresser la loi, John, mais de la faire respecter, même si vous deviez affronter vos propres chefs. Il est parfois des cas où il faut savoir prendre des responsabilités qui semblent contraire aux règles préétablies. Souvent, ces règles ne servent qu'à protéger la vermine au détriment des gens honnêtes dont votre rôle est d'assurer la sécurité.

Tatum eut un sourire triste. Bolan lui faisait en quelque sorte une

leçon de morale et de droit civique ! Mais il avait cent mille fois raison, bon Dieu ! C'était lui qui était dans le vrai. On ne combat pas les truands de haut vol avec des décrets, surtout quand lesdits décrets sont manipulés par des politicards vendus corps et âme à la Mafia.

— D'accord, assura-t-il, je vais ingurgiter tous ces papiers pourris et voir ensuite comment résoudre mon problème.

— N'attrapez pas une indigestion, sourit Bolan.

— Avez-vous autre chose à me dire ? Ou à me demander...

— Rien d'autre.

— J'aimerais bien savoir ce que vous comptez faire maintenant.

— Pas question. Je ne tiens pas à faire de vous mon complice officiel. Je ne vous demande aucune faveur spéciale, sauf de faire votre métier de flic.

— Évidemment. Mais ça ne m'empêche pas de penser à ce qui va se passer dans ma ville. Tous ces gros combinards...

— Pour eux, ça va être le crash. J'essaierai plus tard de vous prévenir des mouvements ennemis. Si je suis en mesure de le faire.

Leurs regards s'accrochèrent soudain avec une grande intensité. C'était comme si un courant palpable circulait entre eux, bien au-delà des mots, remplaçant toute démonstration verbale. Puis le flic prononça d'une voix un peu rauque :

— J'attendrai votre appel.

Bolan lui fit une grimace et sortit silencieusement.

Il y eut tout de suite une sorte de vide dans la pièce, une bizarre sensation de manque. Le chef de l'OCD jeta un coup d'œil sur sa montre. L'entretien n'avait même pas duré trois minutes et, pourtant, il lui semblait qu'une parcelle d'éternité s'était écoulée depuis l'apparition impromptue de ce dingue de Bolan. Et à présent Tatum restait comme deux ronds de flan au milieu de son bureau. Il ressentit un frisson dans la nuque, prit une profonde inspiration et retourna s'asseoir à son bureau pour commencer à inventorier le contenu de l'attaché-case.

Ce fut à cet instant que la porte s'ouvrit sur son adjoint, Tim Loghan.

— Qui était ce type qui vient de sortir ? demanda-t-il.

Tatum marqua une pause avant de rétorquer :

— J'espère que vous garderez ça pour vous, mon vieux. Nous l'avons croisé sans le voir à l'aéroport...

— Quoi ? Vous ne voulez quand même pas dire...

— Eh oui !

— Mais ce type est complètement givré de se pointer comme ça chez nous !

— C'est bien ce que je lui ai dit. Vous le croyez vraiment ?

— Eh ben... Non, réflexion faite, ce n'est pas trop surprenant.

Vous avez déjà eu affaire à lui, n'est-ce pas ?

— J'ai bien failli ne pas le reconnaître, il aurait pu se payer ma tête et me faire marcher comme il le voulait. Vous pensez peut-être que j'aurais dû donner l'alerte ?

Loghan eut un regard vers l'attaché-case toujours ouvert sur le bureau.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un cadeau d'anniversaire, ricana le flic gradé.

— De quel anniversaire parlez-vous ?

La voix de Tatum s'abaissa :

— De celui du retour de Bolan. Il y a là de quoi lancer la plus grosse opération policière qui ait jamais été faite dans notre ville. Qu'en dites-vous ?

— Que vous avez bien fait de ne pas donner l'alerte, répliqua Loghan sur un ton excité. En ce qui me concerne, je n'ai rien vu.

Puis, pensif :

— Je me suis souvent demandé ce qui le fait courir comme ça après la Mafia.

— Demandez-le-lui si vous arrivez à le rattraper, ce dont je doute. C'est une question que je me suis posée moi aussi il y a pas mal de temps de ça.

— Et vous avez trouvé la réponse ?

— Non. Elle s'est imposée toute seule. Ne vous cassez pas trop la tête, Tim. Essayez de le regarder faire et vous comprendrez vous aussi.

CHAPITRE XV

L'hôtel Royal Inn se situait approximativement sur le trajet de l'Exécuteur. Il n'eut donc qu'un léger crochet à faire pour vérifier si certaines de ses suppositions étaient exactes. Et si tel était le cas, il voulait signifier clairement à un manipulateur de ficelles qu'il n'ignorait rien de son jeu.

La 9^e Avenue sommeillait dans la lumière jaunâtre de ses hauts lampadaires, parfois parcourue par quelques véhicules circulant à faible allure. Bolan y engagea doucement la Corvette bleu métallisé, dépassa la façade de l'hôtel et tourna ensuite dans une rue perpendiculaire où il coupa le contact du moteur. Il avait eu le temps d'observer l'Oldsmobile verte à l'arrêt contre le trottoir, une trentaine de mètres après l'établissement, ainsi que les trois silhouettes immobiles à l'intérieur.

Il ne s'était pas trompé, Big Paul Giuliani lui avait collé des sbires aux fesses, ou du moins l'avait-il tenté.

Il refit à pied le parcours inverse, s'arrêta à quelques mètres du véhicule et alluma posément une cigarette pour s'en approcher ensuite. Les silhouettes engoncées dans l'habitacle s'animèrent imperceptiblement. Une vitre latérale mue électriquement s'abaissa dans un doux ronronnement.

— Vous ne vous faites pas trop chier, les gars ? demanda-t-il d'un ton sarcastique.

Le type près de la portière avant tourna son visage vers lui mais ne dit mot. À l'évidence, il ne savait pas trop quoi répondre.

Bolan rigola.

— Faites pas cette tête, vous et moi on joue la même partie. Paul a dû vous le dire.

Observant l'antenne apparente sur le toit, il questionna encore :

— Tu peux le joindre ?

— Ça dépend, rétorqua enfin la face basanée et anguleuse tournée vers lui.

— Faut que je lui passe un message urgent.

— J'vais voir...

Le type porta contre sa joue le combiné d'un radio-téléphone et promena ses doigts sur un clavier. Après quelques borborygmes, il tendit l'appareil.

— C'est toi, Paul ? fit Bolan.

Il y eut une toux grasse puis la voix rocailleuse de Giuliani :

— Comment vous avez repéré mes gars ?

— Facile. C'est comme s'ils avaient un écriteau sur le front.

Big Paul ricana.

— Heu, vous m'en voulez pas ?

— Non, j'aurais fait pareil. Écoute, faut que tu le joignes tout de suite. Dis-lui que ça bouge plein pot de l'autre côté, je crois qu'ils ont eu un renseignement important sur l'endroit où il se planque. Tu me suis ?

— Ouais. Comment ça ?

— Il y a forcément un vendu chez lui. J'ai eu le tuyau depuis là-bas, sur la côte Est. En tout cas, l'information a fait son chemin. Qu'il se grouille, ça sent le roussi et on n'aimerait pas qu'il ait de gros ennuis. O.K. ?

— Ouais...

— Confirme-lui qu'il a tout notre soutien et qu'il n'a qu'un signal à lancer pour qu'on accoure. Tu as de quoi noter ?

— Allez-y.

Bolan lui indiqua un numéro correspondant à une ligne de radio-téléphone disponible à bord de son mobil-home, et il enchaîna :

— J'y serai dans une demi-heure maxi. Au fait, tu devrais dire à tes gars qu'ils peuvent rentrer à la maison, Paul. Je te les passe.

Il tendit le combiné au gorille à la tête anguleuse, lui adressa un sourire de complicité, puis tourna les talons pour rejoindre la Corvette. Quelques instants plus tard, il entendit un bruit de moteur qui allait decrescendo. Les sbires de Popaul partaient la queue entre les pattes.

Il lança le puissant moteur de son bolide de sport et traversa rapidement les quartiers nord de la ville pour rejoindre son QG mobile. Ses deux amis avaient fait rouler le gros van jusqu'à une position secondaire pour éviter de le laisser trop longtemps en stationnement au même endroit.

— Ils ont commencé à s'exciter de tous les côtés pendant ton absence, lui annonça Blancanales. La dernière écoute concerne les zigs de New York, j'ai l'impression que...

Il s'interrompit en entendant la sonnerie discrète de la ligne numéro Un, décrocha, brancha le scrambler et précisa rapidement :

— C'est Brognola.

Il tendit l'appareil à Bolan qui déclara sur un débit rapide :

— J'ai très peu de temps devant moi, Hal. Quoi de neuf ?

— Nos écoutes ont fonctionné. L'ami Augie a eu plusieurs appels de la part d'une grosse tête de San Diego. Devine qui ?

— Scapula, je suppose.

— Ça devient emmerdant, tu me coupes sans cesse mes effets.

— C'est logique. L'affaire se précise ici à la vitesse grand V.

— Depuis le début de la nuit, ils entretiennent un dialogue à mots couverts mais dont on peut déduire que le feu vert est donné pour le grand boum. La confirmation de ce que tu viens de me dire. C'est imminent. Ils ont parlé aussi de la pêche au requin et de son poisson pilote. Tu comprends ce que ça signifie ?

— Peut-être bien. Le requin est myope et suit toujours son poisson-pilote qui le guide vers sa proie.

— Ouais. Ça n'a rien de nouveau.

— Sauf si le squalo ignore que son guide a choisi un nouveau maître.

— Pour l'entraîner dans une méchante chausse-trappe ? envisagea Brognola. Le requin en question pourrait être Manetti. Ça se tient, en effet. Mais qui est le pilote ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Ça peut être n'importe quel homme de Manetti ou de ses amis.

Un gus en qui ils ont confiance en tout cas. D'ailleurs, je m'en contrebalance, ce qui compte c'est que ça fonctionne de cette façon. Tout concorde, Hal. Les hypothèses et les informations de toutes provenances... Dis-moi, qu'est-ce qui se passe actuellement à San Diego ?

— C'est toi qui me poses la question ?

— Je veux dire, sur un plan officiel. Est-ce qu'il y a quelque chose en préparation, une grosse opération politique, par exemple, un meeting industriel important, des négociations avec l'étranger ?

— Rien de nouveau sur le plan industriel ou politique. San Diego ne bouge pas de sa situation qui est d'ailleurs très confortable. Mais il y a un projet qui vise à faire de cette ville la plus importante base aéronavale de toute la nation.

— J'ignorais ce détail. San Diego est déjà très structuré sur ce plan.

— Les grosses huiles gouvernementales veulent en faire une sorte de NORAD de la Marine pour toutes les opérations concernant le Pacifique.

— Alors c'est sans doute pour ça que la racaille y porte tant d'intérêt. Il va y avoir d'énormes marchés à prendre. De nouvelles filières à monter et un pognon monstre à se mettre dans la poche. C'est bien le nouvel Eldorado, Hal, pas de doute. Et l'autre gros poisson ne veut pas lâcher prise. Sa gueule est grande ouverte.

— Maintenant, ça devient évident. Au fait, Tommy m'a téléphoné il y a environ une heure, il était dans tous ses états.

— S'il te rappelle, dis-lui qu'il arrête de larmoyer, j'ai récupéré sa coéquipière.

— Je sais. Elle m'a fait parvenir un message voilà une vingtaine de minutes.

— Qu'est-ce qu'elle raconte ?

— Ce n'est pas moi qui l'ai eue en ligne. Elle a précisé que tout allait bien de son côté et que son rôle de composition était terminé. C'est ce que l'agent qui a pris son message m'a griffonné sur un bloc-notes.

— C'est tout ?

— Le reste est assez sibyllin. Elle dit qu'elle doit vérifier une dernière fois la première carte qu'elle a tirée du jeu. Ça m'inquiète un peu. Tu as une idée sur la question ?

Un frisson parcourut la nuque de Bolan.

— Elle a bien dit la première carte ?

— C'est ce que je lis sur ce papier.

— Merde !

— Est-ce que ça a une signification pour toi ? insista Brognola dont la voix s'était un peu altérée.

— Je crois bien, hélas.

— Pour l'instant, je n'ai aucun moyen de les joindre, ni Tommy ni elle.

— Rappelle-moi sur le baladeur si tu as encore du nouveau, dit Bolan en raccrochant.

Il forma tout de suite le numéro correspondant à la planque de Utah Street où il avait laissé Joyce Chebleu, laissa sonner deux fois puis quatre. À la troisième tentative, la tonalité retentit indéfiniment sans que personne ne décroche et il reposa l'appareil.

Et voilà ! Ce foutu flic femelle n'avait tenu aucun compte de ses avertissements. Miss Cactus s'en était retournée se fourrer dans la gueule du monstre.

Il chassa temporairement cette pensée attristante, questionna Blancanales :

— Où en sont les écoutes ?

— Je crois que tu vas te régaler, fit Politicien.

Bolan le suivit dans le module technique où Schwarz était penché sur la console de détection électronique, un casque d'écoute sur la tête. Ce dernier fit pivoter son siège pour faire face à Bolan.

— Je te passe d'abord une conversation pompée chez Cavaletti, annonça-t-il. Son interlocuteur n'est autre que l'ami Manetti.

Une bande magnétique se mit en mouvement, faisant entendre deux voix chuchotantes dans le haut-parleur :

— Où en est-on, Bob ?

— Bon sang, je me demandais si tu allais m'appeler. Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Il y a eu de gros ennuis chez moi. Les gars que j'avais laissés

sur place se sont tous fait, heu... Tu me comprends ?

— Ouais, je vois. Mais je...

— Le plus emmerdant, c'est que mes papiers ont disparu.

— Tu veux dire... les comptes et tout le reste ?

— Oui ! siffla le haut-parleur.

— Merde. Écoute, il va falloir que...

— Ça ne peut être que cette ordure, il a dû envoyer une équipe et attendre que je sorte. Et aussi...

— Bon Dieu, laisse-moi parler, Dave ! Ça y est, le gus que tu sais a eu le renseignement, il vient de m'appeler.

— Ah ! Donc on va pouvoir bouger. C'était plus possible de rester comme ça.

— J'ai déjà averti Carlo, ses gars sont prêts. Avec les nôtres, on a près de cinquante bonshommes sur le pied de guerre. Il faut que tu rappiques le plus vite possible.

— Bon, le temps d'arriver. Mais j'ai pas de nouvelles de l'équipe que j'ai envoyée à Océan Beach pour récupérer la nana. J'espère qu'il n'est pas arrivé une autre connerie de ce côté.

— Perds pas ton temps avec eux. On a assez de monde comme ça. Si je ne te vois pas dans un quart d'heure, je file là-bas. Je tiens pas à louper le spectacle.

— Moi non plus ! Heu, le mieux serait peut-être qu'on se donne rendez-vous ?

— D'accord. Où es-tu ?

— Dans ma caisse, pas loin de Bonita, sur la 805.

— O.K., c'est sur le trajet. On fait comme ça. Rappelle-moi sur la radio dans vingt minutes. Ciao.

Schwarz interrompt le défilement de la bande et commenta :

— Cet appel a été émis à peine dix minutes avant ton arrivée. Ça me semble être le coup d'envoi pour la grosse opération de la part du clan Manetti. Et contrairement à ce que l'on croyait, ils ont une troupe nombreuse à leur disposition.

Bolan acquiesça silencieusement, réfléchit un peu et demanda :

— Quelles sont les autres écoutes ?

— Elles correspondent aux bugs que Politicien a placés à l'hôtel où sont parqués les mecs de Augie. Ça semble être la confirmation de ce que tu penses, à savoir que quelqu'un dans l'ombre joue les chefs d'orchestre invisibles. Le mot d'ordre passe d'une oreille à l'autre... Il y a eu d'autres conversations sur ce canal, mais sans grande importance. Puis on a intercepté un appel de radio-téléphone. Big Paul et une personne qui pourrait bien être le tireur de ficelles. Nous avons pu faire une localisation. Ensuite, le scanner a capté une assez bizarre série de signaux sur la bande Cibi, un peu comme une émission de radiobalise.

— Passe-moi d'abord l'écoute de l'hôtel, fit Bolan.

Il se fit attentif aux nouvelles voix qui faisaient doucement vibrer la membrane du haut-parleur :

— Oui, c'est bien Angel, disait Gennaro Langela.

— Tu es prêt ?

— Ça fait des heures que je suis prêt.

— Alors ça tombe bien parce qu'on vient justement de recevoir le top. L'objectif est tout près du grand réservoir dont je t'ai parlé. Branche-toi sur la fréquence 17. Tu recevras le bip prévu à partir de National City Est en sortant par Bonita Road. Et fais gaffe. Si tu l'entends plus, ça voudra dire que tu es sorti de l'axe. Tu dois y arriver les doigts dans le nez, Angel. O.K. ?

— O.K., Mike. On fonce.

— T'as intérêt. N'oublie pas non plus que tu n'as pas tous tes effectifs.

— Évidemment. Est-ce que le... poisson pilote sera là-bas ?

— J'en sais rien. En tout cas, s'il est dans la nasse, ne fais pas de détail, tu m'as bien compris ?

— Pigé.

— J'ai déjà passé un coup de fil à Bepo. Ce con est toujours persuadé que vous êtes là pour les épauler.

— J'espère ! Ce serait mauvais pour nous qu'il ait un doute.

— Bon, je te dis merde. Ciao.

De nouveau, Schwarz arrêta la bande, un sourire amusé aux lèvres.

— Ça se précise comme tu veux ? questionna-t-il.

Bolan lui renvoya son sourire.

— Ça en a tout l'air.

— Écoute ça, maintenant...

Cette fois, l'Exécuteur reconnut la voix sèche de Jo Scapula précédée par un grognement mécontent :

— Putain ! Je t'avais dit de ne plus m'appeler sur cette ligne.

— L'autre ligne a l'air de déconner, rétorqua la voix caverneuse de Paul Giuliani. En tout cas, j'ai pas réussi à faire passer l'appel.

— Bon, qu'est-ce qu'il y a ?

— Ce mec qui arrive soi-disant de Miami...

— Ouais ?

— Il te fait dire que les autres sont sur le pied de guerre et qu'il y a une mouche chez nous.

— Comme si on le savait pas ! gloussa le boss de San Diego.

— Sûr. Il a fait passer l'information aux autres fumiers comme on s'y attendait. Mais qu'est-ce qu'on fait avec ce Lambretta ? Il m'a laissé un numéro où on peut le joindre.

Un silence précéda la réplique de Scapula :

— Rien pour l'instant. On le laisse à côté de l'opération et ensuite on verra. Faut pas mettre tous les œufs dans le même panier. En attendant, va vérifier que tout le dispositif est correctement en place. Récupère-moi le colis au passage et envoie-le-moi ici. Magne-toi.

Schwarz s'étira et se passa la main sur les yeux.

— Voilà, c'est tout pour l'essentiel, commenta-t-il. Mais le plus important, c'est qu'on connaît maintenant avec précision le point d'émission. Ce deuxième relevé gonio recoupe le premier dans le quartier de Paradise Valley.

Blancanales abaissa une lampe à réflecteur sur une carte de San Diego et sa région. Deux traits tracés au crayon s'entrecroisaient entre Impérial Avenue et Paradise Valley Road.

— C'est presque une invitation aux réjouissances, dit Schwarz. Reste à savoir si c'est vraiment là que va se terminer le grand jeu.

Bolan était pensif. Il observa encore la carte routière, s'attachant à étudier la région du sud-est.

— Avez-vous localisé ces signaux radio ? demanda-t-il.

— Pas eu le temps. Ça a été trop bref, comme si quelqu'un faisait des essais. Mais on a noté la fréquence.

— Il se pourrait que ce soient les bips dont les types de New York ont parlé à Langela, suggéra Blancanales. Un signal directionnel de guidage.

— Peut-être. Et le réservoir en question pourrait fort bien être celui de Sweetwater. Il faudra essayer de recouper Bonita Road et tendre l'oreille.

Schwarz se gratta la tête.

— Ça ne concorde pas avec la localisation du goniomètre.

— Le vieux renard n'est sûrement pas resté dans la nasse qu'il a installée, dit Bolan. En admettant même qu'il y ait seulement mis les pieds pour tout vérifier, il a sûrement pris très vite du champ ensuite. Et je ne suis pas loin de penser qu'il va s'empresse de changer une nouvelle fois de tanière. À moins que ce ne soit déjà fait.

— On met le cap sur Paradise Valley ? demanda Blancanales.

— Négatif. Je mets le cap sur Paradise Valley, rectifia Bolan. Vous deux, vous filez à National City et vous vous débrouillez pour trouver d'où proviennent ces émissions fixes.

— S'ils réémettent, on les captera forcément avec le scanner.

— Nous resterons en liaison radio constante. Alerte-moi dès que vous aurez trouvé quelque chose mais ne vous approchez pas du point d'émission. Observez seulement.

— Aperçu, capitaine ! sourit Blancanales.

— Et vérifiez la tourelle du lance-missiles, ajouta l'Exécuteur qui se rendit ensuite au fond du mobil-home pour enfiler sa combinaison de combat.

CHAPITRE XVI

Bolan avait poussé à fond son bolide de sport en direction de Paradise Valley tandis que le gros van s'était ébranlé pour rejoindre la banlieue sud de San Diego.

Il avait emporté la carte à grande échelle sur laquelle Schwarz avait localisé l'émission de radiotéléphone. Parvenu à proximité du point de convergence, il ralentit, continua de s'approcher de son objectif, le moteur de la Corvette ronronnant doucement. Enfin, il la gara sous la frondaison d'un petit bois, coupa le contact et ôta l'imperméable qui dissimulait sa combinaison de combat.

Big Thunder, son énorme AutoMag .44, était fixé à son ceinturon militaire. Le Beretta silencieux occupait sa place habituelle sous son aisselle gauche, dans un holster spécial, et le petit P.-M. micro-Uzi lui pendait sur la poitrine, retenu par une bretelle passée à son cou.

Depuis plus d'un kilomètre, il n'avait pas aperçu la moindre maison, aucune lumière n'avait parsemé son trajet sur le chemin de terre qu'il avait suivi pour rejoindre la zone pointée sur la carte. Ses yeux s'étaient parfaitement accoutumés à l'obscurité environnante et, là-bas, à une distance encore inappréciable devant lui, il distingua un faible halo bleuâtre qui lui laissait à penser que son but n'était pas très éloigné.

Il marcha rapidement le long du chemin pour s'enfoncer ensuite dans le sous-bois lorsque le halo bleuté devint un peu plus consistant. Une approche prudente lui fit entrevoir les contours sombres d'une maison apparemment en ruine d'où émanait une lumière sourde par d'étroites fenêtres au premier étage.

Ses yeux s'étaient parfaitement accoutumés à l'obscurité ambiante et il aperçut un véhicule tout-terrain à l'arrêt devant le perron, vide de tous occupants. Devant la bâtisse, l'herbe folle qui poussait là avait été couchée irrégulièrement sur une importante surface, comme si plusieurs véhicules y avaient stationné et roulé.

Sur le toit, deux longues antennes se dressaient vers le ciel qui traînait encore quelques nuages poussés mollement par le vent.

Bolan demeura plusieurs minutes dans une immobilité de pierre, écoutant les bruits de la nature. Un oiseau nocturne hulula quelque part. Un bruissement se fit entendre à quelques mètres de lui, sans doute provoqué par un petit rongeur. Mais il ne décela nulle présence

humaine dans les abords de la bâtisse délabrée.

Par contre, une vague silhouette avait été un court instant perceptible en ombre chinoise sur les rideaux d'une fenêtre d'angle. Il s'agissait de rideaux sombres, comme ceux dont on se servait pour le black-out pendant la Seconde Guerre mondiale. Puis il entrevit une deuxième forme humaine qui semblait se débattre, poussée par une autre. Et il perçut alors des voix atténuées, quelques paroles un peu plus fortes mais incompréhensibles.

L'Exécuteur décida de ne plus attendre. À l'évidence, le nid infect n'était plus occupé que par quelques serpents laissés sans doute en arrière-garde, et qui ne paraissaient pas craindre une visite des lieux. Mais quelqu'un semblait avoir besoin d'aide, là-haut. Quelqu'un dont il n'était pas bien difficile de deviner l'identité.

Le hall d'entrée et la pièce que Bolan traversa dans l'ombre, au rez-de-chaussée, sentaient le moisi. Une brève inspection à l'aide de sa mini torche lui montra des murs décrépis, des papiers peints en lambeaux et des meubles abîmés. De grosses toiles d'araignées garnissaient les angles des murs et du plafond.

Le vieux renard avait choisi une bien curieuse planque pour mener son intrigue. Une planque pourrie pour une intrigue pourrie.

L'escalier que Bolan emprunta pour se rendre à l'étage commença à gémir dès qu'il mit un pied sur la première marche et il dut le graver en marchant sur le côté, contre le mur.

Le décor changea radicalement lorsqu'il parvint sur le palier de l'étage où une épaisse moquette garnissait le plancher. Il y avait de la moquette aussi sur les murs du couloir qui s'étendait devant lui et desservait plusieurs pièces dont une était ouverte et éclairée par une lampe à pied. Une chambre à coucher somptueusement aménagée, avec un lit à baldaquin, des meubles de prix et des tentures murales. Le lit était défait, les couvertures et les draps posés pêle-mêle dans un angle ; une armoire en bois massif béait, laissant voir ses étagères vides.

Une autre pièce dont l'Exécuteur n'eut qu'à pousser la porte offrait le même spectacle. Cela sentait le départ précipité.

L'Exécuteur perçut une voix ténue, faible. Un glapissement retentit soudain, venant du fond du couloir :

— Ta gueule ! T'entends ? Tu la fermes ou je te règle tout de suite ton compte.

Il y eut ensuite un petit gémissement, puis le silence.

Bolan progressa sans plus attendre jusqu'au bout de la coursive. Il dégaina l'AutoMag, pesa doucement sur le battant par où avait filtré la voix hargneuse, tout en abaissant la poignée. L'interstice ainsi ménagé lui permit d'observer une partie de ce qui se déroulait de l'autre côté. C'était une grande pièce meublée aussi luxueusement que celles qu'il

avait visitées mais qui tenait visiblement lieu de salle de séjour. Un homme corpulent qui se tenait de dos était occupé à ranger des armes dans une valise. Un autre débranchait des appareils électroniques alignés côte à côte sur une longue table, contre un mur. Celui-ci se tourna bientôt de trois quarts pour parler à un interlocuteur qui restait invisible à Bolan :

— Avant de sortir ces bidules, tu veux pas qu'on essaie encore d'appeler Dave ?

— Non, c'est peine perdue. Le vieux con a dû enlever les fusibles avant de partir.

— Quel enfoiré !

— On téléphonerait plus tard. Magne-toi le cul de ranger ces conneries.

L'Exécuteur avait reconnu la seconde voix.

Maintenant, il n'avait plus besoin de confirmation. Repoussant brutalement la porte, il fit irruption dans la pièce et aligna sa première cible, le type à la valise. Big Thunder fit entendre son fantastique aboiement et la tête du mafioso éclata comme une pastèque pourrie, répandant tout autour de lui sa cervelle en un geyser poisseux. Complètement ahuri, son comparse contempla la noire silhouette de Bolan avec des yeux de dément, apparemment incapable d'une réaction rapide. Un quart de seconde plus tard, son regard abasourdi disparut dans un giclement de sang et d'os et il partit à la renverse en faisant des gestes de sémaphore avec ses bras.

Dans un mouvement coulé, imperceptible, Bolan avait pivoté pour englober du regard le reste de la scène. Le troisième occupant des lieux, lui, avait eu une réaction ultra-rapide. Tout en dégainant son revolver, il avait fait un bond de côté pour venir se plaquer derrière la silhouette féminine qui se tenait debout à côté d'un fauteuil, les poignets attachés devant elle.

Il y avait un cinquième personnage dans la pièce. Mais celui-ci n'avait plus son mot à dire dans l'acte macabre qui avait manifestement commencé bien avant l'arrivée de l'Exécuteur. Giuseppe Garcia, le chef de la garde de Big Paul, était allongé au sol et baignait dans son propre sang qu'épongeait goulûment la moquette de luxe.

L'immense canon de l'AutoMag s'était immobilisé, sa ligne de mire centrée sur l'étrange couple formé par Ralph Bonnano et Joyce Chebleu. Il la tenait fermement, faisant de son fragile corps un bouclier vivant sur lequel il pointait un .357 Magnum. Son regard étincelait de rage.

— Laisse tomber la fille, déclara Bolan d'une voix glacée.

La bouche du tueur en chef de Scapula se tordit :

— J't'emmerde ! Je laisse rien tomber ! C'est toi qui vas lâcher ton

putain de flingue ou j'la bute.

— Pas d'accord. Tu lâches tout et on discute ensuite.

— Fumier ! J'veais lui faire sauter le bocal comme j'ai fait avec ce connard de Gus. Et après ce sera ton tour. Tu m'fais pas peur, Bolan !

— Peut-être bien. C'est toi, le poisson-pilote ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? Essaie pas de m'embrouiller.

— C'est toi qui renseignes Manetti ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? Lâche ce putain de flingue, enfoiré !

— Voilà, fit Bolan en caressant doucement la détente de Big Thunder.

Au tonnerre du coup de feu correspondit instantanément l'image sanglante d'une face tordue par la haine qui se désintégrait sous une infernale poussée de plus d'une demi-tonne. La jeune femme hurla tandis que le corps de Ralph Bonnano s'affaissait, l'inondant de son sang dans un immonde jaillissement.

Bolan repoussa du pied le cadavre du tueur, attrapa la fille par l'épaule et la tira à l'écart, trancha les liens de ses poignets. Elle n'arrêtait pas de hurler, les yeux fous, et il dut la gifler pour la calmer.

— C'est terminé ! Reprenez-vous, miss Cactus !

D'un coup, elle cessa de crier. Ses cheveux étaient poisseux de sang chaud, de même que sa joue droite et la naissance de son cou. S'efforçant d'affermir son regard, elle le fixa et demanda d'une voix hachée :

— Qu'est-ce... qu'est-ce que vous avez dit ?

— C'est fini. Nous filons.

— Miss Cactus, hein ? Pourquoi m'avez-vous appelée comme ça ?

Se passant machinalement la main sur le visage, elle l'en retira souillée de sang et Bolan crut qu'elle allait se remettre à hurler. Mais elle se contint. Ses lèvres tremblèrent lorsqu'elle se remit à parler :

— C'est dingue, tout ça... Ne me dites pas que...

Il l'interrompit sèchement :

— Où est Scapula ?

— Parti. Vous l'avez raté de peu.

Bolan lui lança un regard méfiant puis ordonna :

— Allez vous passer rapidement la tête sous un robinet et séchez-vous. Je suis pressé.

— Je préférerais une douche.

— Pas question.

Lui donnant une petite claque sur les fesses, il la propulsa dans le couloir, puis pivota lentement pour observer l'ensemble de la pièce.

Les appareils entreposés sur la table contre le mur correspondaient à un matériel ultramoderne d'écoute et de détection à distance, presque aussi sophistiqué que celui qui équipait le char de combat de

l'Exécuteur. Il y avait un scanner multifréquences, un décompresseur d'enregistrement, une platine magnétique à plusieurs pistes, un égaliseur pour éliminer bruits de fond et parasites et, bien sûr, un radio-téléphone longue portée par le truchement duquel on devait pouvoir correspondre avec toute la Californie du Sud.

Scapula avait aménagé la vieille demeure en centrale d'écoute électronique. Il avait sans doute disposé des relais à divers endroits de la région pour acheminer jusqu'ici les émissions de ses « bugs ». Ainsi, il avait pu espionner ses ex-associés à distance, prévoir leurs moindres mouvements et connaître par avance leurs intentions. C'était ainsi qu'il avait pu mener tranquillement le jeu depuis sa tanière retranchée, s'amusant sans doute vicieusement des combines que les autres mettaient sur pied pour le retrouver et lui faire avaler son bulletin de naissance.

Bolan, maintenant, était certain que c'était Scapula et lui seul qui avait tout imaginé et déclenché cette opération de toutes pièces. Se sachant en instabilité, trahi par ses lieutenants, il n'avait pas attendu. Il avait purement et simplement pris lui-même l'initiative de l'offensive. La vieille fripouille avait fait preuve d'un machiavélisme poussé à l'extrême, provoquant la mise en œuvre de troupes diverses lancées à sa recherche, téléguidant les uns, trompant les autres, jouant sur la déloyauté de certains de ses hommes qu'il avait facilement percés à jour avec ses écoutes multiples.

Il avait ainsi monté une cabale dont le but devenait évident : le rassemblement de tous ses ennemis, traîtres, spoliateurs en puissance et conspirateurs éventuels, dans un périmètre contrôlable afin de les anéantir. En leur laissant croire qu'il était en cavale, donc vulnérable, il avait fait jouer l'instinct ancestral des charognards de la Mafia. Et ses pairs avaient marché dans le sinistre attrape-nigaud !

L'envoi par Augie junior d'une troupe de buteurs faisait sans aucun doute aussi partie du plan machiavélique. Appels téléphoniques, confidences, promesses et faux engagements avaient dû se succéder depuis plusieurs jours entre les deux extrémités du pays. Pour Bolan, là également, il s'agissait à coup sûr d'un marché de dupes entre deux cannibales particulièrement voraces dont l'enjeu serait remporté par le plus rapide et le plus féroce. Augie Marinello avait la puissance de son côté, tandis que le vieux *capo* possédait l'avantage du terrain.

Mais Jo le Machiavélique avait oublié d'intégrer certains éléments majeurs dans son équation vicelarde. On peut, certes, et dans une certaine mesure, manipuler des hommes en les intoxiquant avec de fausses basses de données qui ont toutes l'aspect de l'authenticité, surtout lorsqu'il s'agit de truands sans trop de cervelle. Mais il est bien dangereux de prétendre jouer sur les notions de confiance et de

trahison pour conduire une opération aussi complexe.

Un traître est par définition un individu susceptible de retourner sa veste à n'importe quel moment suivant les circonstances qu'il traverse et l'intérêt qu'il y porte. Lui accorder ne serait-ce qu'une infime parcelle de confiance, ou croire tout simplement qu'on peut exploiter son côté versatile, relève de l'aliénation mentale.

Mais il est vrai que Scapula n'était plus qu'un vieillard rongé par l'esprit de vengeance et de rapacité. En plus de cela, il n'était pas suffisamment outillé pour diriger et contrôler une guerre tactique comme celle qu'il avait manigancée.

Dans le meilleur des cas, il aurait réussi à provoquer un sanglant affrontement au cours duquel la plupart des belligérants se seraient entre-tués. Mais il en serait forcément resté, et non des moindres, qui auraient échappé au massacre et qui se seraient ensuite empressés de réunir d'autres *soldati* pour reprendre les hostilités.

Bolan interrompit ses réflexions en entendant les pas de la jeune femme dans le couloir.

— Je suis prête, annonça-t-elle d'une voix raffermie.

Sans un mot, il passa devant elle et dévala l'escalier grinçant. Elle non plus ne prononça pas une parole durant le trajet jusqu'à la Corvette. Ce ne fut que lorsqu'ils commencèrent à rouler sur la route goudronnée qu'elle déclara après un petit soupir saccadé :

— J'ai laissé mes cactus dans la vieille baraque.

— Vous auriez pu y laisser beaucoup plus, répliqua Bolan avec une certaine sécheresse.

— Je sais. Je suis incorrigible, n'est-ce pas ? Il fallait pourtant que je le fasse, que je retourne voir ce vieil anthropophage pour aller au bout de ma mission. Seulement, ça a mal tourné.

— Vous vous êtes fait prendre la main dans le sac ?

— Tout juste. Giuliani et ses hommes venaient d'arriver et tout le monde se préparait à lever le camp avant le grand Chelem. J'ai profité de la débandade pour fouiller dans les papiers de Scapula. C'est Ralph Bonnanno qui m'a piquée. J'étais dans le bureau près de l'entrée et il est arrivé en douce. Je suis à peu près sûre qu'il avait lui aussi l'intention de mettre son nez dans ces paperasses. Mais il a dû changer d'idée en me voyant et il a aussitôt rameuté tout le monde, affirmant qu'il me soupçonnait déjà de refiler des indications à Manetti. Comme ça, il se blanchissait aux yeux de son boss, au cas où, alors que c'était lui le vendu...

Bolan accéléra un peu pour rejoindre la route menant à Sweetwater Reservoir. Il questionna :

— Que s'est-il passé après le départ de Jo et de ses hommes ?

— Il a dit à Bonnanno, à Garcia et à deux autres types de s'occuper du déménagement, de faire ça vite. Il leur aussi ordonné de me

conduire dans une maison pas loin de la frontière. Je pense qu'il se réservait de m'interroger plus tard, à sa façon. Il semblait très pressé et excité. Ensuite, cinq ou six minutes après qu'il fut parti, Garcia a regardé Bonnano d'un drôle d'air et lui a demandé pourquoi il avait balancé un coup de fil longue distance au radio-téléphone. Bonnano lui a rigolé au nez et il l'a froidement descendu. Les deux autres types n'ont pas bronché, comme s'ils s'y étaient attendus. C'est vachement compliqué, tout ça, vous ne trouvez pas ?

— On peut toujours simplifier un problème quand on en connaît bien les données, répliqua Bolan d'une voix étrangement neutre.

Elle frissonna, lui jeta en biais un regard nuancé d'inquiétude.

— Vous voulez une cigarette ? lui proposa-t-il.

Elle prit le paquet qu'il lui tendit.

— Où est Scapula, maintenant ? fit-il en lui mettant sur les genoux une pochette d'allumettes.

— Dans une autre planque, je crois.

— Vous la connaissez ?

— Je ne sais pas trop. Il en a sûrement plusieurs.

— Ne recommencez pas où je vous dépose n'importe où sur le bord de la route.

Allumant sa cigarette, elle souffla un gros nuage de fumée, hocha la tête et déclara :

— O.K. Au point où j'en suis... Et puis je vous dois bien ça.

— Vous ne me devez rien, je passais seulement dans le coin, ricana-t-il.

— Très bien, monsieur le macho. Je n'ai pas envie d'être débarquée comme une pute dans le caniveau. J'ai entendu Scapula dire qu'il se rendait à l'Alvarado Building. C'est dans Oceanview Boulevard. Il possède en sous-main une société de négoce dont les bureaux occupent les deux derniers étages de cet immeuble. Il n'a même pas pris la peine de baisser la voix pour que je n'entende pas, dans sa tête j'étais déjà sans doute un paquet de viande froide.

— Garcia et Bonnano devaient-ils le rejoindre là-bas ?

— Possible. Si c'est le cas, il va se poser des questions en ne les voyant pas arriver.

Comme quoi l'issue d'une bataille tient parfois à peu de choses ! Si Bolan n'était pas intervenu et n'avait pas éliminé Ralph Bonnano, celui-ci aurait pu contacter à toute vitesse ses potes de New York. Les plans tordus de Jo le Combinard lui seraient alors revenus en pleine gueule comme un boomerang vicieux et l'opération prévue aurait sans doute avorté. Mais il en allait tout autrement et l'Exécuteur remerciait le destin qui l'avait fait arriver à temps.

Néanmoins, Joyce Chebleu lui posait de nouveau un problème. Il n'était désormais plus question de la lâcher dans la nature alors que le

dénouement de l'affaire devenait imminent. Cette fille était sans doute douée pour la comédie, mais sur le plan tactique elle n'était pas de taille, même si elle était diplômée de l'Académie de police. Bolan pensait qu'elle aurait dû se cantonner à son numéro de music-hall. Elle était ravissante, intelligente et pleine de charme. Des qualités indéniables qui pourtant ne suffisaient pas à lui assurer des chances contre la Mafia. Et il frémissait rien qu'à la pensée de ce que les *amici* auraient pu faire à son joli corps.

Le tonalité de sa radio le tira de ses réflexions. C'était Politicien Blancanales :

— Ça y est, Striker, nous sommes dans la zone sensible.

— Vous avez accroché le bip ?

— Dès la sortie de Bonita Grand Canyon.

— Je viens par le nord-est, donne-moi l'axe.

— Aucun problème, tu longes Sweetwater River par Bonita Road et tu prends la déviation de San Miguel. Ensuite, le mieux serait que tu émettes un signal intermittent pour qu'on puisse te repérer et te guider.

— O.K.

— Vas-y tout doux en arrivant par ici, y a déjà du monde sur place et en approche.

— Un grand rassemblement ?

— Ouais. Tu devrais voir ça, on dirait des pèlerins qui se rendent à la messe.

— Sacrée messe noire !

Bolan entendit le rire de Blancanales.

— Reste à bonne distance, Politicien. Stand-by et écoute permanente. J'arrive.

CHAPITRE XVII

L'endroit était rêvé pour une embuscade, pas de doute à ce sujet. Mais, de nuit, ça ne paraissait pas évident pour la troupe qui commençait discrètement à envahir les lieux. Ils se massaient par petits groupes pour encercler une propriété enclavée entre un bois de pins, une grande colline au profil circulaire, et le long plan d'eau de Sweetwater Reservoir.

Le gros van occupait une position surélevée à mi-pente de la colline, dissimulé aux trois quarts par un maquis arborescent. Les seules lumières dans la carlingue étaient celles de quelques voyants lumineux et de l'écran vidéo sur lequel Bolan et Blancanales fixaient toute leur attention.

Schwarz et Joyce Chebleu se tenaient debout derrière eux, tout aussi attentifs au spectacle.

La Mafia progressait par de prudents déplacements, des équipes se déployaient lentement en éventail, d'autres paraissaient tâter le terrain dans les ténèbres pour se glisser vers l'objectif sans trop de risques de se faire repérer.

L'Exécuteur, lui, avait l'avantage que lui procuraient les installations hypersophistiquées de son char de combat.

Grâce au système StarTron de vision nocturne, le paysage alentour avait un aspect aussi net qu'en plein jour, à cette différence près qu'il apparaissait sous une couleur uniformément verte et que le relief en était un peu accentué.

Blancanales appuya sur un petit levier de la console et le léger chuintement d'un servomécanisme se fit entendre, actionnant une caméra longue portée.

L'image qui se présentait maintenant était celle d'un grand bungalow situé à près de huit cents mètres, entouré par un muret derrière lequel on avait planté de petits conifères. Il n'y avait aucune lumière, pas plus derrière les fenêtres de la bâtisse que dans le parc qui l'entourait. Mais une demi-douzaine de sentinelles déambulait régulièrement dans les limites de la propriété, visibles même sans l'aide d'un dispositif spécial. Parfois, on distinguait la lueur rougeoyante d'une cigarette ou l'ombre d'un soldat en mouvement.

Ceux-là l'ignoraient sans aucun doute, mais ils étaient condamnés d'avance. Leur boss les avait flanqués là en appâts, comme les chèvres

que l'on attache pour attirer le loup dans le piège.

Une nouvelle orientation du levier permit d'avoir une vue en enfilade sur le chemin de terre qui bordait le bois de pins, en contrebas. Quatre véhicules y étaient arrêtés, tous feux éteints. Un coup de zoom précisa l'intérieur de l'un d'eux dans lequel se tenait un chauffeur et un second type, un chef d'équipe, sans doute.

Environ quatre cents mètres en aval du chemin, trois autres voitures se tenaient également à l'arrêt, dispersées à l'orée du bois. Les hommes qu'elles avaient transportés progressaient à travers le maquis qui séparait le chemin de la propriété.

Un peu plus loin, un unique véhicule barrait l'accès à la piste desservant le bungalow. Un soldat était assis sur le capot, une mitrailleuse Thompson sur les genoux.

— Voilà pour le premier clan, dit Blancanales. Ils auront bientôt verrouillé la position. Regarde maintenant du côté du plan d'eau et en bas sur la pente.

Il fit dévier la caméra et agrandit le champ. Après une série de travellings, il repéra une dizaine de types allongés ou accroupis, positionnés sur un front circulaire d'au moins cent mètres à bonne distance de la maison. Encore dix ou douze autres s'étaient répartis au pied de la colline, constituant ainsi une seconde branche de la tenaille destinée à broyer la première vague d'assaut. Enfin, un groupe de sept mafiosi à demi dissimulés dans des taillis fermaient le haut de la tenaille, coupant ainsi tout retrait en direction de la forêt. L'un d'eux se tenait accroupi derrière une mitrailleuse semi-lourde dont la bande de munition était déjà engagée dans la culasse.

L'armée venue de New York était comme prévu au rendez-vous diabolique. Son chef, Gennaro Langela, avait pris part à l'opération et déployé ses équipes à partir d'un véhicule tout-terrain. Bolan aperçut le 4x4 à l'arrêt dans un petit renforcement à flanc de colline. Langela avait toujours son pansement sur le front. Il parlait dans un micro et portait de temps en temps à ses yeux de grosses jumelles que Bolan reconnut comme étant un système de vision nocturne.

— Merde ! dit Blancanales. S'il utilise lui aussi un StarTron, il peut nous repérer.

Schwarz s'était penché par-dessus leurs épaules. Il fit remarquer :

— Il a l'air beaucoup trop occupé à surveiller ce qui est en bas. Et son champ de vision est beaucoup plus étroit que le nôtre.

C'était aussi l'avis de Bolan qui décréta néanmoins :

— Il faudra le compter parmi nos premières cibles. Branche le son, Gadgets.

Le van disposait de plusieurs possibilités d'écoute. D'abord, le scanner multifréquences qui permettait d'intercepter les émissions radio, mais aussi un micro directionnel super-sensible capable de

capter des sons à près d'un kilomètre. Schwarz brancha les deux systèmes mais régla le scanner en priorité.

Presque aussitôt, un chuchotement grinçant tomba de l'appareil :

— ... et fais gaffe, Mike. Fais pas trop avancer tes gars, tu vas te faire repérer.

L'Exécuteur avait reconnu les intonations traînantes de Langela.

L'appel fut remplacé par un ricanement atténué :

— T'inquiète pas, ils peuvent pas nous voir. Ils sont maintenant tout près de la baraque.

— Reste quand même où tu es et attends que ces mecs aient franchi le mur. Je veux pas qu'ils aient une seule chance.

— O.K.

Des chiffres lumineux défilèrent à vive allure sur le cadran du scanner puis une voix différente annonça :

— Ça y est, Bob, on a verrouillé le terrain. On va pouvoir y aller.

— Attends ! On sait pas combien ils sont dans cette cabane. Le mieux est d'y aller en souplesse.

— Tu veux qu'on liquide en douce les sentinelles ?

— Faut les travailler au couteau. Et démerde-toi ensuite pour m'attraper vivant ce vieux salaud.

— Tu les vois, d'où tu es ?

— J'en vois trois.

— Ils sont six en tout. On pourrait presque les toucher. Mais Kahn est toujours pas là.

— Il a un peu de retard. Attends-le avant de donner le signal, il n'est plus qu'à cent mètres sur ta gauche. Bon, silence, maintenant.

L'appareil électronique devint muet.

— On dirait que Scapula a parfaitement combiné l'opération, commenta Blancanales. Je me demande s'il est en ce moment en train de surveiller ce qui se passe ici.

Ouais, Jo le Machiavélique avait bien combiné son plan. Il avait attiré ses ennemis sur un territoire piégé afin qu'ils s'entre-tuent. L'opération s'annonçait tactiquement réalisable. Seulement, ainsi que Bolan l'avait prévu, il y avait une disproportion entre les forces des belligérants. Pas tellement sur le plan du nombre, mais sur celui des positions occupées. Les troupes envoyées par Augie Marinello avaient trop bien manœuvré pour que le clan de Manetti ait quelque chance de leur occasionner des pertes sérieuses.

L'intention de Bolan était donc de rétablir l'équilibre.

— Je suis à peu près certaine que Scapula se tient en effet à l'écoute à distance, dit Joyce Chebleu dont le visage était teinté de la lueur verte de l'écran vidéo. Peut-être même a-t-il fait brancher des caméras à infra-rouge autour de cette maison, ça ne m'étonnerait pas du tout. Vous avez vu l'antenne parabolique sur le toit ?

— Où a-t-il pu dégotter tout ce matériel ? demanda Schwarz.

— C'est évident. Depuis qu'il pille les arsenaux de l'US Navy pour s'enrichir avec les Arabes, il a pu se procurer tout ce dont il a besoin.

— Ça ne l'avancera pas à grand-chose, dit Bolan. Si c'est le cas, il n'aura que l'image d'un gros feu d'artifice.

Blancanales avait continué d'explorer le terrain accidenté en combinant les zoom et les travelling de la caméra extérieure.

Soudain, il s'exclama :

— Hé ! cette bagnole n'était pas là tout à l'heure.

L'écran montrait un gros plan d'une Rolls à l'arrêt sur la route de San Miguel, un peu en surplomb par rapport au mobil-home et à environ six cents mètres. La caisse de luxe demeurerait invisible pour un observateur situé en contrebas.

Bolan poussa le grossissement de l'image jusqu'à cadrer le visage du conducteur.

— Nous sommes maintenant au complet, grogna-t-il avec un petit rire lugubre.

David Manetti était venu contrôler le déroulement des opérations. Sans se mouiller et en se ménageant la possibilité d'un repli précipité en cas de pépin.

L'Exécuteur coupla l'ordinateur de combat au système vidéo, procéda à un scrolling de toute la zone sensible et se concentra un instant sur le quadrillage obtenu pour le mémoriser.

— Fais monter la tourelle, Gadgets, décréta-t-il. Toi, Pol, prends le relais à la console. On fonctionnera en semi-automatique pour le lancement des fusées.

Tandis que la tourelle lance-missiles prenait place sur le toit dans un chuintement d'air comprimé, l'Exécuteur contrôla rapidement son équipement, s'attacha des ceintures de munitions sur la poitrine et se barbouilla le visage avec du maquillage de combat. Il se fixa à l'oreille un écouteur relié à un mini transceiver accroché sur son épaule, passa à son épaule la bretelle du gros combiné M-16/M-203 puis donna ses dernières directives :

— Déverrouillez les sécurités de la tourelle dès que je serai dehors. Si je n'étais plus en mesure de communiquer, déclenchez la musique dès que ça commencera à péter en bas. Priorité pour les deux meneurs de jeu et la sulfateuse.

Blancanales hocha silencieusement la tête. La jeune femme vint tout contre le guerrier vêtu de noir. Elle releva la tête, posa un regard angoissé sur le visage passé au sinistre maquillage.

Bolan lui adressa un bref sourire glacé, ouvrit la portière latérale du van.

— Taïaut ! lança-t-il tout bas en se laissant tomber à terre tandis que la carlingue sombre se refermait dans un bruit ouaté.

Il fut un moment visible sur l'écran verdâtre, silhouette rapide qui se faufilait dans le maquis, puis n'apparut plus que furtivement pour se confondre finalement avec l'environnement.

Joyce se mordilla les lèvres et elle s'aperçut que ses mains tremblaient légèrement lorsqu'elle les posa sur le dossier du siège où était assis Blancanales. Elle s'en voulait furieusement des drôles de sentiments qu'elle commençait à éprouver pour ce type complètement dingue. Ce n'était pas possible de se laisser aller comme une petite dinde incapable de contrôler ses émotions ! Pourtant, le trouble qui l'assaillait sournoisement était bien réel, bien ancré au plus profond de son être.

Elle avait essayé de lui adresser quelques paroles avant de le voir disparaître dans la nuit, mais les mots étaient restés bloqués au fond de sa gorge.

Qu'aurait-elle pu lui dire, d'ailleurs ? De faire attention à lui, de se montrer prudent ? Quelle blague ! C'était aussi stupide que de vouloir empêcher un oiseau de voler, à moins de le mettre en cage. Mais, elle en était à présent convaincue, il n'existait aucune cage pour Mack Bolan, fût-elle celle de l'amour.

CHAPITRE XVIII

L'équipement complet de l'Exécuteur ne pesait pas moins de quarante kilos répartis sur sa poitrine, ses épaules et sa taille. Pourtant, malgré ce poids extravagant, il progressait rapidement sur la pente de la colline, empruntant quand il le pouvait d'étroits sentiers creusés par le passage d'animaux sauvages ou se frayant silencieusement un chemin entre les branchages du maquis.

Après une minute de cheminement, il s'arrêta pour chuchoter dans son micro de poitrine :

— Surveyor ! Comment ça se passe ?

— Les bleus viennent de passer l'enceinte, répondit la voix de Schwarz. Ça ne devrait pas tarder à péter. Les rouges sont toujours en stand-by.

— O.K. Silence radio.

Reprenant sa progression, il dévala doucement la pente en direction des équipes de New York, s'approcha de leur arrière-ligne par un mouvement tournant et continua d'avancer à ras du sol.

Encore quelques mètres et il serait au contact de l'adversaire multiple.

Les nerfs tendus, le soldat avait les yeux braqués devant lui, s'efforçant de percer l'obscurité qui le séparait de la position qu'on lui avait indiquée un peu plus tôt. Il eut un tressaillement quand il perçut un chuchotement presque inaudible sur sa gauche, tourna la tête avec méfiance mais n'aperçut que les ombres des rochers et des arbustes desséchés.

— Planque-toi, bon Dieu ! lui dit quelqu'un dans un murmure à peu de distance de lui. T'es visible comme en plein jour.

— Fais pas chier ! grommela-t-il sourdement.

Il reporta son attention devant lui tandis qu'un talkie-walkie tenu par l'un de ses copains grésillait tout doucement sur sa gauche :

— Attention, ils viennent de liquider deux sentinelles. Préparez-vous.

— On fait que ça, murmura le propriétaire de l'appareil.

Le mafioso s'était raidi, prêt à bondir au signal. Il n'eut aucune notion du mouvement coulé qui s'opérait sur sa gauche, mais se sentit brusquement suffoquer sous la pression d'une grande main nerveuse qui lui étreignait la gorge. Une brûlure fulgurante, atroce, lui vrilla le

dos pendant une demi-seconde et il mourut sans un mot, le thorax transpercé par dix-huit centimètres d'acier.

Bolan retira sèchement la dague de combat du corps pantelant, la remplaça dans son fourreau et prit la place du gars qu'il venait de tuer.

— Hé ! Ça va ? s'enquit tout bas quelqu'un sur sa droite.

Il grogna en signe d'acquiescement, ôta le cran de sûreté de son M-16 et se tint en attente dans une immobilité granitique.

De nouveau, le talkie-walkie chuinta imperceptiblement à travers les taillis :

— Ça y est, ils sont presque tous entrés dans le parc... Attendez mon signal.

Il n'y eut pas de réponse. Par contre un long cri d'agonie brisa soudain le silence nocturne, comme un ululement qui se propagea dans la petite vallée avant de rebondir sur le flanc de la colline.

— Go ! fit sèchement le talkie-walkie.

Des silhouettes se démasquèrent brusquement, se redressant pour foncer en direction du parc. La première branche de la tenaille new-yorkaise se resserrait sur les hommes de Manetti. Bolan se redressa lui aussi et actionna aussitôt le M-16 qui entonna son sinistre chant de mort, fauchant la ligne mafieuse proche, couchant brutalement les soldats d'occasion comme le blé sous l'action de la grêle.

Des hurlements et des vociférations commencèrent alors à retentir de toutes parts, mêlés à la trépidation des coups de feu qui claquaient à l'unisson dans une fantastique sérénade de mort. Là-bas, dans le parc, des hommes couraient à présent en tous sens, certains ripostant dans la foulée au feu venu de l'extérieur tandis que d'autres cherchaient à se réfugier dans le bungalow en s'ouvrant un passage à coups de rafales de pistolets-mitrailleurs.

De fulgurantes langues de feu vomies sporadiquement par une infinité d'armes striaient la nuit dans un invraisemblable crachotement meurtrier.

Tout de suite après avoir abattu les mafiosi les plus proches, Bolan s'était accroupi derrière un rocher d'où il pouvait couvrir l'ensemble du champ de bataille. Il vit à peu de distance deux silhouettes tressauter sous l'impact d'une longue rafale qui les coucha ensuite au sol, entendit brusquement la trépidation lourde de la mitrailleuse qui intervenait depuis le bas de la colline, en surimpression par-dessus le vacarme alentour.

— Surveyor ! lança-t-il dans son micro.

— Paré, Striker !

— Balance les oiseaux de feu. Go !

Il compta mentalement trois secondes avant qu'un grondement retentisse à distance, accompagné d'une brève lueur fulgurante. Puis le grondement se mua en un sifflement suraigu tandis que la première

roquette tendait sa trajectoire vers sa cible. Il y eut une fantastique lueur à l'emplacement de la mitrailleuse et du groupe de renfort. Durant plusieurs secondes, le champ de bataille fut aussi visible que s'il avait été éclairé par un flash géant, puis les ténèbres se réinstallèrent, encore plus opaques.

Bolan avait fermé les yeux pour résister à l'éblouissement. Il les rouvrit une demi-seconde après la déflagration, à temps cependant pour avoir une vision instantanée de l'affrontement multiple qui se déroulait devant lui. Les équipes de San Diego s'étaient entièrement retranchées sur la terrasse du bungalow et à l'intérieur, s'efforçant d'effectuer un tir de barrage pour stopper la marche de leurs assaillants. Ceux-ci avançaient par petits bonds, lâchant de courtes rafales en direction du parc et se divisant à son approche pour assurer un nouvel encerclement.

Scapula, malgré tout son machiavélisme, avait mal calculé son coup. La troupe de Marinello était encore nombreuse et sûrement mieux entraînée que les petites gouapes locales. Il fallait remédier à ça.

Déjà, le second missile jaillissait de sa tourelle, guidé vers le véhicule tout-terrain de Gennaro Langela qui fut percuté de plein fouet et se transforma en une boule de feu tout aussi fulgurante que la première.

— La Rolls ! cracha l'Exécuteur dans son micro.

— Regarde ! lui renvoya laconiquement Politicien Blancanales depuis le gros véhicule de combat.

Bolan regarda. Là-haut, sur la route goudronnée, il distingua le mouvement d'une rutilante carrosserie qui tentait de prendre la fuite dans une manœuvre nerveuse. Le troisième oiseau de feu la rattrapa, la percuta par l'arrière et la souleva du sol dans une déflagration tonitruante qui lui fit décrire une trajectoire courbe vers le ravin. Déjà transformée en un tas de ferraille éventré, la caisse de luxe dévala la pente raide dans une succession de cabrioles rebondissantes, heurta un gros rocher et se désintégra sous l'action du réservoir d'essence qui venait d'exploser. Immédiatement après, le maquis prit feu et la lueur de l'incendie commença à teinter le paysage d'une diabolique lueur dansante et crépitante.

Bolan commanda par radio l'envoi des trois derniers missiles sur différents secteurs mémorisés. L'un correspondait au bungalow, les deux derniers respectivement au véhicule qui bloquait le chemin d'accès et au groupe de mafiosi constituant la base de la tenaille d'encerclement. Il n'eut pas le temps de commencer un compte à rebours. Les trois roquettes partirent chacune à moins de deux secondes d'intervalle, traçant leurs trajectoires flamboyantes dans le ciel à présent illuminé par l'incendie du maquis.

La première flèche de feu atterrit sur le toit de la maison d'où partaient encore des rafales de dissuasion, s'y enfonça comme dans un château de cartes et accomplit son travail de destruction. Mais, étonnement, l'impact fut infiniment plus puissant que ce à quoi s'attendait l'Exécuteur. D'abord, il y eut une première explosion due à la charge d'explosif C-4 contenue dans le projectile. Puis le toit s'envola dans un mouvement ascensionnel qui le propulsa à plus de cent mètres de hauteur tandis que les murs de façade se disloquaient, se désagrégeaient avant d'être propulsés verticalement par une incroyable pression interne, en même temps que retentissait un grondement de fin du monde. Bolan dut se jeter au sol pour éviter la titanique onde de choc et les débris de toutes sortes éjectés par une force inouïe.

Des corps disloqués voyageaient dans l'atmosphère qu'envahissaient rapidement la poussière et la fumée de l'explosion, retombaient çà et là, tristes reliquats de la troupe de Manetti et de ses potes trop sûrs d'eux.

La maison avait été piégée. On y avait à coup sûr entassé des kilos et des kilos d'explosif destiné peut-être à sauter sur une impulsion radio. Pourtant, là encore, le résultat ne pouvait être que partiel.

Une brève observation panoramique permit à Bolan de vérifier que les deux autres missiles avaient également atteint leurs objectifs. Mais la bataille n'était pas terminée pour autant. Il y avait encore quelques noyaux de résistance parmi les équipes locales, des rescapés qui tentaient de se replier en se déplaçant par à-coups. Le plus ennuyeux, cependant, c'était que les soldats venus de l'Est n'avaient encore subi que des pertes relativement médiocres.

Hé oui ! Les calculs de Scapula étaient loin de correspondre à un cas de figure idéal. La vieille fripouille avait trop présumé de l'efficacité de son vicieux traquenard. Il avait allumé une mèche trop courte.

Embusqués derrière ce qui restait du muret du parc, une demi-douzaine de tireurs s'efforçait d'atteindre les rescapés de l'explosion pendant qu'une dizaine d'autres partaient dans un mouvement circulaire pour les prendre à revers. Bolan dépêcha au premier groupe une grenade explosive qui en coucha trois d'un coup, réapprovisionna le M-203 et ajusta le reste de la troupe qui se mit à bondir dans un geyser de sang et de chair déchiquetée. Puis il se lança au pas de course derrière les charognards partis terminer leur sale travail. L'un d'eux l'aperçut alors qu'il se plaçait en position de tir mais n'eut pas le temps d'ajuster sa visée. Une nuée de projectiles de 5,56 mm le découpa diagonalement.

Les deux soldats qui le précédaient se retournèrent en entendant le crépitement du fusil d'assaut et voulurent plonger à terre tout en

traillant dans la direction de l'attaque. La rafale qui avait abattu leur copain se poursuivit jusqu'à eux et les fit tressauter ensemble dans une valse infernale qui ne prit fin qu'avec le claquement à vide du percuteur du M-16.

Puis un autre lâcha deux coups de riot-gun. Le tir avait été imprécis, trop hâtif, pourtant Bolan ressentit la brûlure d'une grosse chevrotine qui lui avait labouré un avant-bras. Il remplaça son chargeur, continua d'arroser devant lui les silhouettes mouvantes et crépitantes. La racaille venue de la côte Est dansait. Et c'était une sale danse macabre jouée sur une partition trépidante tout droit jaillie de l'enfer.

Pour faire le compte, l'Exécuteur largua avec le M-203 six grenades sur les quelques rescapés de San Diego qui s'enfuyaient en débandade vers le bois de pins. Lorsque l'écho de la triple déflagration s'estompa, il ne restait plus d'eux que des cadavres allongés en tous sens, de larges souillures de sang dans l'herbe et quelques membres arrachés.

Tournant le dos à ses dernières cibles, Bolan alla inspecter les décombres fumantes du parc, les oreilles bourdonnantes et la bouche asséchée par la poussière âcre. Des corps inertes, parfois démembrés, s'étendaient presque à perte de vue. Certains de ces types n'étaient pas tout à fait morts malgré les blessures affreuses par lesquelles s'écoulait leur vie.

Bolan dégaina l'AutoMag, marcha entre les ruines du champ de bataille pour donner les coups de grâce, faisant cesser par de gros aboiements les gémissements des blessés et les plaintes des agonisants. Puis il se mit à marcher vers la colline, en gravit bientôt la pente en s'efforçant de régler sa respiration sur le rythme de ses pas.

Il dut encore abrégier les souffrances de deux mafiosi qui gisaient sur un rocher, le corps à moitié déchiqueté par une rafale. Un peu plus haut, un type blessé à l'épaule, en état de choc, déambulait gauchement sur un petit sentier tortueux. C'était un jeune gars dont le visage éclairé par la lueur orange de l'incendie était marqué par une expression horrifiée. Un pistolet-mitrailleur démuné de chargeur pendait au bout de son bras valide. Il s'immobilisa en voyant brusquement se dresser devant lui la silhouette sombre. Manifestement, il n'avait plus toute sa lucidité. Il posa une question stupide :

— Où sont les autres ?

— En enfer, lui répondit Bolan. Tire-toi si tu ne veux pas les rejoindre.

L'autre lui jeta un regard vide, fit entendre un soupir désolé et tourna les talons sans plus manifester la moindre velléité agressive.

Le van n'était plus maintenant qu'à deux cents mètres en

surplomb. L'Exécuteur activa son mini-transmetteur :

— Je rentre, commencez à dégager. Confirmez !

Ce fut une voix féminine qui lui répondit :

— Confirmé. Est-ce que tout va bien, Striker ?

— Affirmatif.

— Gadgets demande le nouvel axe.

— Le centre-sud. Qu'il branche l'ordinateur de navigation et fasse un repérage.

— Comment ?... Ce n'est pas terminé ?

— Pas tout à fait, rétorqua Bolan d'une voix empreinte de lassitude.

Il coupa le contact radio, se retourna un instant pour contempler le spectacle de désolation qui s'étendait à ses pieds. La bataille de Sweetwater n'avait duré que quelques minutes mais le résultat était pire qu'un tremblement de terre. Autour des décombres fumants, près d'une centaine de cadavres éparpillés gisaient tragiquement, témoins macabres de la cupidité, de la démence mafieuse et d'une certaine pourriture humaine.

CHAPITRE XIX

— C'est pour vous, dit Tim Loghan en tendant le téléphone à son chef.

Ce dernier sortit la tête de ses dossiers et tendit un bras las vers le combiné.

— Ici John Tatum. Qui me demande ?

— Le bassin de Sweetwater s'est teinté de rouge, lui dit-on à l'autre bout de la ligne.

Reconnaissant la voix, il se redressa et répliqua avec impatience :

— Je suis au courant, des voitures de patrouille et des ambulances tournent là-bas depuis plus d'une heure. On n'a même pas encore évacué la moitié des morts. Comment avez-vous réussi une chose pareille ?

— En donnant simplement un coup de pouce, lui répondit Bolan. Pourquoi n'y êtes-vous pas allé ?

— J'attendais un coup de fil d'un drôle de bonhomme. Me voilà comblé.

Il y eut un rire, puis :

— Vous avez étudié les papiers ?

— Bon Dieu, je n'ai fait que ça ! C'est une mine de renseignements pour mon service mais je me demande si je vais pouvoir les exploiter tous.

Le chef de l'OCD tendit l'écouteur à son subordonné qui le prit avidement.

— Allez-y carrément, John. Toutes ces grosses têtes et aussi les magouilleurs moins importants n'auront plus personne pour les soutenir dans quelques instants.

— Pourquoi dans quelques instants ? Je croyais que vous aviez tout nettoyé.

— Il reste encore une vermine à liquider. Vous savez où est situé l'Alvarado Building ?

— Bien sûr. C'est dans Oceanview.

— Vous devriez regrouper un maximum d'hommes et foncer tout de suite là-bas.

— Si vous m'éclairiez ?

— C'est la dernière planque du vieux rapace. Les deux derniers étages. Il est sans doute bien entouré.

— Si vous dites vrai...

— Je dis vrai, n'ayez aucun doute. Et vous n'avez pas besoin d'un mandat.

— D'accord, souffla Tatum. Je vais rameuter du monde et filer sur place. Mais je ne pourrai pas investir l'immeuble avant l'aube.

— C'est probablement ce qu'il attend lui aussi, avant d'étendre à nouveau sa pogne sur les décombres de son empire.

— Je comprends, mais je me ferais immédiatement limoger si j'intervenais avant l'heure légale.

— Sauf s'il se passait un incident à l'intérieur, suggéra Bolan.

Tatum jeta un coup d'œil à Logan qui souriait béatement, l'écouteur serré contre son oreille.

— Quel genre d'incident ?

— Vous le découvrirez là-bas. Je suis à court de temps, John, je vais raccrocher.

— Un instant ! Comment ferez-vous pour pénétrer dans ce...

Il s'interrompit en entendant le déclic de fin de communication, se mordit la lèvre inférieure puis se leva brusquement.

— Sonnez le rassemblement de tous ceux qui sont de service de nuit, Tim. Faites aussi téléphoner chez les agents qui doivent prendre le relais. Secouez-les. Je veux dix hommes réunis ici dans moins de deux minutes. Les autres nous rejoindront sur place.

Loghan hocha la tête. Son sourire ambigu était resté figé sur ses lèvres.

— Je crois bien que c'est le type le plus fantastique que j'aie jamais vu à l'œuvre, avoua-t-il d'un ton rêveur.

— Vous n'avez rien vu, mon vieux.

— J'ai entendu les messages...

— Ce n'est rien d'entendre des rapports. Je pars tout de suite. Prenez la tête des équipes et foncez à Oceanview. Vous comprendrez alors ce que veut dire l'effet Bolan.

Trois gorilles mafflus se tenaient dans le grand hall du douzième étage, figés dans des attitudes neutres. Une demi-douzaine d'autres mafiosi s'étaient installés dans deux des bureaux confortables qui occupaient la totalité du niveau, fumaient, buvaient de la bière et échangeaient de temps en temps quelques phrases lapidaires.

En dessous, au onzième, d'autres soldats occupaient les lieux, assurant la garde personnelle du boss.

Les deux derniers étages de l'immeuble Alvaredo étaient desservis par un ascenseur privé mais communiquaient entre eux par un escalier s'amorçant dans les halls d'entrée.

Depuis une vingtaine de minutes, Joseph Scapula regardait avec une attention aiguë les images qui défilaient sur un écran de

télévision, dans le bureau réservé à la direction. Un journaliste à la voix essoufflée commentait les scènes filmées par la caméra. En premier plan, des brancardiers faisaient un va-et-vient incessant pour transporter des corps inertes jusqu'aux ambulances, tandis qu'à Tanière, des pompiers s'évertuaient à éteindre les hautes flammes du maquis incendié, à l'aide de lances rattachées à des véhicules-citerne.

— ... car on ne connaît pas encore les causes réelles de ce sanglant affrontement, enchaînait le journaliste de la télévision, mais je peux déjà vous dire qu'il s'agit d'un véritable holocauste qui restera sans précédent dans les annales de la Californie du Sud. Cet événement est d'ailleurs comparable, en plus grave, à ce qui s'était produit voilà maintenant dix huit mois alors que des incidents crapuleux avaient mis aux prises des gangs organisés avec un certain Mack Bolan plus communément appelé l'Exécuteur. D'après ce que nous savons de cet individu, celui-ci sévirait actuellement soit sur la côte Est et plus précisément à New York où de récentes péripéties meurtrières ont eu lieu, soit du côté de Houston. Pourtant, on ne peut s'empêcher de faire un rapprochement entre...

Scapula coupa l'image avec la télécommande et grimaça.

— Bolan, mon cul ! cracha-t-il.

Puis il ricana, se tourna vers Big Paul Giuliani qui semblait sommeiller dans un profond fauteuil en cuir.

— T'as entendu ce con ?

Le chef de la garde releva un peu les paupières.

— Ouais, fit-il évasivement. L'essentiel, c'est que tout ait marché comme prévu. Mais je me demande...

— On n'a plus maintenant qu'à attendre une heure à peine et tout sera dit. Faudra seulement laisser passer quelques jours avant de reprendre les affaires.

— Je me pose quand même une question au sujet de ce type...

— Quel type ?

Scapula ne put savoir à qui Giuliani voulait faire allusion car un soldat entra précipitamment dans le bureau et jeta nerveusement :

— Y a une couille quelque part, m'sieur Paul. Ça sent pas bon.

— Quoi ? éructa hargneusement le chef de la garde.

— Des mecs sont en train de s'entasser en bas. Vous devriez venir voir...

D'un même élan, Scapula et Giuliani se précipitèrent dans la pièce voisine pour observer le boulevard en contrebas. Ils virent effectivement plusieurs silhouettes qui déambulaient lentement sur le trottoir dans la clarté diffuse des lampadaires. Ils ne cherchaient même pas à se dissimuler. Trois véhicules étaient à l'arrêt de l'autre côté de la large chaussée, tous feux éteints, mais on devinait des occupants à l'intérieur.

— Y en a autant de l'autre côté de l'immeuble, expliqua le soldat qui les avait suivis jusqu'à la baie. J'ai l'impression que ce sont des flics.

Pendant quelques secondes, Scapula resta de marbre, digérant avec neutralité la nouvelle. Puis il explosa d'un coup :

— Putain de merde ! Qu'est-ce que c'est que ces connards et de quel droit viennent-ils foutre leurs sales nez en bas de chez moi ? C'est pas possible, nom de Dieu ! Je...

— Calme-toi, l'interrompit Giuliani. Ils ne peuvent rien faire pour l'instant. Et puis il leur faudrait un mandat pour monter jusqu'ici.

— J'te leur foutrai d'un mandat ! J'ai qu'un coup de fil à passer pour les faire sauter de leur putain de commissariat. D'ailleurs c'est ce que je vais faire tout de suite, tu vas voir comment on fait valser ces minables.

Aussi soudainement qu'il s'était emporté, il se calma et rentra dans le bureau qu'il avait quitté pour décrocher un téléphone. Il dut attendre un long moment avant qu'on lui réponde.

— Lève ton cul, Baxter, cracha-t-il sourdement dans l'appareil. Écoute-moi bien... D'abord il faut qu'on se mette d'accord sur un point. Tu vas appeler les gars du conseil de la Daxo et les briefer. Officiellement, ils nous ont quittés y a pas plus d'une demi-heure, on a passé la nuit à se réunir pour débattre un problème de la boîte. T'as compris ?... Bon, ensuite, tu vas te démerder pour que Jack intervienne auprès de la préfecture. Tu vois de quel Jack je veux parler ?... Ouais, c'est ça. Dis-lui que des abrutis sont en train d'user le trottoir en bas de l'immeuble et qu'il faut faire le nécessaire tout de suite. Magne-toi, hein !

D'un geste dédaigneux, il raccrocha et émit un hennissement de cheval.

— Bon, ça va, décréta-t-il en regardant Giuliani et le soldat qui restait planté au milieu de la pièce. Maintenant, y a plus qu'à attendre. Mais surveillez-moi ces pieds plats et bloquez les ascenseurs, on sait jamais.

CHAPITRE XX

À travers ses jumelles, Bolan observa une dernière fois les larges baies vitrées des deux derniers étages de l'Alvarado Building, puis inspecta encore la terrasse. Depuis le vingt-septième niveau de l'immeuble qu'il avait choisi pour lancer son dernier assaut, il avait une vue impeccable sur le repaire du vieil oiseau de proie. La distance qui l'en séparait était d'environ trois cents mètres. C'était peu pour un tir balistique mais dangereusement important pour l'action qu'il projetait.

Certes, il aurait pu leur balancer une volée de dragées bien chaudes et bien indigestes à travers les vitres, mais il aurait couru le risque de n'en abattre qu'une partie. Qui plus est, Scapula n'avait fait qu'une brève apparition dans le bureau situé de son côté, pour réintégrer ensuite une autre pièce hors de portée. Or, l'Exécuteur les voulait tous, surtout « Monsieur Jo » dont la grosse face lunaire lui était apparue pendant un trop court instant.

Après un petit rictus d'appréciation, il rangea l'instrument optique. Il fixa plusieurs grenades à son ceinturon, passa son équipement en revue et alla soulever la légère carcasse du delta-plane qui l'attendait dans l'ombre du toit plat. Il en avait soigneusement assemblé les morceaux, des tubes d'alliage aluminium qui ne pesaient pratiquement rien, mais dont la robustesse était à toute épreuve.

Les mains accrochées à la barre de direction, il monta sur le parapet, se concentra un instant, plia un peu les jambes et se détendit pour sauter dans le vide. La toile claqua au-dessus de lui. Il eut tout d'abord l'impression d'une chute vertigineuse à la verticale, puis d'un ralentissement brutal et le vent commença à lui fouetter le visage.

Il avait calculé que son vol durerait approximativement une demi-minute avant qu'il atteigne son point de chute. Il mit exactement quarante-trois secondes avant que ses pieds touchent le toit-terrasse de l'immeuble-cible. Avec des gestes calculés, il défit le mousqueton de sécurité, abaissa le grand cerf-volant pour le plaquer sur le sol cimenté et s'approcha de la petite construction métallique réservée aux employés du service d'entretien. La porte n'en était pas verrouillée mais elle grinça quelque peu lorsqu'il l'ouvrit.

Une dernière vérification du micro-Uzi qui lui pendait contre la poitrine et il s'engouffra sagement dans l'ancre des rapaces.

Le boss avait rallumé un instant la télévision mais il n'était plus question des événements de Sweetwater Reservoir. Aussi s'était-il résolu à tuer le temps au téléphone, appelant tour à tour des contacts en ville, les réveillant sans scrupule pour leur donner des consignes à voix basse, utilisant des mots prudents et ricanant parfois pour les rassurer.

Il allait appeler l'une de ses relations véreuses ayant droit de cité à l'Hôtel de Ville quand un bruit fantastique retentit à l'étage supérieur, faisant trembler le mobilier et provoquant la chute de plusieurs objets. Big Paul s'était levé d'un bond et roulait des yeux inquisiteurs. Deux gardes du corps dégainèrent leurs revolvers et un troisième brandit un fusil à pompe devant lui à l'instant où un crépitement ininterrompu se faisait entendre au-dessus de leurs têtes.

— Gaffe ! hurla Giuliani. Lenny, envoie trois hommes dans le hall ! Bloquez tout ! Toi, Marco, fous-toi avec tes gus dans le premier bureau. Foncez, bordel de merde !

Il exhiba un gros automatique .45 Grizzli et fit un geste brutal à l'intention de quatre mafiosi qui cavalaient dans le couloir, derrière une paroi vitrée du bureau.

— Ramenez-vous ici ! Planquez-vous et tenez-vous prêts !

Puis il regarda Scapula dont la grosse tête ridée avait pris subitement la couleur de la cendre.

— Mais par où ils sont entrés ? ânonna le boss. Comment ces enfoirés de poulets ont-ils pu s'amener... ?

— Je crois pas que ce soient ces enfoirés, lui répondit Giuliani avec une voix lugubre. Tu devrais te planquer dans la pièce du fond, Jo, et plus bouger. Tu devrais...

Une nouvelle grosse détonation lui coupa la parole, plus forte que la première et beaucoup plus proche. Suivit une autre rafale qui martela douloureusement les oreilles de Scapula.

— Planque-toi, Jo ! lui hurla Giuliani dont le cri fut stoppé net au moment où la porte vola en miettes sous la poussée d'une déflagration supplémentaire.

Tandis que le *capo* disparaissait dans un bureau contigu, le chef de la garde et ses hommes braquèrent leurs regards vers l'orifice béant par lequel pénétraient de la poussière et une odeur âcre. Les nerfs tendus à craquer, le doigt sur la détente, ils étaient prêts à larguer leur hargne sous forme d'un déluge de plomb brûlant. Mais de longues secondes s'égrenèrent sans que rien ne se produise. Le silence était total.

— Qu'est-ce qu'ils branlent, ces fumiers ? couina l'un des mafiosi aux yeux exorbités.

— Ta gueule ! gronda le chef de la garde. Bouge pas.

Il leur sembla entendre un bruit de pas prudent ainsi qu'un

glissement, de l'autre côté de la cloison. Une présence toute proche commençait à se manifester. D'un coup, une silhouette se précipita dans le bureau, lancée comme un boulet. Instantanément, quatre revolvers, un gros .45 et un fusil à pompe crachèrent ensemble leur mitraille de mort sur l'intrus, le criblant sans relâche, faisant tressauter son corps et le transformant en quelques secondes en un magma de viande sanguinolente.

Puis Giuliani poussa un grand cri. En un éclair, il venait de comprendre quelque chose. Le type n'avait pas tiré en jaillissant dans la pièce, il n'avait même eu aucune réaction. Et voilà qu'ils mitraillaient connement un cadavre. Le cadavre d'un de leurs frères de sang qu'une ordure vicieuse avait propulsé dans leurs jambes !

— La porte ! aboya-t-il.

Mais il était trop tard. Le mufle d'un minuscule pistolet-mitrailleur venait d'apparaître contre le chambranle à moitié démolì et se mettait à crépiter sauvagement. Big Paul eut juste le temps de voir l'un de ses gars partir à la renverse en tirant un dernier coup de feu involontaire au plafond. Il attrapa tout de suite après une nuée de gros frelons qui lui arrachèrent la moitié de la tête et il sombra dans le néant.

Bolan se démasqua d'un bond sans cesser de presser la détente du petit P.-M. qui trépidait entre ses mains. Il restait encore trois *amici* debout, ou plutôt courbés en position de défense, qui agitaient frénétiquement leurs armes. Il les cisaila impitoyablement d'une rafale qui provoqua sur eux l'effet d'un coup de sabre géant, fit tomber le chargeur vide pour en engager immédiatement un autre.

Le tireur au fusil à pompe émettait un bruit de souffle syncopé, face contre le sol. L'Exécuteur lui envoya une courte giclée du micro-Uzi pour faire cesser ses spasmes, expédia encore une autre dans la tête d'un soldat qui vomissait un flot de sang, les yeux grands ouverts. Il laissa ensuite retomber le P.-M contre sa poitrine pour dégainer l'AutoMag et se dirigea doucement vers le dernier bureau en enfilade.

Il découvrit le boss de San Diego planqué derrière la porte ouverte d'un placard métallique qu'il repoussa d'un coup de pied. La fripouille tenait à la main un automatique dont le canon était braqué sur le sol. Son visage paradoxalement rond et flétri était l'expression même de la défaite. Les commissures de sa bouche aux lèvres quasi inexistantes retombaient comme des parenthèses, ses yeux ressemblaient à des limaces suintantes et son teint était cireux.

— Tu as un dernier mot à dire ? fit Bolan en le fixant d'un regard aussi froid que la banquise.

Un peu de bave coula de la bouche du champion de la magouille dont les yeux s'éclairèrent soudain d'un étrange éclat :

— C'était toi, Lambretta... Hein, fumier ? Bolan l'ordure. Bolan la merde !

— C'est bien moi. Je t'ai demandé si tu as quelque chose à me dire.

— Ouais. Tu veux que je te dise...

— Dépêche-toi, Jo, je n'ai pas beaucoup de temps.

— Sois pas impatient, petit con. Tu crois avoir gagné mais t'as rien compris du tout. La machine est en marche et tu pourras jamais l'arrêter.

— De quoi parles-tu, au juste ?

— T'es pas au courant ? J'ai fédéré toute la Californie... Augie s'imaginait qu'il pouvait me baiser quand je lui ai demandé d'envoyer des mecs ici. Mais c'est lui qui l'a dans le cul. Tous ses territoires m'appartiennent, maintenant. Et même si tu te sers de ton gros canon, t'y pourras plus rien. Toi aussi, tu l'as dans le cul, petit con.

C'était à présent une lueur de démence qui animait les yeux humides. La cervelle torturée du *capo* avait subi un dernier coup de boutoir qui lui avait été fatal. Depuis longtemps, ses associés savaient qu'il était plus ou moins parano, mais voilà qu'il basculait carrément dans la folie.

Jo le Grand avait perdu les pédales.

— Tu t'es gouré en venant chez moi, Bolan. T'as voulu jouer au plus malin et t'as perdu. La machine est en marche, j'te dis... Tu peux plus rien contre moi !

— Négatif. C'est toi qui as tout perdu, répliqua doucement l'Exécuteur en interrompant le verbiage débile d'une monstrueuse balle de .44 qui résonna dans la pièce comme un coup de tonnerre.

Et Jo Scapula rendit son âme pourrie au diable dans un vomissement de sang abject.

Bolan prit une profonde inspiration, eut un coup d'œil attristé pour la forme vaguement humaine qui glissait lentement contre le mur, puis il tourna les talons et gagna la terrasse à la hâte.

En effet, il n'avait plus beaucoup de temps. Il lui fallait quitter les lieux au plus vite avant l'arrivée des hommes en bleu.

Il eut une pensée un peu amère pour John Tatum. Il lui avait en quelque sorte promis un coup de filet, mais ce ne serait qu'une prise morbide. Le filet ne ramènerait à la surface des eaux troubles que de gros poissons carnassiers morts et déjà rongés par la vermine qu'ils avaient charriée toute leur vie dans leurs immondes carcasses. Le policier ne découvrirait que les tristes restes de ce qui avait été une bande de cannibales assoiffés de pouvoir et rongés par la cupidité.

Mais il trouverait sans doute aussi d'autres paperasses intéressantes dans ces bureaux puants. Des documents qui pouvaient lui être utiles pour traquer les « copains des copains » à la moralité dégueulasse, sans qu'il eût besoin pour cela de quémander des mandats d'amener ou de perquisition à des magistrats dont certains

étaient corrompus par la racaille mafieuse. À ceux-là, il pourrait leur présenter son propre mandat frappé du sceau de la Justice, la vraie.

Il s'engagea dans le harnais du delta-plane, escalada le petit parapet et se lança pour la seconde fois dans le vide.

Le chef de l'OCD lançait ses ordres aux agents qui venaient d'être tirés de leurs lits et qui avaient rejoint la première équipe. Celle-ci était déjà en place, une dizaine d'hommes que Tatum avait lancés dans l'immeuble dès que la première détonation avait retenti.

Tim Loghan le héla depuis sa voiture.

— On vous demande à la radio, annonça le jeune flic en lui tendant le micro de bord.

L'appel provenait, du siège du Département de police. Une voix furieuse claquait dans l'appareil :

— Qu'est-ce que c'est que cette initiative, John ? Je viens de recevoir une protestation de l'Hôtel de ville.

— L'Hôtel de ville n'est pas ouvert en ce moment, que je sache.

— Peut-être, mais une personne autorisée vient de m'appeler en urgence. Il paraît que...

Tatum coupa son interlocuteur :

— Il ne paraît rien du tout, mon vieux. C'est exact, je suis devant l'immeuble de la Daxo et j'ai ordonné à mes agents d'investir les lieux. Quelque chose ne tourne pas rond chez vous ?

— Vous n'avez aucun droit ! hurla la voix du S.D.P.D. Je vous somme de...

— Pas question.

— Vous êtes complètement fou ou quoi ?

— Allez vous faire foutre, jeta calmement Tatum dans le micro qu'il raccrocha ensuite au tableau de bord.

Tim Loghan posa la main sur son bras, la tête levée vers le ciel qui commençait à s'éclaircir à l'est.

— Dites... Qu'est-ce que c'est que ça, là-haut ?

— Quoi ? Où ça ?...

— Entre ces deux immeubles.

Tatum ouvrit tout grands les yeux, d'abord sceptique puis incrédule.

— Nom de Dieu ! On dirait...

— Un drôle d'oiseau, hein ? C'est comme ça qu'il a dû débarquer là-haut...

— Peut-être. Mais il va bien falloir qu'il se pose.

— Sans aucun doute, affirma le jeune lieutenant. J'ai d'ailleurs la vague impression qu'une récupération se prépare.

Il désigna de la main un véhicule qui venait d'apparaître précipitamment sur le boulevard, au croisement avec une rue

perpendiculaire distante de quelques centaines de mètres. Cela ressemblait à une voiture de sport qui maintenant roulait doucement sur la chaussée. Quelques instants plus tard, une forme triangulaire en mouvement se découpa dans le halo des lampadaires, glissa doucement jusqu'au sol où elle parut s'aplatir. Une haute silhouette sombre s'en dégagera très vite et rejoignit la voiture de sport.

Tatum entendit assez nettement le claquement d'une portière puis le ronflement d'un moteur poussé à plein régime. Il hocha la tête et sourit sans même s'en rendre compte.

— Drôle d'oiseau, comme vous dites.

— Et drôle de bonhomme, affirma Loghan. Jamais je ne l'aurais cru si je ne l'avais pas vu de mes yeux.

— Qu'est-ce que vous avez vu réellement, Tim ?

— En fait, heu, je crois bien que je n'ai rien vu du tout.

L'adjoint se mit à rire doucement.

— Bon Dieu, ce type est incroyable ! Tomber comme ça du ciel et...

Il fixait toujours l'endroit de la large chaussée où un triangle de tissu faisait une tache toute noire.

— Et quoi ? demanda Tatum. Est-ce que vous avez enfin trouvé la réponse à votre question ?